

# **alternatives**

## **non violentes**

Bp 11

**FEMMES ET  
VIOLENCES**

**40**

8° P 6112



revue trimestrielle 15 F

REEDITION - MISE A JOUR

du n° 34 d'A.N.V. (15 F)

## DÉSOBÉISSANCE CIVILE

Le droit de désobéir. Apprendre à l'organiser collectivement contre tous les arbitraires.

Au sommaire : La force de désobéir. La désobéissance civile à travers l'histoire. La désobéissance civile et le droit. Table ronde avec des juristes. Nous sommes tous des dissidents. Désobéissance civile pour le Larzac. La grève de la faim. La recherche sur la paix.

UNE ENQUÊTE d'ANV AUPRÈS de  
ses LECTEURS (TRICES)

*Répondez à notre questionnaire p. 37*

# le féminin de la violence

par Lydie BONNET

Femmes et violences... à ces deux mots que nous avons accablés, nous aurions pu ajouter un grand point d'interrogation, tant il est vrai que nous n'avons pas fini de nous interroger sur le rapport des femmes à la violence. La juxtaposition même de ces deux mots se veut une interpellation. En effet, l'image qui persiste encore de nos jours n'est-elle pas celle de femmes « naturellement » douces et pacifiques, c'est-à-dire qui ne connaissent pas la violence, ou plutôt qui ne connaissent la violence que comme victimes ?

Dans un récent sondage IFOP - *La Vie* (1), 68 % des personnes interrogées (autant d'hommes que de femmes) déclaraient que, pour elles « les femmes sont davantage soucieuses du maintien de la paix dans le monde que les hommes ». Que l'on se rende compte enfin qu'il est temps de laisser plus de place aux femmes, car elles peuvent apporter un autre regard et d'autres solutions aux problèmes de ce monde, c'est un bien. Mais n'est-il pas quelque peu dangereux de répéter que les femmes, c'est forcément la paix... et donc, les hommes, forcément la guerre ? Ce qui laisserait en quelque sorte aux femmes le soin de travailler à l'instauration de la paix... pendant que les hommes continueraient à faire la guerre de leur côté ! Et

est-ce si vrai que les femmes soient « par nature plus pacifiques que les hommes » ? N'ont-elles pas, elles aussi, soutenu les guerres, applaudi lorsque leurs fils ou leurs maris endossaient l'uniforme, accepté de fournir à la patrie de la chair à canon, et considéré comme lâches ceux qui refusaient de jouer aux héros ?

Conditionnement, direz-vous ? Sans aucun doute, Mais alors, ne doit-on pas se demander ce qu'est réellement cette « nature pacifique et pacifiste », qui s'évanouit quand le conditionnement social devient trop fort ?

Il nous semble que si nous faisons l'économie de ce genre d'interrogations, si nous ne nous posons pas la question de la violence des femmes — sans doute différente de celle des hommes — si nous refusons de voir que les femmes ont bien souvent « joué le jeu » et apporté leur soutien (plus ou moins forcé) à différentes formes de violence, nous risquons de ne rien comprendre à la façon dont ces violences se sont perpétuées, et de ne jamais briser ce cercle infernal.

C'est pourquoi nous avons eu dans l'élaboration de ce numéro une double démarche.

La première consiste — par-delà la simple dénonciation qui est évidemment nécessaire mais non suffisante — à se pencher sur l'oppression dont les femmes sont l'objet depuis des millénaires et à s'interroger sur le pourquoi et le comment de cette oppression qui — jusqu'à une date récente — ne disait même pas son nom et semblait « couler de source ».

Cette oppression, comment est-elle née, où prend-elle racine ? Est-il possible qu'un sexe ait pu depuis toujours exercer sa domination sur l'autre ? N'y a-t-il pas eu des sociétés radicalement différentes et dans lesquelles les femmes jouissaient d'autant de droits que les hommes ? Questions vastes mais essentielles qui sont au centre de l'entretien entre Jean-William LAPIERRE et Anne-Marie de VILAINNE.

(1) *La Vie*, 18 décembre 1980.

Comme le souligne J.-W. LAPIERRE, il n'est pas nécessaire de démontrer que des « temps meilleurs » ont existé pour les femmes pour comprendre et soutenir la lutte qu'elles mènent actuellement pour la reconnaissance de leurs droits et de leurs valeurs. Mais comment la recherche d'identité qu'ont entreprise les femmes, comment cette quête de soi-même, de sa juste place dans la société, pourrait-elle se passer de ce regard sur l'histoire, si différente de l'Histoire avec un grand H écrite par les hommes, qui a tout simplement rayé les femmes de ses chapitres, et n'a retenu du « féminin » que ce que les hommes y projetaient de leurs désirs, de leurs angoisses et de leurs manques. A cet égard, la manipulation dont a été l'objet la maternité, et dont parle Anne-Marie de VILAINNE dans son article, est très révélatrice.

La seconde démarche est de montrer que les femmes n'ont pas une attitude unique et monolithique face à la violence, qu'il leur est arrivé (et qu'il leur arrive encore) de lutter contre la violence, de la rejeter avec fermeté et dégoût, mais aussi d'y collaborer, et même d'en prendre l'initiative. Il est vrai que dans notre monde, il y a moins d'actions violentes à mettre au passif des femmes que des hommes. Est-ce parce qu'elles n'en ont pas le goût ou parce qu'on les a empêchées de l'exprimer ? Quelle est la part de la nature et de l'éducation dans ce constat ? Nous ne prétendons pas pouvoir répondre ici à une telle question, mais nous avons essayé d'analyser les positions prises par les femmes face à des situations de violence :

— la guerre, tout d'abord : ainsi Thérèse VIAL-MANNESSIER, partant des travaux de M.A. MAC-CIOCCHI sur le fascisme, montre la façon dont beaucoup de femmes ont pu soutenir un régime qui, pourtant, les ravalait véritablement au rang d'objets ; tandis qu'Yves-Bruno CIVEL nous donne des exemples historiques de la résistance des femmes à la guerre, en particulier celle de 14-18,

— le pouvoir, ensuite, dont Huguette BOU-CHARDEAU et Françoise GASPARD nous parlent à partir de leurs propres expériences puisque l'une est Secrétaire national du P.S.U. et l'autre Maire socialiste de Dreux,

— la délinquance, enfin, et son visage féminin, rarement dévoilé, et dont Mireille DEBARD, avocate, nous montre qu'il est en train de changer.

Nous voulions présenter également un dossier sur « La participation des femmes aux luttes de libération ». Faute de temps et de place, celui-ci se résume finalement à un seul article sur le Nicaragua. Cela n'enlève rien à son intérêt, car le rôle joué par les femmes dans la révolution nicaraguayenne, bien que se situant dans un cadre social et politique radicalement différent du nôtre, ne peut que nous interroger.

Ce numéro s'est voulu l'écho des débats qu'entretennent actuellement les femmes à propos de la violence et de la non-violence. En cela, il comporte beaucoup de questions et peu de certitudes. Une évidence se dégage pourtant : les femmes n'acceptent plus d'être tenues à l'écart de terrains qui, jusque-là, étaient considérés comme typiquement masculins, et le « terrain militaire » en est — si l'on ose dire — l'exemple le plus frappant. Les femmes se sentent de plus en plus concernées par les problèmes militaires, par l'armée, par la défense et veulent apporter leurs réflexions propres sur ces sujets qui ne sont plus tabous. C'est ce qui apparaît notamment dans l'entretien entre Nancy HUSTON et Hélène BELLOUR qui a précisément pour titre « En terrain interdit ». C'est ce que montre Xavière GAUTHIER quand elle dénonce le véritable conditionnement au mépris des femmes, véhiculé par l'armée. C'est ce dont témoigne, enfin, Anne-Marie LETORT, qui, à Laval, a pris l'initiative avec d'autres femmes, de l'incitation au renvoi des papiers militaires.

Logiques avec elles-mêmes, celles qui se veulent des citoyennes à part entière, n'acceptent plus de déléguer leur défense. Mais, présentes sur un terrain de lutte traditionnellement réservé aux hommes, elles n'ont pas pour autant envie de calquer leur comportement sur le leur, comme l'attestent, à la fin de ce numéro, des femmes du Larzac qui ont précisément l'expérience de 10 années de lutte contre le projet d'extension du camp militaire.

# FASCISME ET MYSTIFICATION MISOGYNE

Analyse de l'idéologie fasciste en Italie à travers et à partir de l'univers féminin.

D'après Maria-Antonietta Macciocchi,

par Thérèse VIAL-MANNESSIER

« Il faut redonner tout son sens et sa portée à ce cauchemar de mystification misogyne qui dura vingt ans, si nous voulons en finir avec tous les fascismes », affirme M.-A. Maciocchi lors d'un séminaire à l'université de Paris VIII - Vincennes, au cours de l'année 1974-1975. Un ouvrage rassemble les diverses communications d'enseignants de philosophie, d'histoire, d'économie politique, de sciences politiques, de sociologie et de cinéma sous le titre : « *Eléments pour une analyse du fascisme* » (1). On devine, dans ces interventions, les accents polémiques et les discussions passionnées : le fascisme peut-il être uniquement objet de recherche historique... et inactuelle ? Le travail collectif se poursuit en 1975-1976 sur le thème « *Fascisme, subordination, luttes des femmes* ». Un autre livre, « *Les femmes et leurs maîtres* », présente des textes (2) où s'expriment expériences, attitudes, réflexions, situations historiques et luttes actuelles venues de trois continents, Europe, Amérique latine, Afrique.

(1) *Eléments pour une analyse du fascisme* (1976). Coll. 10-18. Séminaire de M.-A. Macciocchi, Paris VIII - Vincennes 1974-1975. Tome 1, n° 1026. Tome 2, n° 1038. Les numéros des pages indiqués entre parenthèses sans autre référence renvoient au tome 1.

(2) *Les femmes et leurs maîtres*, (1978), Ed. Christian Bourgois, p. XV. L'intervention de M.-A. Macciocchi lors de ce deuxième séminaire a pour titre : « Sept thèses sur la sexualité féminine dans l'idéologie fasciste », pp. 65 à 93. Notons qu'Ettore Scola s'est inspiré de cet essai pour mettre en scène le film « Une journée particulière ».

Ces recueils d'échanges sont-ils réservés aux seuls étudiants ou chercheurs ? Non ! Chacun d'entre nous, homme ou femme, est sollicité par ces réflexions à entrer dans une connaissance plus claire des mécanismes de la soumission, à sortir de la tiède quiétude des habitudes, et à décider « d'en finir avec tous les fascismes ».

Le but, ici, ne sera pas d'aborder tous les aspects de ce « cauchemar », mais plus précisément de mettre en évidence la « mystification » de ce mouvement antiféministe. Avec l'auteur, M.-A. Macciocchi, fille d'un antifasciste, adolescente à l'époque de Mussolini, dirigeante pendant la Résistance d'une organisation clandestine de femmes communistes, nous chercherons à élucider et à dénoncer le discours de sujétion tenu aux femmes italiennes.

La collaboration de ces femmes à leur propre oppression pose question :

— Quelle a été la mystification de la femme par le fascisme ?

— Quel type de consentement les femmes ont-elles apporté à la dictature ?

— Peut-on percer l'énigme du soutien des femmes à cette « féroce dictature d'hommes » ?

## MYSTIFICATION DE LA FEMME PAR LE FASCISME

### La conquête des femmes : première étape de l'ascension de Mussolini vers le Pouvoir.

Les vingt années de gouvernement fasciste, de 1925 à 1945 (3), ont bien été vingt années de mystification. Si certaines mascarades du chef « fascinant » nous font sourire, il est cependant difficile de perdre de vue la réalité misérable qu'elles couvrent. En rappelant quelques paroles et actes du fondateur des « Faisceaux italiens de combat », nous voulons faire apparaître les attitudes de Mussolini à l'égard des femmes, différentes selon la situation économique et politique du moment.

Pour comprendre les origines de cette période dramatique, il faut se souvenir du contexte économique et social dans lequel se situe l'Italie après la guerre de 1915-1918. C'est un pays exténué par le carnage de la guerre avec 600 000 morts et 500 000 mutilés, troublé en 1920 par une grave crise économique et par le chômage, déséquilibré par la région du Sud exclue du progrès industriel et soumise, comme une colonie, aux industriels-propriétaires terriens. « Dans ce relâchement du tissu politique, social, éthique, la conquête des femmes fut pour Mussolini, dans une certaine mesure, la première étape de son ascension vers le Pouvoir. Ce fut l'articulation autour de laquelle il s'agissait d'organiser le consensus des masses. » (p. 150).

Devant les héroïnes de l'après-guerre, mères et épouses des disparus et des mutilés, dès octobre 1922, « Mussolini entama sa campagne d'exaltation frénétique de la Grande Guerre ». Il leur demandait de transmettre le souvenir des combattants dans la mémoire des générations futures, il éveillait la haine des rouges, des communistes, « des profanateurs de tombes des victimes de la guerre ». Avec les images du mythe de la femme dans la Rome antique, « source de la puissance paternelle, c'est-à-dire du patriarcat absolu » (!), la triste armée des femmes endeuillées entendait l'appel au sacrifice : « sacrifice pour la patrie blessée, pour sa résurrection et sa grandeur ». (p. 151).

Le 1<sup>er</sup> juin 1923, eut lieu à Padoue le premier congrès des **Fasci féminins des trois Vénéties**. Mussolini, dans un discours célèbre, y exprimait sa conception du rôle de

(3) Le régime s'est instauré dans les années 1922-1925. Après la « marche sur Rome » des « chemises noires », le 27 août 1922, le roi Victor-Emmanuel III offre à Mussolini un ministère, refusant l'épreuve de force. Mais, c'est seulement le 24 décembre 1924 que le Duce, nommé chef du gouvernement, aura tous les pouvoirs.

la femme lié à la grandeur de Rome et exhortait à l'abnégation volontaire :

« Même dans les temps où les femmes ne votent pas, celles-ci ont toujours joué un rôle déterminant dans l'orientation du destin de la société humaine : progresser sans cesse, jour après jour, à la manière des Romaines de cette Rome où toutes les hiérarchies sont respectées, la hiérarchie de la beauté, celle de la force, de l'intelligence, de la générosité humaine ; Rome qui frappait durement ses ennemis puis les relevait en les associant à son glorieux destin (4) ».

« Au congrès des trois Vénéties, il s'opéra un curieux transfert qui dominera tous les rapports entre les femmes et le pouvoir, transfert à la faveur duquel le Duce, père du fascisme, devenait le Mâle par antonomase, le Mari de toutes ou l'amant de chacune, les femmes fascistes en arrivant même à se demander si ce n'était pas lui qui accouchait de leurs enfants... Père et Mère à la fois... Le fantoche viril, le Duce pourra être symbolisé par un quadrilatère : M.M.M.M. = Mussolini - Mâle - Mari - Mère. » (p. 161).

### Le temps de l'indifférence et du mépris : de 1925 à 1934.

« De 1925 à 1934, Mussolini consacra peu de discours aux femmes, car il était passé à l'action » (p. 168). Cette période marque le temps d'une série de lois, arrêtés, instructions qui visent à écarter les femmes de la vie politique et économique.

#### « Le vote aux dames : une farce. »

Quelques jours après le congrès des trois Vénéties avait été présenté devant la Chambre un projet de loi relatif au droit de vote sous deux conditions : droit de vote municipal et non politique, droit réservé à sept catégories de femmes appartenant à certaines couches sociales. « Un million de femmes triées sur le volet, sur les douze millions ayant droit au vote ! » (p. 165).

L'article 7 était celui qui avait le caractère de classe le plus discriminatoire. Il concernait les femmes qui, sachant lire et écrire, versaient annuellement à la commune, à titre d'impôt direct, une somme d'au moins 40 lires. « C'est la fin de toute démagogie envers les femmes prolétaires, les ouvrières, les paysannes. C'est l'appel à la rescousse fasciste lancé aux petites bourgeois, aux femmes ayant une fortune personnelle, un diplôme, aux enseignantes, aux possédantes, aux bouti-

(4) Extraits des œuvres de Benito Mussolini. Ed. La Fenice, Florence, p. 108.

quières, aux commerçantes et, bien sûr, aux femmes Médailleuses, mères et veuves de guerre » (p. 164). Au moment de l'acte d'approbation de ce projet de loi, le 15 mai 1925, le problème pour Mussolini n'est plus le vote des femmes, mais l'abandon de leur travail et leur retour au foyer.

« **Les dispositions de loi du fascisme contre le travail féminin et l'instruction des femmes** : longue histoire d'une offensive menée pour écarter les femmes de la société (p. 187).

- Décret du 20 janvier 1927 : les salaires féminins sont ramenés par les syndicats fascistes à la moitié des salaires masculins correspondants.
- Décret du 30 janvier 1927 : les femmes sont exclues de l'enseignement des lettres et de la philosophie dans les lycées.
- Disposition de loi contre l'instruction des femmes en 1928 : celles-ci ne peuvent plus être nommées directrices des établissements secondaires ; les étudiantes doivent payer double taxe dans le secondaire ainsi qu'à l'université.
- Décret-loi du 2 novembre 1933, présenté aux Chambres par Mussolini : « Les administrations de l'Etat sont autorisées à décider dans les avis de concours pour nomination à des emplois ... l'exclusion des femmes » (p. 188).

#### Des récriminations contre le travail des femmes.

Dans un article « **La machine et la femme** », paru le 31 août 1934 dans *Il popolo d'Italia*, Mussolini expliquait aux syndicalistes sa pensée sur la façon de résoudre le chômage :

« Le travail féminin, quand il n'est pas un empêchement direct, distrait de la procréation ; il suscite une indépendance et entraîne des modes physiques et morales contraires à la procréation.

De nos jours, la machine et la femme sont deux grandes causes de chômage... Il faut se convaincre que le travail, qui provoque chez la femme la perte de ses attributs de féminité, conduit chez l'homme à une très forte virilité physique et morale... » !!! (p. 185).

#### La réforme du Code pénal

De nombreux articles affirment l'infériorité de la femme mariée par rapport à son mari, tant en ce qui concerne la puissance maritale que l'estimation différente de l'adultère et l'éducation des enfants. Un exemple de cette inégalité, le « délit d'honneur » : un article prévoit « la faculté pour le père, le mari ou le frère de tuer sa fille, sa femme ou sa sœur au cas où, dans un état de colère, ils jugeraient devoir défendre leur honneur. » (p. 189)

## Retour à l'exploitation des femmes

#### Politisation des femmes.

A la suite des sanctions votées par la Société des Nations contre l'Italie qui attaquait l'Ethiopie, Mussolini recommença à parler aux femmes du haut du balcon. Il « les politisa, il leur expliqua la situation mondiale, sa politique, les affaires économiques du pays, les sanctions de la Société des Nations et la nécessité de s'emparer de nouveaux territoires, l'Empire, pour avoir un peu de terres au soleil » (p. 197).

#### Nouveaux appels à tout sacrifier.

Le 18 décembre 1935, un mois après les Sanctions, Mussolini fonda la « **Journée de l'Alliance** ». « Puisque les femmes n'avaient que leur alliance d'or, on leur demanda de la retirer et de l'offrir aux dignitaires fascistes qui avaient préparé une mise en scène théâtrale : des trépieds romains où brûlaient des flambeaux et les femmes qui défilaient pour remettre leur alliance... Les fascistes remplacèrent leur alliance en or par un anneau en acier de quatre sous... Les femmes accomplissaient ainsi un second double mariage, celui avec le fascisme. » (p. 198)

Après l'appel au don de l'or, des mots d'ordre en faveur de la natalité se multiplièrent : « au moins quatre enfants ». Mussolini commença les éloges aux mères prolifiques et intensifia la campagne démographique en offrant des primes... « Mais les Italiens, entre la misère et le chômage, ne paraissaient pas du tout disposés à avoir chez eux de nouvelles bouches à nourrir. » (p. 202)

#### Les techniques de fascination d'un « bonimenteur de foire ».

« La conception de la propagande est basée sur le rapport direct entre le chef et les masses féminines. La conception de la politique est de nature mystique, fondée sur le charisme de Mussolini. Le Duce demande une dévotion irrationnelle à son égard ; Maître Sauveur, il devient aussi la plus grande puissance spirituelle face à la femme. » (p. 210)

Discours aux répétitions obsédantes et cérémonials à la mise en scène théâtrale ont été décrits dans les chroniques de l'époque (p. 178) :

« On voit des milliers de mères qui brandissent au bout de leurs bras des enfants qui applaudissent, on entend répéter en chœur : Merci, Duce, Merci ! » (8 mai 1936).

« Les 60 000 femmes sont maintenant toutes dressées, tendues vers lui, en un seul élan qui explose très haut : Duce ! Duce ! Duce ! Les trompettes sonnent, mais la clameur ne s'apaise pas... 60 000 voix éclatent en un chœur puissant : A nous ! Puis c'est le silence religieux. » (d'après *Il popolo d'Italia*, 15-21 juin 1937).

La radio est l'un des instruments les plus puissants du régime car, après chaque intervention de Mussolini, les mass-media répercutent la parole du Duce parmi les femmes. En 1938, un million de familles possèdent un appareil de radio. Les écoutes collectives s'organisent dans les campagnes. « Il s'agissait d'un très subtil et profond réseau de pénétration dans l'inconscient féminin pour toucher les fatales ménagères enfermées dans leur coquille domestique comme un escargot. » (p. 211)

M.-A. Macciocchi réagit vivement à la lecture des discours de Mussolini : « J'avais l'impression d'avoir une pierre sur l'estomac, d'éprouver constamment une légère nausée comme lorsque l'on est sans cesse enceinte ... jument, vache ou lapine ... obligée d'accoucher pour exister... » (p. 173). « L'idée fixe du bonimenteur de foire, du haut de son balcon ... baraque foraine, sorte de cirque Barnum qu'il reconstituait à chaque balcon italien, était : des enfants, encore des enfants, toujours des enfants. » (p. 210)

## CONSENTEMENT A LA DICTATURE ET SILENCE RESIGNE DES FEMMES

*Tout dans l'Etat  
Rien contre l'Etat  
Rien en dehors de l'Etat  
Mussolini.*

L'emploi de l'expression « les femmes » ne doit pas nous faire oublier la réalité sociale et la diversité des situations économiques et des opinions politiques au sein de la population féminine. Comme nous le disions plus haut, lors du projet de loi relatif au vote des femmes en juin 1923, Mussolini distinguait les prolétaires, ouvrières, paysannes, et les femmes appartenant à des couches sociales différentes. Cela peut s'expliquer en partie par une certaine résistance des premières dès l'avènement du fascisme, alors que les femmes de la petite bourgeoisie s'engageaient dans un processus d'adhésion active, et presque inconditionnelle chez certaines, ou de résignation passive chez les autres.

## La collaboration des femmes de la petite bourgeoisie.

### Transformation des visiteuses de sépulcres en une troupe de choc.

De nombreux passages de l'analyse de M.-A. Macciocchi décrivent la participation frénétique de **viragos** à la violence physique contre les révolutionnaires. « Dès le début, Mussolini transforma ces visiteuses de sépulcres en une troupe de choc, brandissant les chapeaux noirs des anciens combattants contre les révolutionnaires. Les fascistes qui avaient commencé à s'organiser dans les **Fasci** féminins furent jetées dans la mêlée aux côtés des bataillons d'assaut de matraqueurs, telles des **viragos**, aristocrates, catholiques, petites bourgeois, femmes médaillées surtout, hurlant toutes en chœur et s'élançant, l'épingle à chapeau au poing, pour crever les yeux des rouges, les gifler dans la rue » ... (p. 151).

### Evolution vers le consensus.

Un document de septembre 1923, « l'Almanach de la femme italienne », offre des éléments d'interprétation du comportement féminin après les premiers discours d'appel au sacrifice pour la résurrection de la patrie.

« Lorsque le fascisme est apparu avec son programme de glorification de la victoire, de l'exaltation de la guerre nationale, lorsqu'il relança une campagne de propagande méthodique pour célébrer dans un esprit d'éternelle reconnaissance le souvenir des fils d'Italie tombés pour la patrie, le mouvement féminin en général et les associations féminines considérèrent avec sympathie un tel programme qui récompensait les longs sacrifices consentis par les femmes italiennes durant la guerre en mettant d'abord l'accent sur la foule vivante et recueillie des mères et des veuves des disparus... Il est bien vrai que c'est dans l'**exaltation, la grandeur et l'esprit de sacrifice** qu'elles acceptèrent du fascisme jusqu'à cette politique qui visait à les détourner du travail, à les renvoyer dans leurs foyers, à dévaloriser les épreuves endurées, à les priver de toute indépendance économique. » (p. 156).

C'est surtout à partir des discours de « politisation », en 1935 et 1937, que des millions de femmes répondirent, dans l'enthousiasme et parfois le délire, aux nouveaux appels à tout sacrifier. « Ce sont les années du consensus des femmes au fascisme, de leur fanatisme. Le fascisme, grâce à de durs sacrifices, semblait vouloir leur ouvrir l'horizon de la conquête d'autres terres, l'eldorado de l'abondance et du travail pour les hommes en Afrique...

L'enseignement moral de l'Eglise soutenait les discours familialistes. Entre 1880 et 1931, quatre encycliques

papales furent promulguées, dont deux après la « conciliation » entre l'Eglise et l'Etat fasciste (11 février 1929). Ces textes valorisent le mariage comme source de procréation, la vocation de la femme comme mère : « cinquante années d'une lutte cynique et sans relâche contre l'émancipation, véritable croisade dirigée par l'Eglise, préparant le terrain spirituel à cette traversée du siècle par le fascisme, par le nazisme et puis par la guerre. » (p. 171).

#### **Les organisations féminines fascistes.**

Pour diriger et contrôler toute la vie de la collectivité, de nombreuses organisations encadraient enfants, hommes et femmes. Le « Guide » avait obligé tous les enfants à s'inscrire dans des formations de caractère paramilitaire.

La petite fille avait appris que la femme est la première responsable de la destinée d'un peuple. Devenue adulte, elle entrait dans l'une des organisations regroupant les femmes selon leurs activités.

— **Les Faisceaux féminins ou Femmes fascistes** rassemblaient « les dames », celles qui ne travaillaient pas de leurs mains : intellectuelles, institutrices, femmes de la bourgeoisie et de l'aristocratie. Les buts principaux de ces groupements étaient « l'assistance et l'éducation physique de la femme en vue de l'exigence fondamentale de prévenir la décadence de la race en rendant plus robuste la racine, la reconstruction de la famille, la reprise de la petite industrie et de l'artisanat féminin, la préparation des femmes aux œuvres d'assistance. » (p. 196).

— **Les ménagères rurales** devaient réunir les paysannes, les femmes des agriculteurs et les ouvrières agricoles.

Les fascistes ne créèrent jamais une organisation féminine ouvrière. Les ouvrières devaient se regrouper, dans les villes, avec les femmes fascistes. » (p. 219)

On peut se demander quelle était la responsabilité de ces femmes dans le pays. « Même si, au début, certaines femmes participèrent à la direction du parti national fasciste, celui-ci éliminera progressivement la femme en tant que sujet, pour la ramener à une seule masse indifférenciée : un chœur ». « Elles devaient être le mégaphone du Duce, un point c'est tout. » (p. 224)

#### **La faible résistance des ouvrières et paysannes.**

##### **Pendant les premières années du fascisme.**

Face à ce phénomène de collaboration, que trouvons-nous, sinon un manque de prise de conscience politique et un vide idéologique total parmi l'opposition féminine ?

Cependant, il ne faut pas négliger certaines manifestations de résistance à l'adversaire ; de nombreuses ouvrières et paysannes refusèrent d'adhérer aux syndicats fascistes, des ouvrières du tabac firent grève à Milan et à Bologne en 1924.

« Mais les luttes les plus dures, au cours de ces sombres années qui ajournaient pour longtemps tout espoir de renouveau, furent menées par les ouvrières des rizières, véritables fer de lance des travailleuses organisées : 200 000 paysannes qui avaient eu pour la plupart une expérience de lutte politique et syndicale se mirent en grève en 1931. Il s'agit du dernier combat de masses de la part des femmes. » (p. 155)

Ainsi peut-on constater que les paysannes et ouvrières du Nord de l'Italie, plus sensibilisées aux luttes populaires, ont tenté des mouvements d'opposition, tandis que les femmes des provinces méridionales, plus dociles à l'enseignement d'une morale familiale de l'Eglise, ont accueilli les appels à l'abnégation pour la grandeur de la patrie.

##### **Le prolétariat féminin ne retourna pas à ses fourneaux.**

Le fascisme a essayé d'endiguer le chômage en écartant les femmes de la vie économique : la publication de certains décrets visait à réduire de moitié les salaires féminins. Or, même payées au rabais, un grand nombre de travailleuses « ne retourna pas à ses fourneaux ... ». Selon les données du recensement de 1936, l'industrie occupait 25 % de femmes (50 % dans l'industrie du papier, 40,8 % dans celle du cuir).

##### **Luttes antifascistes autour des années 40.**

Les ouvrières travaillant dans les divers secteurs de l'industrie participèrent aux grèves de soulèvement contre le régime. « La première action féminine fut le fait des ouvrières des usines du Nord. En mars 1943, en union avec les ouvriers de Fiat, elles se croisèrent les bras. C'était la première grève politique ouvrière contre le fascisme depuis vingt ans. Elle sonna aussi le glas du régime. » (p. 267).

L'objectivité historique exige de mentionner ici les revers essuyés, dès 1942, par les troupes italiennes en Afrique orientale ... « Eldorado de l'abondance et du travail pour les hommes » .... Ces durs échecs annonçaient avec une égale certitude le déclin du régime. L'année 1943 verra en outre les Alliés débarquer en Sicile et progresser lentement vers le Nord.

## L'ENIGME DU SOUTIEN DES FEMMES AU FASCISME.

*Les femmes aiment les héros.  
Hitler.*

### Les idéologues de l'asservissement.

Conquête - stratégique - des femmes, le fascisme est d'abord un racisme caractérisé contre les femmes. Ces deux éléments s'unissent dialectiquement pour composer l'idéologie fasciste. Quel déploiement d'habileté et de perversion, intellectuelles autant qu'émotionnelles, n'a-t-il point fallu pour faire massivement accepter une construction aussi paradoxale ?... Et pour que celles-là mêmes qui en furent les premières victimes y apportent leur concours ?

Le fait que l'Italie ait été le lieu de naissance d'un tel « faisceau » d'aberrations n'est probablement pas dû au hasard : société patriarcale, préindustrielle, encore largement agricole et marquée dans son comportement par la morale chrétienne. Précédant le nazisme allemand et préfigurant l'éphémère pétainisme français, le fascisme italien a dogmatisé la différence sexuelle, bien avant la différence de race ou de classe. Pour orchestrer cette idéologie, Mussolini s'est inspiré et entouré d'écrivains, philosophes et poètes de l'héroïsme viril et de la « féroce volupté », tels Gabriel D'Annunzio, chef de file des nationalistes pré-fascistes, et Loffredo, restaurateur de la sujexion de la femme. L'infériorité « naturelle » de la femme est toujours astucieusement réconciliée avec l'exaltation de la mère par... « la conquête de l'homme grâce auquel elle devient mère et peut donc être histoire et avenir » (5).

Ainsi, des penseurs — des hommes — devenus idéologues, élaborent « l'éternelle politique de la vraie femme ». Leurs considérations ne s'arrêtent pas aux limites physiologiques de la femme par rapport à l'homme, elles portent aussi sur sa « substance spirituelle », elle-même limitée, voire inexistante. C'est ici le philosophe officiel du régime, Giovanni Gentile, qui va le plus loin ; auteur en 1923 de la réforme scolaire aux manuels uniques ... « la plus fasciste des réformes » dira Mussolini ... il assure d'abord la hiérarchie des sexes, c'est-à-dire la supériorité du maître sans lequel l'esclave n'existerait pas. Il peut alors, sans risquer de réveiller « l'illusion égalitaire du féminisme », exalter pompeusement la femme qu'il a pris soin de remettre à sa place, « vestale

(5) Korherer, théoricien allemand, dans « Régression des naissances, mort des peuples », livre de chevet de Mussolini.

du foyer familial, génie de la famille, Mère nourricière comme la Terre qui nous a engendrés, Madone, Consolatrix afflictorum, anneau précieux de la chaîne qui unit l'homme à Dieu... (p. 259).

Ces litanies, dont la doctrine catholique romaine n'est évidemment pas la dernière inspiratrice, se récitent encore aujourd'hui chez les néofascistes à travers les écrits de Julius Evola, vieil idéologue fasciste, mort en 1974 à l'âge de 76 ans et réédité depuis 1963 dans toute l'Europe occidentale. L'idéologie de la misogynie fasciste suit logiquement sa trame. Nous pouvons certes en dénouer les fils, en expliquer le contenu ; l'enigme demeure, récurrente, angoissante, celle du consensus.

### « Les bistouris de la psychanalyse ».

« Pourquoi aime-t-on celui qui prêche une idéologie d'asservissement ? » se demande M.-A. Macciocchi. Afin de « crever l'abcès et de découvrir ce qu'il y a dans le consensus féminin à l'égard d'une féroce dictature d'hommes », (p. 237) l'auteur tente de faire un usage aussi à notre disposition par la psychanalyse. Mais

efficace et précis que possible des « bistouris » mis Dès la première page, Macciocchi fait référence à Wilhelm Reich, psychanalyste allemand, élève de Freud en 1924. Ce médecin a tenté, au sein du parti communiste allemand, de lancer un programme de révolution sexuelle afin d'entraver les mécanismes de répression sexuelle, inséparables, selon lui, de l'ordre économique capitaliste. Au moment du triomphe du nazisme en 1933, il écrivit un ouvrage qui servira de grille d'interprétation à de nombreux critiques des régimes totalitaires — dont Macchiocchi elle-même — : « La psychologie de masse du fascisme » (6).

Freud avait déjà montré comment la répression sexuelle fait partie de l'éducation et conduit à des attitudes de soumission. Approfondissant ces analyses, Reich interpréta la soumission de l'Allemagne à Hitler comme une « irruption d'émotions humaines irrationnelles » dans laquelle la famille joue un rôle essentiel

(6) Wilhelm Reich, « La psychologie de masse du fascisme » (1933), Petite Bibliothèque Payot n° 244. Dans le n° 35 d'Alternatives non violentes (octobre 1979), « La politique de la peur », nous avions présenté la vie de Reich et certains aspects de sa démarche à partir de son pamphlet « Ecoute, petit homme » (1948 - PBP n° 230), en soulignant comment « la peur de vivre est à la racine de la petitesse de l'homme et porte les fleurs de la soumission et les fruits du fascisme ». Nous n'exposerons donc pas ici, de nouveau, les thèses de Reich ; nous ne retiendrons que celles qui aident M.-A. Macciocchi à interpréter l'enigme du consensus apporté à Mussolini.

d'inhibition sexuelle et d'apprentissage à la sujéction. Il souligna les liens inconscients qui existent entre la représentation de la mère et celle de la patrie. M.-A. Macchiocchi a recours à Reich pour expliquer « ce qu'est ce féroce Moloch représenté par la famille » (p. 234). Ainsi commençons-nous à percevoir l'origine du mécanisme psychologique générateur du consentement social et de l'idéalisatoin collective de la maternité dans l'Italie fasciste.

« Ce qui importe, c'est que l'inhibition sexuelle est le moyen de lier l'individu à la famille, c'est que l'obstruction de la voie de la réalité sexuelle transforme les liens biologiques de l'enfant à la mère, et aussi de la mère aux enfants, en fixations sexuelles indissolubles et en inaptitudes à contracter d'autres liens. Les représentations de la patrie et des nations sont, dans leur noyau subjectif émotionnel, des représentations de la mère et de la famille. Dans la petite bourgeoisie, la mère représente la patrie de l'enfant, la famille sa nation en miniature » (7).

Freud avait découvert l'ambivalence du psychisme humain : les élans qui nous poussent à vouloir vivre sont étroitement mêlés à des forces agressives, à des pulsions de mort tournées, soit contre les autres — le sadisme —, soit contre l'individu lui-même porté à l'autodestruction — le masochisme —. M.-A. Macchiocchi reconnaît la présence du sadisme et du masochisme dans le fascisme : sadisme des foules exaltées par les discours sur la guerre, masochisme des femmes acceptant avec joie tous les sacrifices.

Le bistouri de Reich fait apparaître le sadisme comme l'une des causes psychologiques propre à déclencher un phénomène massif d'adhésion à l'éloge de la guerre et au militarisme.

« ... la sexualité à laquelle le processus de refoulement refuse les satisfactions voulues par la nature, se tourne vers toutes sortes de satisfactions de remplacement. C'est ainsi que l'agressivité naturelle se transforme en sadisme, sadisme qui est une des bases essentielles — au point de vue de la psychologie de masse — des guerres, mises en scène par quelques intérêts impérialistes... Vu sous l'angle de la psychologie de masse, le militarisme tire son efficacité essentiellement d'un mécanisme libidinal. » (8)

En ce qui concerne l'adhésion des femmes, M.-A. Macchiocchi complète la dissection — osons même dire

la vivisection — de l'énigme par le dévoilement du **masochisme**, dont l'origine est, selon Reich, la répression de mécanismes sexuels naturels. « Le fascisme chercha dès le début à obtenir des femmes une adhésion que je qualifie de masochiste : acceptation, dans une pulsion de mort (Freud), de tous les déroulement possibles au nom du rite immuable du culte des morts et des veuves célébrant leur propre chasteté — expiation, au milieu des têtes de mort que les fascistes avaient choisies comme emblème... De cette renonciation à la vie naît la joie négatrice de soi-même en tant que tel. C'est la joie du rapport de la femme au Pouvoir ; renoncement, subordination, esclavage domestique en retour de l'amour abstrait, verbeux, démagogique du Chef, du Duce. » (p. 156).

Un autre instrument d'interprétation psychanalytique est suggéré, celui du **transfert**. Souvenons-nous du congrès des trois Vénéties : « Mussolini - Mâle - Mari - Mère ». Pour mieux saisir cette formule, il n'est pas inutile de rappeler les caractéristiques de ce phénomène, troublant pour Freud lui-même. Le transfert est une attitude complexe de l'analysé(e) qui déverse sur le médecin un trop-plein d'excitations affectueuses, assez souvent mêlées d'hostilité, dérivant d'anciens désirs ou conflits devenus inconscients. L'analysé considère son analyste comme la reproduction, la réincarnation d'un personnage important de son passé. Cette réaction libératrice de transfert joue un rôle dynamique, essentiel dans la cure psychanalytique : « une analyse sans transfert est une impossibilité » (9).

Serait-il exagéré de dire : le fascisme sans transfert aurait été une impossibilité ? Il nous semble que M.-A. Macchiocchi ne refuserait pas cette expression, car la clef du transfert lui permet de pénétrer dans cet univers féminin chargé de sentiments de dévotion et de ferveur. Dans un chapitre sur « la répression sexuelle féminine dans la politique fasciste », l'auteur précise : « Le fascisme est la frustration sexuelle, il est le grand châtreur et, justement pour cela, il cherche à compenser cette misère sexuelle par un transfert de la femme vers le régime masculin, dirigé par le mâle le plus mâle, le Duce. » (p. 226).

Ce phénomène de transfert paraît lié, dans le cas présent, à celui d'**identification**. Rappelons que l'identification, pour Freud, est la première manifestation d'un attachement affectif à une autre personne ; cet attachement suscite le désir d'imiter. Dans les premières études

(7) Wilhelm Reich, *La psychologie de masse du fascisme*, op. cit. p. 71.

(8) Ibidem.

(9) Sigmund Freud, « Ma vie et la psychanalyse », Gallimard, coll. Idées n° 169.

sur « la psychologie des masses » en 1921 (10), Freud s'est étonné du « miracle de la disparition complète de toute particularité individuelle » et de l'identification au chef par des « foules bruyantes et éphémères ». L'auteur du document qui nous sert de fil conducteur dans cette analyse du fascisme dépasse cette constatation pour en dénoncer les dangers. « La dernière mystification du régime fut de faire de toutes les femmes des participantes d'un pouvoir à volonté collective qui se substituait à la sexualité, à l'émancipation, aux libertés sexuelles » (p. 209). Un texte de Reich, que M.-A. Macciocchi ne relève pas, éclaire les comportements de séduction du Duce, « père du fascisme », et soulève un coin du voile de l'épigone.

« Dans la perspective de la psychologie de masse, le Führer nationaliste n'est autre chose que l'incarnation de la nation. C'est dans la mesure même où le Führer incarne la nation en accord avec le sentiment national des masses que se forme un lien personnel avec lui. S'il sait réveiller dans les individus nivelés par la masse les liens affectifs familiaux, il représentera en même temps le père autoritaire. Il attire sur sa personne l'ensemble des attitudes affectives qui s'adressaient naguère au père protecteur... Plus importante encore est l'identification des individus nivelés dans la masse avec le Führer (leader). Plus l'individu a perdu, du fait de son éducation, le sens de l'indépendance, plus le besoin infantile d'un appui se manifeste par une identification affective au Führer. Cette tendance est le fondement psychologique du narcissisme national, c'est-à-dire d'un sentiment de fierté emprunté à la grandeur de la nation. » (11)

Ces divers mécanismes inconscients formant un ensemble complexe, le fait de n'en retenir qu'un seul, masochisme féminin ou identification au Duce par exemple, conduirait à déformer la démarche choisie et à amputer ses conclusions. Les réflexions de M.-A. Macciocchi acquièrent toute leur densité dans le contexte de soixante années d'interrogation sur la psychologie des masses depuis Freud et Reich. Dépassant le niveau d'interprétation uniquement rationnelle de l'histoire, elles pénètrent et éCLAIRENT de l'intérieur le mystère de consensus, social en général et féminin en particulier, à l'égard du fascisme italien.

Utiliser principalement une grille psychanalytique pour tenter de comprendre un phénomène historique

(10) S. Freud, « Essais de psychanalyse » (1921). Petite Bibliothèque Payot, n° 44, deuxième partie : psychologie des masses et analyse du moi, p. 57. Voir la critique des traductions de Freud par Serge Moscovici dans *Le Monde du Dimanche*, 11-1-81.

(11) W. Reich, *La psychologie de masse du fascisme*, op. cit., p. 75.

n'est pas, dans le cas présent, s'enfermer dans le psychanalysme. En effet, la démarche ne se réduit pas au seul examen de l'inconscient affectif et collectif dans une situation donnée, elle prend pleinement en considération la complexité même de cette situation : suite historique de la première guerre mondiale, conséquence de la dépression économique et du chômage, carence idéologique des partis socialiste et communiste, démission politique du régime monarchique, influence morale du catholicisme romain, résurgence des mouvements de pensée antiféministe, etc.

Vouloir tout expliquer, là n'était certainement pas le but de cette étude ; mais chercher à tout comprendre, saisir le tout d'une histoire dramatique... Des composants objectifs ont certes permis le fascisme, mais ce sont les éléments subjectifs et inconscients qui l'ont rendu possible.

« Si nous voulons en finir avec TOUS les fascismes », nous devons nous propulser, par-delà ce cauchemar du déchaînement irrationnel, vers de nouvelles questions concernant, cette fois, TOUTE vie sociale et politique.

En effet, l'irrationnel collectif n'est-il pas à l'œuvre à l'intérieur de tous les groupes humains ? Les forces conscientes et inconscientes qui ont permis le consentement des masses au fascisme ont su créer un dépassement du moi individuel dans l'appartenance au Tout de la Nation italienne. Ces mêmes forces ne travaillent-elles pas aussi au cœur de toute formation sociale ? Allons plus loin, cette puissance émotionnelle, primitive et collective, dégagée de sa gangue mystificatrice, ne serait-elle pas indispensable à tout projet politique ? Pour l'avoir ignorée et n'avoir pu susciter le moindre enthousiasme, de nombreux « programmes » ont échoué.

On doit alors se demander quelles sont les conditions qu'une organisation sociale et politique aurait à respecter absolument pour se rendre capable d'intéresser et de rassembler le plus grand nombre, sans pour autant niveler l'individu dans la masse... La part de l'irrationnel dans le consentement des foules invite, en tout état de cause, à la réflexion et à la recherche, comme à l'invention et à l'action. Sans prétendre apporter une solution définitive à pareil problème, M.-A. Macciocchi suggère : « Je crois que, grâce à l'esquisse incertaine et timide d'un rapport autre entre homme et femme, nous sommes en présence de l'ouverture d'un nouveau continent de l'histoire. » (12)

(12) *Les femmes et leurs maîtres*, op. cit., p. 92.

# Affaires de femmes

Trente femmes dans un salon  
qui tournent et parlent à leur tour  
sans phrases sans discours  
et dans le couloir défilent  
les tabliers blancs des hommes  
de science et de morale

moi dit la femme usée on ne m'a jamais dit  
comment ça peut se faire ou ne pas se faire  
en voilà déjà huit sortis de moi  
et je suis vieille et lasse  
et de nouveau dans mon ventre  
alourdi cette chose  
mais je ne veux plus d'un autre enfant  
je ne veux plus je ne peux plus

moi dit le grand patron  
je ne reçois pas d'ordres  
et ma conscience qu'en faites-vous ?  
je n'ai jamais purgé  
que des juives ou des tziganes  
elles sont parfois charmantes d'ailleurs  
allez au diable sottes femmes  
vous ne savez que geindre  
écoutez plutôt là  
ce cœur qui vous sauve

trente femmes dans un salon...  
moi dit l'enfant aux longues jambes je n'ai  
pas eu le temps de jouir c'était mon premier homme  
il faut bien y passer pour les garder  
eux c'est comme ça qu'ils aiment  
mais à présent bien sûr l'enfant  
c'est mon affaire  
mais je ne veux pas encore d'enfant  
je ne veux pas je ne peux pas

et le super-patron  
bien sûr j'ai passé l'âge  
mais si j'avais... allons allons !  
il y a des moyens  
pour celle qui le veut bien  
on cherche autour de soi on imagine  
n'en faites pas un drame  
c'est une affaire de femmes  
et n'embarrassez plus  
la médecine

trente femmes dans un salon...  
moi dit la jeune femme émue son enfant  
sur les bras celui-ci a un père  
je n'ai pas à dire ce que j'ai fait avant  
quand je n'aimais personne  
il est vraiment l'enfant de nous  
on l'aime et je sais pourquoi  
mais jamais plus d'enfants sans amour  
jamais plus d'enfants sans parents

oh ! moi dit l'infirmier  
mais j'ai peur qu'on m'entende  
eh oui ma femme aussi, y a bien fallu  
j'ai trouvé un tuyau  
mais c'est toujours pareil  
si on est dans la place ou pas très loin  
pensez si je marche avec vous  
si j'étais moins près de la porte  
salut va, tenez bon  
et aussi pour nous autres

trente femmes dans un salon  
qui tournent et parlent à leur tour  
sans phrases sans discours  
et dans le couloir défilent  
les tabliers blancs des hommes  
de science et de morale.

Paroles et musique de Claire  
("Elle dit", disques Alvarès)

# **FEMMES :** *une oppression millénaire*

Un dialogue Jean-William Lapierre - Anne-Marie de Vilaine.

Quelle est l'origine de l'oppression des femmes ? Question vaste et peut-être ambitieuse, parce qu'elle concerne l'histoire non écrite et tout un passé mal connu de l'humanité.

Cependant, Jean-William Lapierre, anthropologue, professeur de sociologie à l'université de Nice, et auteur d'un essai remarqué « Vivre sans Etat » (Ed. Seuil, 1978), a bien voulu dialoguer avec nous sur ce thème, répondant aux hypothèses d'Anne-Marie de Vilaine — écrivain et journaliste au mensuel écologique le Sauvage — et aux questions de Lydie Bonnet.

Un tel sujet donne évidemment lieu à des réponses conjecturales, où la subjectivité de chacun joue un grand rôle. Mais la subjectivité ne joue-t-elle pas un plus grand

rôle qu'on ne le croit, même lorsqu'il s'agit d'une histoire plus proche et plus vérifiable ? En tout cas, dans un domaine de réflexion qui oblige à plonger dans l'histoire la plus reculée de l'espèce humaine, peu de certitudes sont de mise. Il en est pourtant une qui sera rappelée plusieurs fois par les participants à ce dialogue : la constance avec laquelle les historiens ont fait preuve de mauvaise foi à l'égard des femmes, les « oubliant » de la vie sociale, économique ou politique, caricaturant leur rôle, les dénigrant sitôt qu'elles s'écartaient d'un chemin tracé d'avance.

L'approche purement anthropologique de l'infériorisation des femmes, de leur domination par les hommes, a souvent été dépas-

sée, les participants étant naturellement conduits à s'interroger sur les origines de la culture, les mythes, l'économie, la psychanalyse, la crise écologique, le féminisme. Ainsi millénaires et continents ont été parcourus du paléolithique à l'époque contemporaine. Mais la connaissance qu'il a d'un nombre impressionnant de sociétés dites primitives permet à Jean-William Lapierre de résituer questions et hypothèses dans un contexte géographique et humain précis et diversifié.

En définitive, l'interrogation centrale dans cet entretien — et il y sera répondu en partie — est de savoir comment les femmes peuvent découvrir une histoire au féminin pour mieux discerner et affirmer leur propre identité.

**Lydie BONNET.** — De nombreux livres paraissent actuellement (1), dans lesquels les auteurs — anthropologues, sociologues, historiens — tendent à montrer que le patriarcat n'a pas toujours existé et qu'il y aurait eu des civilisations où le rôle des femmes était très important. Le patriarcat ne serait né qu'au néolithique (6 000 - 3 000 ans av. J.-C.). L'homme, comprenant le rôle qu'il jouait dans la procréation en observant le bétail, non seulement aurait cessé de vénérer la femme comme symbole magique de la fertilité mais se serait arrogé le rôle actif dans la procréation tandis qu'il reléguait la femme dans une position d'infériorité et de passivité. Il aurait alors pris en mains l'agriculture — inventée et pratiquée jusque-là par les femmes — aurait remplacé la houe par la charrue tandis que se produisait une deuxième révolution technique (découvertes d'énergies, de modes de transport et de techniques nouvelles) qui entraînait le développement de la propriété privée et l'accumulation des biens. Qu'en pensez-vous ?

### Le mythe du retour à l'âge d'or

**Jean-William LAPIERRE.** — La première chose que je voudrais dire, c'est que je ne suis pas tout à fait convaincu que l'émancipation à venir des femmes (comme celle d'ailleurs des opprimés d'une manière générale) soit nécessairement garantie par une sorte de retour aux origines. Il y a dans notre inconscient, dans notre mythologie, un mythe du retour à l'âge d'or, et l'on a besoin pour imaginer l'avenir d'avoir une référence dans un passé, et si possible dans un passé origininaire. C'est exactement la même démarche mentale que la démarche marxiste, qui consiste à garantir le communisme à venir par une sorte de communisme primitif qui serait un

retour aux origines ou aux sources. Je crois que ça ne garantit rien du tout. C'est simplement une structure très profonde de notre imaginaire, mais on ne connaît pas grand chose là-dessus, parce que l'archéologie préhistorique nous informe beaucoup sur les techniques, les outils, un peu sur l'alimentation, mais pas du tout sur les rapports sociaux. Tout ce qu'on peut supposer repose sur des analogies possibles avec les sociétés que l'on dit « primitives » mais qui ne sont pas non plus des fossiles ni des vestiges de la préhistoire. On peut donc construire toutes sortes d'hypothèses. Je crois que, présentée comme vous venez de le faire, l'hypothèse que vous avancez oublie tout ce que des auteurs comme Morin ou Moscovici (2) ont mis en évidence, à savoir l'importance de la **chasse** dans la formation même de l'espèce humaine : les sociétés et groupements d'hominiens, puis d'hommes, ont vécu très largement de chasse et de cueillette avant le Néolithique. Vous vous êtes référée au Néolithique, mais avant il y a eu tout le Paléolithique, pendant lequel l'espèce humaine a vécu sur un autre mode. Dans cette perspective, l'hypothèse qui me paraît la mieux fondée (quoique restant très conjecturelle) c'est l'existence — avant le Néolithique — de groupements humains, de bandes très peu nombreuses, vivant de chasse et de cueillette, la division du travail étant le plus souvent que les femmes cueillaient et que les hommes chassaient. Ces sociétés étaient probablement des sociétés à prédominance masculine, comme les sociétés de primates que Moscovici appelle des sociétés d'affiliation, c'est-à-dire des noyaux dans lesquels une petite hiérarchie de mâles (avec un mâle dominant et trois ou quatre mâles secondaires) coexiste avec un nombre relativement important de femelles et leurs petits, et un certain nombre de mâles, souvent jeunes et moins agressifs ; ces derniers vivent à la périphérie du groupe, contraints au célibat tant qu'ils n'ont pas réussi à entrer dans le cercle central, donc à devenir dominants et à avoir accès aux femelles.

(1) On peut citer notamment :  
— Ernest Boremann, **Le patriarcat** - P.U.F., 1980.  
— Evelyn Reed, **Féminisme et anthropologie** - Ed. Denoël - Gonthier 1979.  
— Erich Fromm, **La passion de détruire** - Ed. Robert Laffont - 1975 (en particulier la partie intitulée « L'anthropologie »).  
— Elise Boulding, **The Underside of History, A View of women through time**, Boulder (Colorado) Westview Press - 1977, citée par Andrée Michel dans **Le Féminisme - Que Sais-je?** P.U.F. 1979.  
— Françoise d'Eaubonne, **Ecologie et Féminisme**, Ed. A.T.P., 1978.

(2) MORIN Edgar, **Le Paradigme perdu, La nature humaine** - Ed. du Seuil.  
MOSCOVICI Serge, **La Société contre nature** - U.G.E. 10/18, Paris, 1972.

Ensuite, effectivement, il est probable que la transformation du Néolithique (c'est-à-dire principalement la découverte de l'agriculture et la sédentarisation) a été très largement due aux femmes, dans la mesure où leur activité productive précédente, la cueillette, les a incitées à observer comment poussent les plantes et comment on pouvait améliorer les ressources alimentaires végétales. Ceci dans des habitats qui le permettaient; car c'est un peu vite dit « que la femme cueille et l'homme chasse » : il y a aussi des groupements qui vivent dans des habitats où la cueillette est presque nulle (les Eskimos, par exemple, qui se nourrissent presqu'exclusivement d'aliments carnés). Au Néolithique, il est possible — c'est l'hypothèse de Mumford (3), et un certain nombre d'indices convergent pour l'étayer — qu'il y ait eu une sorte de révolution favorable aux femmes dans certains groupements humains, notamment dans ceux qui vivaient en des lieux propices au développement de l'agriculture, dans des vallées particulièrement fertiles. Il n'est pas sans intérêt de noter que les premières grandes civilisations connues par l'histoire sont justement apparues dans des vallées fertiles (du Nil, du Tigre et de l'Euphrate...) là où l'agriculture a pu se développer. En revanche, je ne suis pas tout à fait convaincu par les arguments d'Evelyn Reed (4) qui attribue aux femmes aussi l'invention de l'élevage. La suite montre qu'il est resté très largement l'affaire des hommes, qui se sont donc probablement occupés de faire reproduire et de domestiquer les animaux plutôt que de les chasser. Mais on peut légitimement supposer que, dans certaines sociétés, il y eut une période où la femme avait acquis un statut, sinon dominant (pourquoi après tout raisonner toujours en termes de domination ?), tout au moins extrêmement important, statut qui se serait exprimé religieusement dans les cultes féminins liés à la fertilité de la terre.

Ce temps de la prépondérance des femmes a duré jusqu'au moment où ces sociétés sont devenues plus nombreuses et où des changements de

climat (comme on le sait pour la vallée du Nil) ont restreint la superficie des terres cultivables. Alors, dans ces communautés, qui auparavant n'étaient pas sans relation les unes avec les autres mais qui, étant assez éloignées, n'étaient pas en compétition pour la terre, la guerre pour la terre a commencé : elles devaient s'étendre pour nourrir une population de plus en plus nombreuse. L'homme chasseur et pasteur, déjà habitué à défendre les troupeaux et les cultures contre les bêtes sauvages, est devenu guerrier. Le rôle masculin de défenseur, protecteur, conquérant, est devenu à nouveau prédominant. C'est une hypothèse plausible, que dès indices archéologiques, dans certaines régions du monde, peuvent permettre de soutenir (en Palestine, par exemple, selon Mumford).

Mais je ne vois pas pourquoi on voudrait absolument revenir à l'hypothèse de l'évolutionnisme linéaire selon lequel tous les groupements humains passent par les mêmes stades successifs. Tout dépend du lieu où ils ont vécu, de la façon dont ils se sont adaptés à leur niche écologique. Il est vrai que les sociétés patriarcales sont apparues dans des communautés surtout pastorales (les Arabes, les Juifs) alors que peut-être l'importance du rôle féminin, les cultes liés à la fertilité, à la fécondité de la terre se sont perpétués dans des régions plus agricoles. Et si en Egypte, par exemple, a existé cette culture que l'on appelle matriarcale, donnant à la mère, à la maternité, à la fécondité, à la terre... une place très importante dans les cultes, les croyances (et probablement, par conséquent dans les rapports sociaux), c'est que l'Egypte a été longtemps protégée des agressions extérieures par les déserts environnants ; il y avait de temps en temps des incursions de Libyens, de Mésopotamiens, mais elles ne se sont faites pressantes qu'à une date relativement récente. Ceci signifierait qu'il y a eu très probablement des sociétés humaines dans lesquelles le statut et le rôle de la femme étaient très différents de ce qu'ils sont dans la nôtre.

On peut le constater aussi dans un certain nombre de populations dites archaïques, mais je ne crois pas que ce soit universel ; d'ailleurs, que la prépondérance féminine ait été rare ou générale,

(3) MUMFORD, *La cité à travers l'histoire* - Ed. du Seuil.

(4) Evelyn REED, *Féminisme et anthropologie* - Ed. Denoël Gontheim, Paris, 1970.

cela n'a guère d'importance, sauf si on croit qu'il y a une sorte de nécessité historique, selon laquelle toute société doit aboutir à une certaine phase. Pour ma part, je n'en suis pas convaincu — ni en ce qui concerne le prolétariat, ni en ce qui concerne les femmes. Une possibilité n'est pas une nécessité.

### L'Histoire s'est-elle faite sans les femmes ou contre elles ?

**Anne-Marie de VILAINE.** — Il ne s'agit pas du mythe d'un retour à l'âge d'or mais d'un besoin, d'une nécessité pour les femmes de connaître leur vrai rôle dans l'évolution de la condition humaine, de savoir comment elles ont participé en tant que femmes aux fondements de la civilisation et de se ressourcer à un passé, à une histoire clandestine, officieuse, qui transparaît maintenant derrière l'histoire officielle. Ainsi on a fait croire à des générations de femmes que l'histoire s'était faite sans elles — ou presque — et elles découvrent maintenant qu'elle s'est peut-être faite contre elles, ce qui est très différent...

Ainsi cette recherche des origines pour laquelle beaucoup de femmes se passionnent actuellement (notamment aux U.S.A.) et qui est aussi en grande partie motivée par le désir de se réapproprier tout un monde symbolique et mythique dont les religions patriarcales les ont exclues depuis 2.000 ans, me semble tout-à-fait légitime...

Un livre, naturellement très discuté par les « spécialistes », a beaucoup apporté à ma réflexion « féministe » sur la préhistoire. Il s'agit de « **Quand Dieu était femme** » de Merlin Stone (5), une archéologue américaine qui a fait des recherches sur le terrain sur le culte des divinités féminines au Moyen-Orient aux temps préhistoriques. Elle a rassemblé dans son essai toutes les traces, les indices enfouis et occultés par les savants et les archéologues masculins (et dont certains sont de

ce fait à jamais perdus) qui révèlent l'importance du culte d'une divinité féminine au Néolithique dans les civilisations du Moyen-Orient. Ces civilisations agraires qui accordaient une haute importance à la femme, liée à la fertilité, à la terre-mère, aux temps cycliques, aux lunaisons, où la mort et la renaissance de la végétation étaient également symboles de renaissance spirituelle, auraient été parmi les plus pacifiques de l'Histoire selon Mircea Eliade .... (6)

Considérée comme la divinité tutélaire de la sexualité et du renouvellement de la vie, qui aurait enseigné à l'humanité la manière de procréer, la Déesse était adorée dans des temples, qui semblent avoir souvent joué le rôle d'une « administration centrale de la société » raconte Merlin Stone (5).

Un grande nombre de femmes auraient vécu à l'intérieur de ces enceintes sacrées, prenant pour amants les hommes de la communauté et faisant l'amour à ceux qui venaient au temple pour adorer la Déesse. Car l'acte sexuel était alors quelque chose de sacré, de révéré, de précieux.

La plupart des historiens ont baptisé avec dédain cette religion féminine de « culte de la fertilité » et les femmes qui la pratiquaient de « prostituées sacrées ». Entre temps, il est vrai, 2.000 ans de judéo-christianisme avaient jeté l'anathème sur le sexe féminin, toute autonomie sexuelle des femmes étant considérée comme lubrique, maléfique ou hystérique, et la sexualité devenant le symbole du mal, du péché, sauf si elle servait à perpétuer le nom du père. Le passage du culte d'une ou de plusieurs divinités féminines à celui d'un dieu masculin n'a pu se faire sans mal et on comprend mieux la sévérité de l'ancien testament pour les femmes adultères condamnées à être lapidées si l'on songe que sans la « moralité » des femmes, le système patrilinéaire ne pouvait fonctionner et que toute la pyramide au sommet de laquelle siégeait la divinité mâle s'effondrait...

Les femmes sont confrontées aujourd'hui à une crise de civilisation et sont entraînées à une prise

(5) Merlin STONE, *Quand Dieu était femme* - Ed. de l'Etincelle, Paris 1979.

(6) Mircea ELIADE, *Méphistophélès et l'androgynie* - Gallimard, Paris 1978.

de conscience bouleversante : la civilisation patriarcale — dont l'histoire se confond avec ses géniteurs masculins (explorateurs, inventeurs, savants, guerriers, etc.) et dont elles n'ont jamais été des citoyennes à part entière — n'évolue pas dans le sens d'un progrès continu mais est menacée d'entropie, d'épuisement, de désertification, de pollution et de mort atomique. Pour ces femmes donc, l'expression « culte de la fertilité », loin d'avoir la connotation péjorative que lui donnent les archéologues masculins, prend un tout autre sens...

Lorsqu'elles étudient un temps et des lieux où la reconnaissance de la femme coïncidait avec l'abondance, la paix et un rapport harmonieux entre les êtres humains et la nature, ce n'est pas dans la nostalgie du passé ou d'un impossible retour en arrière, mais parce qu'elles s'interrogent sur le point de départ, l'origine et le fondement d'une évolution historique qui aboutit non seulement à une impasse mais à une sorte de contre-sens. En effet, depuis longtemps la civilisation a été liée à la notion de progrès ; or, la crise écologique actuelle remet en question ce progrès qui a été pendant des siècles la finalité de l'action humaine !... Aussi, nous, femmes, sommes-nous en droit de nous demander si une civilisation qui aboutit à la négation du principe même dont elle se réclamait, n'était pas à l'origine déjà, mal partie. Ainsi, si l'analyse de beaucoup d'auteurs modernes est juste et si l'avènement du patriarcat — et son corollaire l'oppression des femmes — n'ont pas fondé la civilisation, mais ont permis de passer d'une civilisation à une autre (celle qui connaît son apogée en Occident dans les pays industrialisés), ne peut-on supposer qu'il y a un lien entre le fait que les caractéristiques mêmes de cette civilisation expansionniste et guerrière, fondée sur l'exploitation et le profit, la mettent aujourd'hui en danger, et le fait qu'elle se soit organisée à partir de l'oppression des femmes par les hommes et des valeurs féminines par les valeurs mâles plus agressives ?...

Ce n'est pas non plus un hasard si la crise actuelle se définit aussi par un déséquilibre entre l'Orient et l'Occident. Tout comme l'oriental (arabe, indien, asiatique) ou le juif (dont la judéité se

transmet par les femmes), la femme est « l'autre », objet et non sujet d'une Histoire qui, sous le couvert de l'objectivité, n'est que le discours auto-justificateur de l'homme blanc occidental.

Les femmes ayant accès (en même temps d'ailleurs qu'une partie des peuples de l'Orient opprimé) au savoir, à la mémoire du monde, sont de plus en plus nombreuses à s'étonner de ne pas y retrouver leurs souvenirs, leurs luttes, leurs oppressions, leurs occupations et leurs préoccupations. Cette histoire des vainqueurs qui se fait sur le dos (et le ventre) des vaincu(e)s n'est pas vraiment la leur. De plus en plus irrespectueuses du savoir avec un grand S et du pouvoir qui en découle, les femmes ne veulent plus rien prendre pour acquis et passent l'Histoire au crible d'une critique féminine et féministe. Partant de la crise de civilisation actuelle, elles veulent débobiner cette histoire si bien fignolée par les hommes que les femmes s'y trouvent ligotées, baillonnées...

D'abord pourquoi la domination de la femme par l'homme caractérise-t-elle presque toutes les civilisations ? Où s'enracine cette domination sur laquelle peu d'hommes s'interrogent — il faut bien le dire — et qui leur semble « naturelle » ? Des analyses récentes montrent que la civilisation industrielle occidentale n'aurait pu se développer aussi vite sans le travail bénévole fourni par les femmes et que l'économie des sociétés capitalistes (libérales ou étatiques) repose encore aujourd'hui sur la gratuité du travail domestique et des tâches maternelles assumées par les femmes... Quel temps nous avons perdu à démontrer tous les arguments religieux, biologiques, psychanalytiques, etc... que les hommes ont utilisés pour voiler cette vérité nue : s'ils oppriment les femmes et les persuadaient de leur infériorité, c'était tout simplement parce que c'était économiquement rentable !

## **La domination de la femme par l'homme n'est pas un phénomène universel.**

J.W.L. — Dans ce que vous venez de dire, vous êtes passée de la récusation du mythe de retour à l'âge d'or à une sorte de mythe du péché originel. Vous dites : « Ce qui nous intéresse dans les origines, c'est de voir ce qui a mal tourné », ce qui est une autre manière, marquée aussi fortement dans notre culture, de chercher dans le passé originale de l'espèce, non plus une garantie de l'avenir, mais au contraire une négativité à exclure. En tant qu'anthropologue, tout ce que je peux dire, c'est que la domination de la femme par l'homme n'est pas un phénomène universel, en ce sens qu'il existe, parmi les sociétés humaines connues par l'anthropologie, des sociétés dans lesquelles le statut de la femme est très important (on pourrait presque dire dominant), par exemple chez les Iroquois. Mais ce qui me paraît le plus frappant, c'est la très grande diversité des cultures. Toutes les propositions de type général, universel, sur les rapports sociaux entre les femmes et les hommes, ne tiennent aucun compte de cette extraordinaire diversité présente dans les sociétés que l'on appelle un peu vite « primitives » et qui sont beaucoup plus différentes les unes des autres que les sociétés dites modernes.

A.M.V. — Il me semble qu'il y a en ce moment un renouveau d'intérêt non seulement pour l'archéologie et la préhistoire, mais — notamment à travers la vogue que connaît l'œuvre de Jung et celle de Mircea Eliade auprès des étudiants américains contestataires — pour les mythes et les rituels des sociétés primitives. Peut-être est-ce parce qu'il y a dans ces sociétés — dont la signification a souvent été dénaturée par l'ethnocentrisme occidental — des noyaux de sens qui nous font défaut, des principes qu'on a écartés trop rapidement, par souci d'efficacité. Ainsi, comme vous le faites remarquer, il y a mille façons, dans les sociétés primitives, aussi bien au niveau des mythes que de l'organisation sociale, de résoudre le problème du rapport entre les sexes (jumeaux divins, dichotomie, alternance, équilibre, réconciliation, etc.), alors que dans

les sociétés modernes, le rapport homme/femme se situe dans un système de pensée qui fonctionne par oppositions duelles hiérarchisées (Haut/Bas, Supérieur/Inférieur, Parole/Ecriture, Activité/Passivité, etc) de telle façon que « la victoire revient toujours au même... La hiérarchisation soumettant à l'homme toute l'organisation conceptuelle... »(7).

En se privant de la participation active, autonome des femmes à la culture, la civilisation patriarcale a perdu des possibilités dont l'absence fait peut-être actuellement sa perte. Par exemple, la surpopulation tragique qui menace le globe est peut-être due au fait que les hommes ont refusé aux femmes pendant des siècles le droit de maîtriser leur fécondité.

L'intérêt des femmes pour leurs origines est motivé en partie par le désir de comprendre pourquoi elles ont été écartées du pouvoir avec une telle constance, dans tous les domaines. Quand on pense que les femmes n'ont plus eu le droit de tisser quand on a commencé à utiliser du fil d'or, qu'elles ont été écartées de la médecine lorsqu'elle est devenue une science... Pour moi, l'Histoire est fondée en grande partie sur les ruses d'une logique masculine destinée à masquer l'exploitation économique et sexuelle des femmes derrière des arguments politiques, scientifiques ou éthiques. Lorsque je lis certains ouvrages, philosophiques, historiques, ou autres, j'ai souvent le sentiment que je ne suis pas englobée dans ce terme d'Homme, censé désigner le genre humain. Tout se passe en effet pour l'Homme comme si le masculin devait faire sens pour le féminin, comme si le féminin ne posait pas de problème particulier (notamment dans son rapport au masculin), qu'il allait tellement de soi qu'il était inutile de le nommer...

(7) Hélène CIXOUS, *La jeune née* - Ed. 10/18 - Paris 1975.

## Découvrir l'histoire au féminin

L.B. — Oui, et ce « retour aux origines » que vous trouvez un peu excessif et, à la limite, sans intérêt, s'explique aussi par cela : l'envie qu'ont les femmes de retrouver une histoire dont elles ont toujours été écartées. L'Histoire est celle des batailles et des vainqueurs, on le sait bien, et on se dit qu'une époque a peut-être existé, où malgré tout, les femmes avaient un rôle plus grand. Cela fait partie d'une recherche d'identité qui est très importante pour les femmes.

J.W.L. — Je suis d'accord ; ce que je voulais dire simplement, c'est qu'il n'est pas nécessaire, pour que les femmes s'émancipent dans l'avenir, qu'elles aient eu dans le passé un statut dominant à un moment de l'Histoire.

Vous avez tout à fait raison de dire que l'Histoire a été longtemps l'histoire des guerriers et des rois. Puis elle est devenue l'histoire du peuple (par exemple avec Michelet) ; mais d'un peuple où les catégories dominées — les paysans, les femmes — étaient « oubliées ». C'est assez récemment que s'est développée une histoire sociale en France. Il est incontestable que la moitié féminine des populations humaines a été très souvent négligée par la connaissance historique. Il y a eu quand même des travaux dans ce sens, par exemple le livre de Denis de Rougemont, « *L'amour et l'Occident* » (8). Et les historiens du mouvement ouvrier n'ont pas pu oublier complètement Louise Michel et Flora Tristan. Nous avons probablement encore beaucoup de choses à apprendre, encore cachées aux yeux de l'historien et de l'anthropologue.

A.M.V. — A l'origine, la femme a dû apparaître aux hommes comme douée de pouvoirs magiques lorsqu'elle enfantait. J'imagine la terreur sacrée qu'ont dû éprouver ces premiers hommes, encore incapables de produire quoi que ce soit, lorsqu'ils ont vu une femme faire jaillir la vie de son corps,

(8) Denis de ROUGEMONT, *L'amour et l'occident* - Ed. 10/18, Plon, 1972.

reproduire ce que la plus complexe des machines ne réussit pas encore à faire aujourd'hui : un être humain. Je suis convaincue qu'il a dû exister une époque et des sociétés où la femme était très respectée — et sans doute survalorisée — sa faiblesse physique étant compensée par les pouvoirs surnaturels que les hommes lui prêtaient : ne la croyaient-ils pas fécondée par les esprits ? On peut même penser qu'en ce temps-là les hommes avaient très peur des femmes...

L.B. — La façon dont la maternité était perçue peut paraître en effet au moins aussi importante, pour expliquer les rapports sociaux et en particulier les rapports entre sexes, que la division du travail et la recherche de nourriture que vous évoquez tout à l'heure. On peut penser que la découverte par l'homme de son rôle dans la procréation, et donc la fin de l'aspect « surnaturel » de l'enfancement, a été un événement aussi marquant que la découverte de l'agriculture, par exemple.

J.W.L. — C'est bien possible ; pourtant, aux îles Marquises par exemple, où le statut de la femme est assez élevé, Linton (9) affirme que « les Marquises savent très bien quel est le rôle de l'homme dans la procréation mais n'en tiennent pas compte dans leurs rapports sociaux ». Je ne crois pas que ce soit la connaissance du rôle de l'homme qui importe, au sens où nous l'entendons, c'est-à-dire la connaissance d'un fait. Ce qui importe, c'est la valeur symbolique attachée à ce fait. La valeur liée à la naissance de l'enfant, et au fait qu'il sort du ventre de la mère, est très grande dans toutes les populations. Mais l'importance économique et l'importance symbolique qu'on y attache varient selon les cultures. La femme peut être valorisée dans sa maternité en tant que bien économique. Il est intéressant d'obtenir des femmes pour avoir davantage de chasseurs ou d'agriculteurs, surtout dans les sociétés où il y a un déficit de femmes dû à l'infanticide des filles. Clastres (10)

(9) Ralph LINTON, dans A. KARDINER, *L'individu et la société*, Gallimard.

(10) Pierre CLASTRES, *Chronique des Indiens Guarani* - Plon, Coll. Terre Humaine ; et *La société contre l'Etat*. Ed. de Minuit, Paris, 1975.

montre comment les petites filles, chez un peuple chasseur, servent à réparer des torts provoqués par des causes matérielles surnaturelles. Par exemple, si un homme jeune meurt accidentellement à la chasse, son frère le venge en tuant ses filles. La conséquence de l'infanticide des filles est qu'on n'a pas assez de femmes et on se bat avec d'autres bandes ou d'autres tribus pour en avoir.

### La moitié « dangereuse » de la population

A.M.V. — Pourquoi les femmes ont-elles, presque partout et toujours, été associées à des pouvoirs maléfiques ? Pourquoi la légende du vagin denté, la femme ogresse, la femme dévorante ? Pourquoi cette espèce de terreur qui vient du fond des âges et peut-être du fond de nous-mêmes face à la femme-mère, au ventre et au sexe maternels ? Dans « *Les sources inconscientes de la misogynie* », Gabrielle Rubin (11) explique que la misogynie et l'oppression des femmes dans l'Histoire seraient dues au fait que les hommes verraienr en chaque mère, et donc en chaque femme, une « phantas-mère », réminiscence dans notre inconscient de la Grande Déesse confondue avec la mère et la nature en un seul être qui domina l'homme tant qu'il ne connut pas son rôle dans la procréation...

J.W.L. — Une contradiction dans votre discours consiste à dire que la femme a toujours été dominée et que cependant il y a eu une période où elle a été dominante.

A.M.V. — Dans l'histoire écrite, l'histoire qu'on connaît le mieux et à laquelle on se réfère en général, la femme a toujours été dominée par l'homme ; mais je suppose — et c'est là toute ma quête — que dans une histoire non écrite beaucoup plus lointaine, qu'on connaît mal ou pas encore, cela a pu être différent. Bref, j'essaye désespérément de trouver une explication à ce phénomène

(11) Gabrielle RUBIN, *Les sources inconscientes de la misogynie*, Ed. Robert Laffont - Paris, 1977.  
(Voir la recension de ce livre en fin de numéro).

quasi-universel : l'infériorisation et l'oppression des femmes, lequel me paraît scandaleux. Mais vous, comment l'expliquez-vous ?

J.W.L. — Il est difficile de répondre à cette question sans préciser de quel type de civilisation l'on parle. En outre, la prépondérance ou la prédominance d'un sexe n'implique pas nécessairement l'oppression de l'autre. Si, dans les civilisations des pays pourvus de riches ressources agricoles, les femmes du Néolithique ont pu être le sexe dominant, il ne s'ensuit pas forcément que les hommes y étaient opprimés. Les hommes iroquois n'étaient pas opprimés. On connaît aussi des sociétés dites « primitives » dans lesquelles la prépondérance masculine n'entraîne pas une oppression des femmes ; elles ont leurs domaines d'action, leurs droits fixés par la coutume, parfois leurs institutions propres (par exemple chez les Tschaggas du Kilimandjaro). La réalité des rapports sociaux entre les sexes dans les diverses civilisations est riche en nuances et en degrés. Il reste que la civilisation occidentale européenne, la nôtre, qui tend depuis le XIX<sup>e</sup> siècle à dominer le monde entier, est effectivement caractérisée par la domination masculine, voire l'oppression des femmes, non pas tellement à cause de la tradition judéo-chrétienne, comme on le prétend souvent, mais à cause de la tradition gréco-latine, du patriarcalisme romain ou germanique. C'est la philosophie grecque et le droit romain, non l'enseignement de Jésus-Christ, qui ont incité la théologie de certains Pères de l'Eglise (et même Paul, apôtre des Gentils) à des positions antiféministes.

Vous évoquez tout-à-l'heure la terreur que l'homme a de la femme dans beaucoup de sociétés. La moitié féminine de la population y est considérée comme « la moitié dangereuse » selon la formule de Georges Balandier dans « *Anthropo-logiques* » (12). Dans la tradition européenne, des mythes comme ceux des Atlantes ou des Amazones témoignent de cette peur des femmes. Il est permis de supposer que celle-ci remonte aux temps néoli-

(12) Georges BALANDIER, *Anthropo-logiques* - P.U.F. Paris, 1974.

thiques où les hommes, qui avaient été dominants en tant que chasseurs pendant le Paléolithique, se sont trouvés, sinon dominés, du moins dépendants par rapport à une puissance féminine de fécondité et de fertilité qu'ils ne dominaient pas du tout. Nous parlions des Marquisiens. C'est une société qui pratique la polyandrie : une femme a un premier mari, puis elle attire des hommes qui vont devenir ses maris secondaires. Un homme a intérêt à épouser une femme séduisante qui va attirer beaucoup de maris secondaires : la maisonnée sera plus prospère, elle aura droit à plus de terres parce qu'elle disposera de plus de bras pour cultiver. Quand Linton a étudié cette société, il a recueilli de nombreuses légendes d'ogresses, de cannibalisme des femmes (ce qui apporte un démenti à la thèse d'Evelyn Reed soutenant que le cannibalisme a été exclusivement masculin et que le tabou de l'inceste a été inventé par les femmes pour s'en protéger).

Il se peut que, dans certaines sociétés, les hommes aient gardé quelques mauvais souvenirs de la période de prédominance féminine et que, devenus à nouveau sexe dominant en tant que pasteurs et guerriers, propriétaires d'esclaves razziés, etc., il aient continué à considérer les femmes comme sorcières, subversives, capables de puissance maléfique. C'est toujours d'elles que dépendait leur descendance, en particulier leur descendance masculine : avoir des fils est important dans ces sociétés. Il faudrait aussi tenir compte dans nos hypothèses de l'antagonisme entre les pasteurs et les agriculteurs, dont témoigne le mythe biblique de Caïn et Abel, justification religieuse de la domination du pasteur sur l'agriculteur. Les sociétés pastorales sont bien souvent celles dans lesquelles le patriarcalisme le plus oppressif s'est développé, surtout quand elles sont conquérantes ou pillardes. Notons aussi que l'homosexualité masculine y est admise, parfois valorisée, comme on le voit dans Platon pour la société hellénique. Partout où le pasteur guerrier a dominé l'agriculteur, par exemple chez les peuples indo-européens, les Sémites (arabes et juifs), les Mongols, dans les « royaumes » d'Afrique interlacustres comme le Rwanda et le Burundi, en Angola (où toutefois la

mère et la sœur du « roi » avaient un statut de puissance privilégiée), on peut s'attendre à trouver une tradition de civilisation caractérisée par l'oppression des femmes. C'est en effet une caractéristique générale de ce type de civilisation, et c'est ce type qui a triomphé dans ce qu'on appelle les grandes civilisations historiques.

**A.M.V.** — Il a peut-être existé des sociétés où les femmes commettaient des abus terrifiants, pratiquaient des rites cruels comme les rites de Cybèle. Je crois que ses prêtres s'émasculaient et jetaient leurs organes sexuels dans le temple en hommage à la déesse. On peut donc imaginer qu'il y ait eu, dans certains cas, une domination abusive de la femme sur l'homme.

**J.W.L.** — Dans certaines sociétés, c'est possible, mais dans les 120 sociétés archaïques que je connais, on ne trouve pas de domination des femmes à ce point, de matriarcat oppressif.

Je ferai à ce propos une objection à l'égard du livre d'Evelyn Reed : elle induit le matriarcat de la filiation matrilinéaire. Or, on connaît beaucoup de sociétés à filiation matrilinéaire dans lesquelles les hommes sont prédominants. Ce n'est pas parce que le nom, l'héritage, l'appartenance au groupe de parenté se font par les femmes — ce qui définit la filiation matrilinéaire — que les hommes ne sont pas dominants.

**A.M.V.** — Mais s'il y a matrilinéarité, matrilocalité, vénération d'une divinité féminine, culte des ancêtres, statut et lois favorisant les femmes, autonomie sexuelle, on peut penser quand même que le tout est lié et que cela constitue une dominance.

**J.W.L.** — C'est très rarement lié. Je ne connais pas une civilisation dite archaïque dans laquelle on trouve une combinaison de tous ces éléments.

**A.M.V.** — Peut-être pas tous ; mais d'après le livre de Merlin Stone dont j'ai déjà parlé, il y aurait eu au Moyen-Orient des sociétés qui réunissaient plusieurs de ces caractéristiques. D'ailleurs, ce ne sont que des hypothèses pour essayer d'expliquer la gynophobie des hommes, leur peur de la femme.

**J.W.L.** — On cherche trop à réduire à une sorte d'évolution linéaire et unilatérale l'histoire des sociétés humaines, laquelle est multiforme et montre beaucoup de possibilités. Si, effectivement, la civilisation occidentale s'est fondée sur le patriarcat et la prédominance masculine, ce n'est pas un hasard. Il y a probablement des choses expliquant que telle société ait pris telle voie. A mes yeux, l'intérêt de l'anthropologie n'est pas de montrer qu'il y a une « belle » origine, une sorte de paradis terrestre, à partir de laquelle les choses se sont gâtées.

#### **La chasse puis la guerre sont les racines de l'oppression des femmes.**

**L.B.** — Oui, mais la question reste posée : alors que les sociétés primitives étaient si diverses, pourquoi ont-elles toutes évolué dans le même sens, c'est-à-dire la domination de la femme par l'homme ?

**J.W.L.** — On a parlé de la civilisation gréco-romaine, judéo-chrétienne ; on pourrait parler de l'Islam, de la Chine : ce sont des civilisations édifiées sur la base de la conquête, de la guerre. **Il y a un lien très profond entre la prédominance masculine et l'importance de la guerre.**

La plupart des sociétés dites « primitives » vivant de cueillette et de chasse (ou de pêche) ont leur mode de régulation démographique qui empêche leur population de croître au-delà du maximum compatible avec les ressources dont elles disposent dans les limites du territoire qu'elles habitent et dans les conditions écologiques de cet habitat. L'agriculture et l'élevage ont permis une augmentation relativement considérable de la population et l'abolition de certaines coutumes régulatrices du système bio-social telles que l'avortement, l'infanticide rituel, l'allaitement prolongé des enfants, etc. Mais quand la société prolifère trop, il lui faut étendre le territoire qu'elle habite, devenir un peuple conquérant ou migrateur. Clastres l'a montré dans le cas des Tupi-Guarani, Indiens de

la forêt en Amérique du Sud. Si le territoire envahi est déjà occupé, c'est ou bien la coexistence acceptée (cela arrive) ou bien la guerre et la domination des peuples vaincus. Ainsi les Zandé se sont répandus en Afrique centrale à partir du Bahr-el-Ghazal. D'autres causes de guerre sont les expéditions de chasse aux têtes, comme chez les Jivaro de l'Amazone ou les Igugao des Philippines, les expéditions de pillage ou de rapt de femmes chez les voisins, les razzias de bétail, comme chez les Masaï du Kenya ou les Bara de Madagascar. Toutes ces activités sont masculines, incompatibles avec les exigences de la maternité qui sont, par nécessité biologique, le propre des femmes — n'en déplaise à tous ceux qui veulent réduire la différence entre les sexes à un phénomène purement socio-culturel.

**L'importance de la chasse, puis l'importance de la guerre dans l'existence sociale, dans les ressources économiques, dans les modèles culturels (qui valorisent l'exploit guerrier) sont les racines de la domination masculine et de l'oppression des femmes.** En revanche, dans beaucoup de sociétés dites archaïques — en Afrique, en Polynésie — les activités d'échange, le marché, sont le domaine des femmes. Le commerce n'a été confisqué par les hommes que dans la mesure où il exigeait une protection militaire, notamment le commerce à longue distance, comme chez les Phéniciens.

Dans les sociétés dites modernes, la politique est encore la guerre, menée par d'autres moyens : domaine des hommes où quelques femmes ne réussissent à faire carrière qu'en singeant le comportement masculin, en se montrant « viriles », « énergiques », « agressives ». L'industrie, les affaires, c'est encore la guerre : il s'agit de dominer les concurrents par tous les moyens, y compris, comme on sait, l'espionnage et, éventuellement, le meurtre ou l'assassinat moral qui accule au désespoir. Quand on recrute un « cadre » dans l'industrie, une des principales qualités exigée du candidat est l'agressivité. Et l'expérience historique nous apprend (par exemple dans le conflit entre l'URSS et la Chine) que ce n'est pas seulement le capitalisme qui porte la guerre comme la nuée porte l'orage, mais le productivisme sous toutes ses formes, y compris la forme prétendument « socia-

liste ». Dans toute société dont l'économie et la politique exigent (et dont l'éthique exalte) l'esprit de compétition, les femmes sont opprimées.

A.M.V. — Je pense à ce slogan des jeunes d'aujourd'hui : « Faites l'amour, pas la guerre »... Je me demande si faire la guerre n'est pas pour les sociétés patriarcales une façon de « faire l'amour » avec les autres civilisations, de s'enrichir des autres, de se mêler aux autres, de s'en imprégner... Les sociétés patriarcales font la guerre — peut-être parce qu'elles ne savent pas faire l'amour — mais le résultat est le même dans la mesure où les vainqueurs sont obligés, pour garder le pouvoir, d'épouser quelque peu les opinions des vaincus, d'adapter leurs mœurs à celles des civilisations conquises, de marier leurs dieux à ceux des pays occupés. Viol, mariage de raison ou union forcée, sur un fond de massacre et de scènes de guerre, des civilisations se sont épousées.

Etes-vous sûr que la chasse soit la racine de la domination masculine et de l'oppression des femmes ? Selon certains auteurs anglo-saxons, les chasseurs du Paléolithique auraient vécu pendant des dizaines de millénaires d'une façon paisible, et les deux sexes auraient joui, pendant cette époque, d'un statut égal. Contrairement à C. Lévi-Strauss, ces chercheurs estiment que, si les femmes étaient échangées, les hommes l'étaient également, et qu'elles décidaient aussi des échanges et participaient aux décisions collectives de la tribu. « L'exogamie était le moyen de conclure des traités d'alliance avec les tribus étrangères et par conséquent de remplacer la guerre endémique par des traités de paix », écrit Andrée Michel (13). En ce temps-là, donc, on faisait l'amour pour ne pas faire la guerre...

J.W.L. — Vous avez posé la question du rapport entre la sexualité et l'agression. Ce rapport a un certain fondement dans le comportement animal. Dans le cas des hiérarchies des sociétés

de primates, les mâles exhibent les signes de leur agressivité, combattent relativement rarement, sauf justement pour savoir celui qui va dominer l'autre ; et, très souvent, le mâle dominé prend la posture de la femelle en rut. Ce qui explique peut-être le fait que l'homosexualité, dans notre civilisation, est encore considérée comme une soumission. Quand on traite quelqu'un de « pédé » ou « d'enculé », c'est bien ça que l'on veut dire : dans certaines bandes, actuellement, quand le chef de bande accueille quelqu'un dans la bande, le rite d'initiation est l'acte sexuel, c'est-à-dire le rite de **soumission**. C'est un très, très vieux comportement ; il est vrai aussi que, dans beaucoup de sociétés animales, les signes du désir sexuel chez le mâle sont exactement les mêmes que les signes d'exhibition de l'agressivité. Il y a tout un processus par lequel la femelle réceptive s'assure en quelque sorte qu'il ne s'agit pas d'une attaque, mais le comportement est très ambigu chez le mâle.

A.M.V. — Oui, mais il me semble que dans beaucoup d'espèces, c'est la femelle qui choisit, et que pour finir, l'accouplement est beaucoup plus aléatoire pour le mâle. En fait, la femelle a le plus souvent « l'embarras du choix » et de nombreuses possibilités d'accouplement alors que le mâle n'est jamais tout-à-fait sûr d'être accepté par la femelle : c'est elle qui choisit en dernier lieu.

J.W.L. — « Choisit » est peut-être beaucoup dire. Mais il est vrai que, dans les sociétés de primates, vous avez là aussi toute une gamme de possibilités, depuis les gibbons qui vivent en famille monogame — car cela existe aussi : le couple se forme, il a des petits et ils vivent ensemble tout le reste de leur existence — jusqu'à la société de type babouin où il faut 6 à 7 femelles pour un mâle, et où effectivement le mâle doit conquérir ses femelles contre d'autres mâles parce qu'il y a à peu près autant de mâles que de femelles à la naissance (comme chez nous). A partir du moment où il faut six ou sept femelles pour un mâle, la conséquence est qu'il reste cinq ou six mâles qui vont être frustrés, qui n'auront droit qu'à des accouplements occasionnels quand les mâles dominants sont satisfaits. Effectivement, il

(13) Andrée MICHEL, *Le Féminisme* - Coll. « Que Sais-je ? », P.U.F., Paris.

y a un combat à mener pour s'assurer la satisfaction sexuelle. Cela vient du fait que les périodes de rut des femelles sont beaucoup plus courtes que celles des mâles. Nous saissons là les fondements biologiques du rapport entre « faire l'amour » et « faire la guerre ».

### Trouver un équilibre entre la conservation de l'espèce et son expansion.

A.M.V. — Je voudrais vous poser une autre question : il y a deux comportements fondamentaux chez les animaux et chez les humains : l'instinct maternel et l'instinct sexuel ; celui-ci se manifeste en général agressivement chez les mâles. Pourquoi a-t-on à ce point privilégié l'étude de la sexualité mâle par rapport à celle du comportement maternel, de la relation mère-enfant qui me paraît une première forme de socialisation, de dépassement du rapport de forces qui régit encore maintenant la plupart des relations humaines ? Je me demande s'il n'y a pas eu des communautés préhistoriques ou des sociétés primitives organisées de façon à protéger la relation mère-enfant, où il régnait une harmonie sociale beaucoup plus satisfaisante qu'aujourd'hui. Dans les sociétés industrielles avancées, l'enfant est devenu une gêne et la maternité, pour les femmes qui travaillent et habitent les grandes villes, la quadrature du cercle ; car notre société, fondée sur les rapports de production, a très peu tenu compte des problèmes posés par la reproduction — sans doute parce qu'ils n'intéressaient que les femmes.

Il me semble que le rapport mère-enfant pourrait être riche d'enseignements pour tous, s'il n'était pas complètement dénaturé, encadré, récupéré par la société patriarcale et si une mère pouvait s'exprimer vraiment, alors qu'il n'existe, selon l'expression de Françoise Collin (14), que des « mpères », c'est-à-dire des mères qui parlent au nom du père

et reproduisent ses valeurs. Pourtant ce rapport très particulier à un autre, à la fois si proche et si lointain, qui sort de mon corps mais vient d'ailleurs, qui me ressemble mais est tout à fait différent, comme il serait intéressant de le laisser librement exprimer ses métaphores, ses paradoxes, ses paraboles et ses alternatives !

J.W.L. — Là, vous chargez la relation mère-enfant de beaucoup de valeurs culturelles. Elisabeth Badinter (16) soutient que l'amour maternel est une invention de la société européenne au XVIII<sup>e</sup> siècle.

L.B. — Mais si on observe les sociétés animales, n'est-ce pas dans le rapport mère-enfant qu'on voit les attitudes les plus élaborées d'un point de vue social, beaucoup plus que dans la sexualité ?

J.W.L. — Cela dépend beaucoup des espèces et des sociétés humaines ; Margaret Mead (une femme) parle justement, dans « *L'un et l'autre sexe* » (15), de deux sociétés de Nouvelle-Guinée dans lesquelles le rapport mère-enfant est complètement différent. Il y a une société dans laquelle, objectivement, existe une très grande intimité, très longue, de la mère et de l'enfant, la mère allaitant l'enfant jusqu'à 5, 6, 7 ans ; et une autre société où les enfants sont sevrés très tôt, puis livrés à eux-mêmes. Margaret Mead dit que, dans le second cas, cela donne une population très agressive et dans le premier cas des hommes plus doux, pacifiques... Là aussi, il y a toutes les possibilités qui ont été explorées par les sociétés humaines ainsi que par les primates (je prends souvent cet exemple car ils sont très proches de nous). Chez le gibbon, la mère s'occupe beaucoup de l'enfant (le père aussi d'ailleurs et pendant très longtemps), tandis que chez le gorille la mère se désintéresse très vite de sa progéniture. C'est très variable. Mais dans l'espèce humaine, il est nécessaire de s'occuper de l'enfant beaucoup plus longtemps que dans les autres espèces animales parce qu'il arrive plus tard à l'âge adulte. Ce n'est d'ailleurs pas nécessai-

(14) Les Cahiers du GRIF, n° 17-18. *Mères, Femmes* - Bruxelles, 1977.

(15) Margaret MEAD, *L'un et l'autre sexe* - Ed. Denoël-Gonthier.  
(16) Elisabeth BADINTER, *L'amour en plus* - Ed. Flammarion.

rement la mère génitrice qui s'en occupe ; dans certaines sociétés, c'est la première ou la seconde femme qui s'occupe de tous les enfants. Nous avons connu un Ivoirien dont le père avait dix femmes ; il ne savait pas du tout laquelle était sa « vraie » mère, et le jour où celle-ci ne s'est plus entendue avec le mari et l'a quitté — ce qui est un droit dans sa société — il a été obligé de partir avec elle ; mais ce n'était pas celle qu'il préférait et qui avait pris soin de lui.

A.M.V. — Je pense qu'il y a un équilibre à trouver entre la conservation de l'espèce — qui a certainement quelque chose à voir avec les « valeurs maternelles » — et son expansion qui est davantage liée à l'agressivité, à l'esprit de conquête... A cause de l'infériorisation des femmes dans beaucoup de cultures, on a peu pris en considération le rapport de la femme et de la communauté à l'enfant dans l'organisation de la société et on a subordonné la reproduction et le rapport mère-enfant à des impératifs économiques et politiques : il fallait plus ou moins d'hommes pour produire, coloniser ou guerroyer...

Elisabeth Badinter (16), dont l'étude ne porte que sur quatre siècles (du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup>), montre que lorsqu'on a eu besoin de repeupler la France, et donc de réduire la mortalité infantile, il y a eu une incroyable valorisation du rôle maternel : on a demandé à toutes les femmes d'allaiter en leur promettant la carotte si elles obéissaient (elles seraient honorées) ou le bâton si elles refusaient (elles seraient maudites ou malades)... Cela ne veut pas dire pour autant qu'au cours des siècles précédents il n'y ait pas eu des relations très étroites entre la mère et l'enfant, et que l'amour maternel n'aït pas existé avant Rousseau...

J.W.L. — La domination masculine et le patriarcat ont été grandement favorisés par la prolifération de l'espèce.

Actuellement, une innovation majeure dans notre société, qui peut modifier beaucoup les rapports sociaux entre les sexes, c'est la maîtrise par la femme de la procréation. C'est une chose

tout-à-fait nouvelle : aucune société n'a connu cette possibilité. Il y a toujours eu certaines connaissances contraceptives (dont la plus connue et la plus répandue est le coït interrompu), mais chaque fois que la guerre est devenue une nécessité, la femme est devenue une machine à enfanter le plus possible pour réparer les pertes dues à la guerre. La femme est devenue un bien d'échange dont disposent les hommes. Même dans certaines sociétés asiatiques, matrilinéaires, matrilocales, où l'héritage se fait en ligne maternelle et où c'est la plus jeune des filles qui hérite (comme chez les Khasi), ce sont quand même les hommes qui gouvernent la société et concluent les alliances matrimoniales, l'échange des femmes entre les clans.

L.B. — On a l'impression qu'il y a deux sortes de civilisations possibles en schématisant : l'une qui a toujours prédominé et qui s'est faite à partir de guerres, des conquêtes, de la loi du plus fort ; l'autre — qui n'a jamais été vraiment développée mais dont certaines sociétés dites « primitives » nous laissent entrevoir la possibilité — qui serait constituée à partir du lien mère-enfant. Mais pas du tout dans le sens d'un amour obligatoire entre la mère et l'enfant (dont on a fait un mythe extraordinaire) mais dans le sens d'un « germe de socialisation ». En effet la femme, en s'occupant d'un autre individu plus faible qu'elle et donc en échappant à la règle de la loi du plus fort, n'introduit-elle pas le premier et indispensable germe civilisateur dans toute société ? C'est ce second type de civilisation que les femmes peuvent peut-être essayer de faire prévaloir.

J.W.L. — Il existe aussi des sociétés où les hommes s'occupent plus des garçons que les mères. Par exemple aux îles Trobriand dont parle Malinowski (17), la société est matrilinéaire et patrilocale ; les enfants vivent avec le père — c'est lui qui leur apprend leur rôle masculin — et cependant il n'a sur eux aucune autorité, car c'est l'oncle maternel qui la détient ; cela crée parfois des pro-

(17) MALINOWSKI, *La vie sexuelle des sauvages* - Petite Bibliothèque Payot, 1980.

blèmes affectifs. L'espèce humaine a réalisé tous les possibles, et il y a encore beaucoup de possibilités ouvertes à l'avenir des sociétés humaines, surtout à partir du moment où les femmes deviennent vraiment maîtresses de leur fécondité.

A.M.V. — Il y a des possibilités infinies si l'on refuse de s'en tenir à la norme occidentale et patriarcale.

### L'utopie d'une société androgynie.

A.M.V. — Ne pensez-vous pas que le désir d'enfanter ait pu rendre les hommes jaloux des femmes et les inciter à organiser la société de façon à ce que les femmes ne puissent y exercer aucun pouvoir, ni y être reconnues sauf en tant que mères ? Certaines psychanalystes (18) pensent que Freud lui-même ressentait fortement cette envie d'enfanter et qu'il l'a projetée sur les femmes en l'appelant « l'envie du pénis ». Il est certain que chaque sexe est jaloux des attributs de l'autre, car nous sommes tous fondamentalement bisexuels, mais je me demande si la civilisation occidentale n'est pas fondée en grande partie sur une **jalousie occultée de l'enfantement que les hommes ont sans cesse compensée par une domination, une infériorisation de la femme...**

Ne pensez-vous pas qu'en permettant aux hommes de développer leur tendance féminine et de partager beaucoup plus sur le plan émotionnel et corporel la maternité avec les femmes, et en permettant aux femmes d'étendre à la société toute entière leur capacité d'amour et leur sens de la préservation et du maintien de la vie, confinés jusqu'ici à la cellule familiale, on peut espérer construire une société moins agressive et instaurer un meilleur rapport entre les sexes ?

(18) Christiane OLIVIER, *Les enfants de Jocaste* - Ed. Denoël-Gonthier - Paris, 1980.

J.W.L. — Je le pense, mais ce n'est pas facile. Cette révolution serait beaucoup plus radicale que la collectivisation des moyens de production !

A.M.V. — Pensez-vous qu'une androgynisation de la société existe dans d'autres cultures ?

J.W.L. — Je ne connais pas toutes les sociétés humaines. Mais dans celles que je connais, il n'y en a aucune où il n'y ait pas de division du travail entre les sexes ; au point que dans certains cas on peut parler de ségrégation. Cette division réduit parfois au minimum les rapports sociaux entre les sexes.

Cette utopie de l'androgynisation est très intéressante et peut-être importante pour notre société. Je crois au rôle de l'utopie en général dans la vie sociale. L'utopie est l'exploration du possible. On peut imaginer une société de la bisexualité. Mais je crains que ce soit encore une forme de cette recherche de la réduction à l'unité, à l'identique, qui est aussi une constante de la civilisation occidentale. Pourquoi chercher à abolir la différence entre les hommes et les femmes ? Moi, j'aimerais que nous soyons tous semblables et différents ! La richesse est dans l'échange des différences, même si c'est difficile. Il en est de même pour les cultures, et je crois qu'il ne serait pas très bon pour l'espèce humaine d'avoir une culture universelle. Nous sommes tous bisexués, et c'est ce qui doit permettre aux hommes de ne pas être totalement étrangers aux femmes et inversement ; de même que, malgré les différences des cultures, il faut bien espérer qu'il y a une communication possible entre des personnes de cultures différentes.

Je pense que le désir d'enfanter, et la frustration de ne pouvoir le faire que par procuration, sont profondément enracinés dans l'inconscient masculin ; mais c'est à assumer et non à abolir. Si j'étais capable d'avoir des enfants tout seul, je n'aurais pas besoin de communiquer avec quelqu'un d'autre pour cela et ce serait dommage !

A.M.V. — En parlant d'androgynisation de la société, je n'ai pensé en aucun cas à « abolir la différence entre les hommes et les femmes ». Bien

au contraire, je me sens solidaire d'une certaine tendance du féminisme qui apparaît de plus en plus nettement aujourd'hui, et qui consiste pour les femmes autant à affirmer leur égalité qu'à exprimer leur différence, à retrouver derrière les modes culturelles ce qui différencie fondamentalement les sexes et notamment des « paroles de femme » (19) qui soient authentiques et non manipulées. D'ailleurs une société androgyne n'est pas du tout, dans mon esprit, une société uniformément bisexuelle ou unisexé, mais une société de dialogue entre l'homme et la femme, entre les différences. Par exemple, les femmes participeraient autant qu'elles le désirent à l'élaboration de la société avec leur sensibilité, leur passé et leur expérience de femmes et les hommes pourraient prendre part à l'éducation des enfants, à l'organisation de la vie quotidienne, etc. Selon leurs tempéraments, la différence ou plutôt les différences entre les sexes, s'exprimant autrement que dans le partage des rôles imposés par la société, pourraient alors enfin s'épanouir librement et créativement; alors qu'à l'heure actuelle une femme qui assume des res-

(19) Annie LECLERC, *Parole de femme* - Grasset, 1977.

ponsabilités professionnelles est presque toujours obligée de caricaturer l'homme sans innover, et un homme-au-foyer ou un père-célibataire apparaît toujours plus ou moins comme une mère insuffisante.

A propos du mythe de l'androgyne et des malentendus entraînés par ce mot, je voudrais me référer à ce que Mircea Eliade a écrit dans *« Mephistophèles et l'androgyne »*: « En transcendant les contraires, on n'aboutit pas toujours au même mode d'être. Il y a toute la différence possible entre, par exemple, l'androgynisation spirituelle et la « confusion des sexes » obtenue par l'orgie. Chaque effort pour transcender les contraires implique un certain danger... d'une part, l'homme est hanté par le désir d'échapper à sa situation particulière et d'accéder à un mode d'être total, d'autre part, il est paralysé par la peur de perdre son « identité » et de « s'oublier »... »

C'est une intuition qu'il m'est difficile de rationaliser mais j'ai le sentiment que l'on est arrivé à un stade où il faut absolument transformer l'opposition et l'antagonisme vraiment stérilisants entre les hommes et les femmes en une tension créatrice entre les sexes.

« C'est une idée condamnée à l'avance que de vouloir lancer les femmes dans la lutte pour la vie au même titre que les hommes. Je crois que toutes les réformes législatives et éducatives échoueraient du fait que, bien avant l'âge où un homme peut assurer sa situation sociale, la nature a déterminé sa destinée en termes de beauté, de charme et de douceur... Le destin de la femme doit rester ce qu'il est: dans sa jeunesse, celui d'une délicieuse et adorable chose, dans l'âge mur, celui d'une épouse aimée. L'envie de réussir chez une femme est une névrose, le résultat d'un complexe de castration dont elle ne guérira que par une totale acceptation de son destin passif. »

FREUD.

Lettre à sa fiancée Martha (cité dans :  
 « Idées reçues sur les femmes »,  
 Editions Hier et Demain, Paris, 1978).

*le Monde du 12-11-80*

## LA CÉLÉBRATION DU 11 NOVEMBRE

### M. Giscard d'Estaing préside une prise d'armes à l'Arc de triomphe

M. Valéry Giscard d'Estaing a présidé, le 11 novembre à Paris, les cérémonies qui ont marqué le soixante-deuxième anniversaire de l'armistice de 1918.

● Un groupe de femmes appartenant au Mouvement armistice international des femmes à la guerre, qui manifestaient mardi vers 11 heures près de

l'Arc de triomphe, ont été appréhendées par les forces de police et retenues au commissariat le temps de la cérémonie officielle.

Elles réclament également la suppression des jouets guerriers, soutiennent les objecteurs de conscience, et veulent interpeller les gouvernements (et les candidats aux présidentielles) pour obtenir le désarmement... et la création d'un Ministère de la Paix. Beaucoup de celles qui ont rejoint le mouvement des femmes leur prêtent une oreille attentive, bien qu'elles soient certainement plus réticentes à l'égard des institutions.

## RESISTANCE INTERNATIONALE DES FEMMES A LA GUERRE

B.P. 52 94210 LA VARENNE 883.61.24

En juin 1980, des femmes ont créé cette association pour dénoncer la préparation psychologique qui tend à nous faire croire que la guerre est une fatalité. Déjà fortes de 300 adhérentes (et de quelque 200 sympathisantes), elles entendent mettre l'accent sur une éducation à la paix « de la maternelle jusqu'à l'Université ». Dans cette perspective,

elles tentent de diffuser auprès de femmes qui viennent de mettre un enfant au monde, la déclaration suivante : « Du jour de la naissance de mon enfant, je m'engage à prendre ma part de responsabilité dans

le monde, pour lutter contre la guerre et tout ce qui porte atteinte à la personne humaine, afin que cela vaille la peine de donner la vie. »

Elles réclament également la suppression des jouets guerriers, soutiennent les objecteurs de conscience, et veulent interpeller les gouvernements (et les candidats aux présidentielles) pour obtenir le désarmement... et la création d'un Ministère de la Paix. Beaucoup de celles qui ont rejoint le mouvement des femmes leur prêtent une oreille attentive, bien qu'elles soient certainement plus réticentes à l'égard des institutions.

# La maternité détournée

par Anne-Marie DE VILaine

« Comme chaque sexe se sent opprimé par l'autre » (1) et comme « l'agressivité fondamentale qui permet aux dominants de conquérir et de conserver leur domination est si bien ritualisée et institutionnalisée qu'elle est devenue inapparente » (2), quel espoir avons-nous, femmes, de faire comprendre aux hommes que la civilisation est structurée à partir de notre oppression, exclusion millénaire qui cause actuellement sa faillite ?

Oui, quel espoir avons-nous, femmes, de faire admettre aux hommes que le monde est à lire à l'envers, afin qu'un jour nous ayons de la réalité une vision globale, complète, non mutilée ?

L'histoire, la préhistoire, la médecine, la philosophie, l'anthropologie, la sociologie, la religion et la psychanalyse, tout doit être débabiné depuis le commencement, car il manque un brin au fil dont tout ce savoir est tissé, et il est prêt à casser. Cette rupture du sens fera-t-elle assez peur à la moitié de l'humanité pour qu'elle accepte d'abandonner les priviléges qu'elle détient sur l'autre moitié, alors que personne n'a jamais renoncé de son plein gré au pouvoir ? Cet élément manquant à notre conscience, à notre mémoire, à notre savoir et à notre imaginaire, c'est « le développement conflictuel hommes-femmes de la civilisation », et le fait que la « subordination des femmes se trouve à l'origine de toutes les formes de domination politique auxquelles elle a servi de modèle » (3).

Selon moi, il est très probable, si ce n'est certain, qu'avant d'avoir eu des pères, l'humanité « a eu des mères » et qu'on ne peut faire dater la civilisation du patriarcat, comme si, avant le règne du père, tout n'était que ténèbres et chaos.

(1) « Les femmes et la violence », par Elise Boulding (*Revue Internationale des Sciences Sociales*, no 4, 1978. Unesco).

(2) « Les mécanismes biologiques et sociologiques de l'agressivité », par Henri Laborit (id.).

(3) Femmes, violence, pouvoir, par Gisèle Charzat (J.C. Simoëns).

## Les femmes, racines de la civilisation ?

« La situation créée à partir de cette exigence — élever et nourrir des enfants avec un maximum de sécurité — fit des femmes les civilisatrices, les inventrices de l'agriculture, de la communauté, et selon certains, du langage lui-même »...

« A partir de son corps, la femme a créé l'homme, a créé la femme, a créé une continuité d'existence. Divinisée, elle était la source de la fertilité sous toutes ses formes... Qu'elle porte ou non des enfants, en tant que potière et tisserande, elle a créé les premiers objets qui furent plus que des objets, des œuvres d'art et donc de magie qui étaient aussi les produits de la première activité scientifique, avec la science des plantes, l'art de guérir et de nourrir les enfants... » écrit Adrienne Rich, auteur d'un passionnant essai sur « la maternité en tant qu'expérience et institution » (4). Comparons maintenant ce texte écrit par une femme à la version que donne des mêmes faits, un homme, un savant de réputation internationale, Claude Lévi-Strauss :

« C'est pendant l'ère du néolithique que la maîtrise par l'homme (sic) des grands arts de la civilisation (poterie, tissage, agriculture et domestication des animaux) fut véritablement établie. Personne aujourd'hui n'attribuerait ces fantastiques progrès à l'accumulation fortuite d'une série de découvertes de hasard, ni ne croirait qu'ils puissent avoir été suggérés par la perception passive de certains phénomènes naturels », etc, etc (dans « La science du concret »). C'est ainsi que les hommes écrivent l'Histoire...

Cet exemple illustre bien avec quel art le discours culturel masculin escamote la contribution des femmes

(4) *Naître d'une femme*, d'Adrienne RICH, paru en 1980 chez Denoël-Gonthier, dans une traduction, hélas, très médiocre. Ce livre est considéré par certains critiques américains comme aussi important que *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir.

à la civilisation, mais également la façon dont les hommes ont détourné à leur profit et aliéné leurs inventions et leurs énergies. Nulle part, en effet, le discours dominant ne mentionne ses sources, ni la substance dont il se nourrit : celle des dominé(e)s. Cette occultation est certainement une des violences les plus insidieuses, les plus graves et les plus profondes qui soient faites aux femmes. Elle appauvrit l'inconscient collectif, elle prive les femmes de leurs racines culturelles, de leurs mythes, de leur mémoire, de leur transcendance pour y substituer un imaginaire, d'humiliation, d'infériorité, et surtout de subordination à l'homme.

Selon l'hypothèse que je défends, c'est un fait précis, ou plutôt l'acquisition d'un **savoir** précis qui a amené les hommes à prendre le **pouvoir** sur les femmes : la découverte qu'ils firent du rôle du mâle dans la procréation (5). Ils comprirent alors que c'était eux et non les Dieux qui fécondaient les femmes.

Passant d'une extrême à l'autre, après avoir cru qu'il ne contribuait en rien à créer la vie, l'homme décida qu'il était le principe actif majeur de la reproduction. C'était sa réponse à l'angoissante question qu'il se posait jusque-là : comment faire en sorte que ce pouvoir gigantesque — la maternité — ne lui échappe pas complètement ? Se considérant alors comme maître des sources de vie (la femme et la nature), il prit en mains l'agriculture, sur-exploita les sols et sur-féconde la femme, emprisonnant l'un et l'autre dans les structures de la propriété privée.

Ainsi, dès l'origine, le pouvoir pour l'homme a été un pouvoir **SUR** les autres (une violence, une contrainte faite à la liberté de l'autre), alors que le pouvoir de la femme était, de par sa nature, un pouvoir transformateur, alchimique, symbolisé par les pots, les vases, les urnes (qui permettaient la longue conservation des huiles et des graines), la transformation des denrées en nourriture et servaient parfois à garder les os et les cendres des morts), qu'elle seule avait le droit de fabriquer. En effet, selon R. Briffault et E. Neumann, les femmes auraient inventé l'art de la poterie — activité sacrée, tabou pour les hommes — à partir d'une analogie avec leurs propres corps ou représentations d'elles-mêmes, comme « vases de vie », car l'identification du pot à la Grande Mère était profondément ancrée dans la croyance ancienne, dans la majeure partie du monde » (6).

(5) Voir page 8 les objections de Jean-William LAPIERRE à ce sujet. (Entretien Jean-William LAPIERRE - Anne-Marie de VILAINÉ).

(6) R. BRIFFAULT, cité par A. RICH.

### La femme est la peur de l'homme

Lorsqu'elles furent détrônées de leur ancienne puissance, les femmes ont-elles exercé des représailles et résisté les armes à la main, comme en témoignerait la légende des Amazones ? Nous ne disposons pas d'indices suffisants pour répondre à cette question. Tout ce que nous savons, c'est qu'il existe dans presque toutes les cultures des mythes et des légendes, qui expriment l'horreur et la peur que la femme inspire à l'homme, auxquels s'ajoutent les nombreux mythes qui furent inversés et interprétés d'une façon défavorable aux femmes par le pouvoir patriarchal. Ainsi, l'arbre en feuilles qui était symbole du féminin (car il porte, nourrit et transforme ses feuilles, ses branches et ses brindilles) a été inversé en « Arbre du Monde » dont les racines sont dans le ciel pour devenir le symbole du pouvoir patriarchal. De même aussi, les périodes pendant lesquelles les femmes avaient leurs menstruations, au cours desquelles elles s'isolaient, se recueillaient et méditaient, étaient considérées comme sacrées dans les communautés primitives (7) ; elles sont devenues, avec le patriarcat, symboles de souillure, d'impureté et d'exclusion des femmes.

Plus près de nous, je voudrais citer Freud et sa fameuse « envie du pénis » qui, selon lui, caractérise biologiquement la petite fille et la femme si souvent « hystérique ». De plus en plus nombreuses sont les psychanalystes qui pensent que cette « envie du pénis » est en grande partie culturelle (ce sont les privilégiés du garçon que la petite fille envie, et non son organe sexuel), et qu'elle est, par ailleurs, le reflet, la projection de la jalousie masculine concernant le pouvoir des femmes de porter et de donner la vie. De nombreux mythes et légendes (les rites de la couvade, les troubles psychosomatiques des futurs pères : délires de grossesse et malaises digestifs) montrent que l'« envie d'utérus » des hommes est une réalité aussi puissante que cachée. De nombreux indices permettent même de penser que la société patriarcale a été fondée sur le désir des hommes de compenser leur sentiment d'infériorité et de frustration, à l'égard de la puissance procréatrice des femmes, par des privilégiés sociaux. Pour neutraliser la peur de la « phantasmère », présente pour eux en chaque

(7) E. Harding et B. Bettelheim pensent que les rituels d'initiation de puberté pratiqués par les hommes (réclusion, purification, « recherche d'une vision ») visent à obtenir le pouvoir inhérent à une perception intime de soi, que les femmes connaissent grâce à leurs menstruations. (A. Rich).

femme (8), ils auraient asservi et opprimé les femmes, principalement à travers la paternité. On peut même dire que « l'homme patriarchal... a créé un système qui fit se retourner contre la femme sa propre nature organique, source de ses pouvoirs originels et de la crainte qu'elle suscite » (9), comme le prouve l'analyse de la société encore aujourd'hui. Il suffit d'énumérer quelques faits : alors que les « mères au foyer » effectuent gratuitement un travail considérable, on les dit « sans profession », et leur travail ainsi que les tâches ménagères (évalués par certains économistes à plus de 30 % du PNB), ne sont pas pris en compte dans la comptabilité nationale. Sous prétexte d'absentéisme, les mères qui travaillent sont victimes d'une discrimination à l'embauche, et moins bien payées, alors qu'elles effectuent une double journée que le manque de crèches, de garderies, d'aides maternelles rend d'autant plus harassantes. Ces mêmes mères, obligées d'adopter des solutions de fortune pour faire garder leurs enfants, sont ensuite tenues pour **seules responsables** de leurs troubles psychologiques par les psychanalystes, et **profondément culpabilisées**. Enfin les femmes, comme chacun sait, ont dû lutter longuement pour obtenir le droit à la contraception et à l'avortement et c'est à partir de cette lutte fondamentale pour la réappropriation de leur corps et de leur pouvoir reproductive qu'elles ont pu transformer leur rapport au monde. Les hommes tenteront toujours de remettre en question cette victoire, par exemple en faisant pression sur les femmes, comme ils le font aujourd'hui, pour qu'elles adaptent leur fécondité aux besoins démographiques, alors que l'inverse n'est jamais envisagé.

### Se réapproprier la naissance

Par ailleurs, une autre réappropriation, toute aussi nécessaire, est en train de se faire : c'est celle du phénomène naissance, dont les femmes ont été écartées, au XVIII<sup>e</sup> siècle, après cinq siècles de persécution et de supplice, en tant que guérisseuses, sage-femmes et obstétriciennes, puis dépossédées en tant que parturientes. Aujourd'hui, elles remettent en question l'hypermédicalisation de l'accouchement et le recours abusif à la technique, ainsi que les théories masculines à la mode du genre accouchement « sans douleur », « sans peur »

(8) *Les sources inconscientes de la misogynie*, de Gabrielle Rubin (R. Laffont). Voir la recension de ce livre en fin de numéro.

(9) *Naitre d'une femme*, op. cit.

ou « sans violence », ou accouchement « sous drogue », que les médecins leur imposent bien souvent au mépris de leur expérience vécue.

Ainsi, on est en train de découvrir que la position dorsale a été introduite au XVIII<sup>e</sup> siècle par les praticiens hommes pour leur propre commodité : ils refusaient de se mettre à genoux devant la femme qui accouchait sur la chaise obstétricale ou accroupie, pour surveiller la venue de l'enfant. Or la position sur le dos serait une des moins favorables à l'accouchement et serait la cause principale des déchirures, des épisiotomies, et de l'utilisation des forceps.

Bien sûr, on dira qu'il n'y a presque plus de femmes qui meurent en couches aujourd'hui, qu'elles sont bien contentes de bénéficier des progrès de la médecine « masculine », et qu'aucun progrès ne va sans expérimentations et sans risques. Mais en lisant entre les lignes l'histoire de l'obstétrique, écrite, hélas, par des médecins hommes contemporains, il devient évident qu'au nom du progrès scientifique, on a fait bon marché de la souffrance et de la vie des femmes. Plus encore, on a justifié par un discours scientifico-rationnel le dégoût de l'homme et sa peur inconsciente des organes génitaux féminins, ainsi que son désir de dépouiller peu à peu la femme de l'acte d'enfanter pour le faire sien.

Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce sont essentiellement les femmes qui ont pris en charge les accouchements normaux (c'est-à-dire la grande majorité des accouchements). Malheureusement, les femmes n'écrivaient pas de livres et bien que l'obstétricien homme n'apparaisse qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, les noms des grandes sages-femmes sont pour la plupart oubliés. Oubliée aussi la façon dont elles se sont transmises pendant des siècles des connaissances précieuses, acquises grâce à la pratique effective d'un art qui s'enracinait dans leur propre expérience.

Comme le constate Adrienne Rich, beaucoup de morts inutiles furent causées par une misogynie institutionnalisée. On interdit l'usage des instruments obstétricaux aux sages-femmes, et on les maintint dans l'ignorance des progrès de la médecine et de la chirurgie, tandis qu'on empêcha les médecins de connaître l'anatomie féminine. Pendant longtemps, ceux-ci durent opérer sous une couverture ou dans l'obscurité, à cause de la jalousie des maris, et parce que le spectacle du sexe féminin était considéré par les hommes comme répugnant ou tabou.

Autre conséquence de la misogynie, pour les femmes en couches : l'apparition de la fièvre puerpérale qui se développa du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle en liaison avec l'essor de l'obstétrique masculine. En effet, alors que la sage-

femme restait auprès d'une femme en travail et ne la quittait plus, réduisant ainsi considérablement les risques d'infection, les médecins passaient souvent directement des malades (ou de la dissection des cadavres) aux accouchées — surtout lorsque les hôpitaux-maternités se multipliaient en Europe — provoquant ainsi de véritables épidémies (10).

Aujourd'hui, si les femmes qui accouchent ne risquent plus leur vie, elles sont bien souvent encore traitées avec indifférence et brutalité. Dans l'ignorance de leur corps et d'un phénomène devenu désormais l'affaire de spécialistes masculins, elles sont dépossédées d'un acte au cours duquel, selon un slogan féministe, elles « donnent naissance à elles-mêmes ».

Mais à la suite d'une prise de conscience importante, qui s'est reflétée dans de nombreux livres écrits par des femmes (11), on voit se dessiner un mouvement en faveur d'une écoute plus attentive des femmes enceintes et d'un respect plus grand de leur liberté. A la maternité de Pithiviers, et aux Lilas notamment, ainsi que dans certaines villes du Danemark, de la Suède et des Etats-Unis, on encourage les femmes à accoucher dans la position et le cadre (12) qui leur convient le mieux, et avec l'aide de leur compagnon ou d'amies, si elles le désirent.

### De nouveaux pères ?

Beaucoup d'hommes d'ailleurs s'impliquent maintenant dans la paternité, se sentent concernés par la grossesse de leur femme, participent à l'accouchement et s'occupent de l'enfant dès sa naissance. Ce nouveau rapport des hommes au vivant et au sexe donneur de vie de la femme, objet depuis des millénaires de leur fascination ambiguë (peur/envie), va-t-il rendre les hommes moins agressifs et transformer la civilisation (13) ? Théoriquement, c'est possible. Mais comme chacun sait, l'écart est toujours grand entre la théorie et la pratique. **La paternité est aujourd'hui à la mode. Mais si cela signifie pour une minorité de marginaux une relation vraiment neuve à la femme et à l'enfant, un réel partage**

(10) En février 1866, le quart des femmes qui accouchèrent à l'hôpital-maternité de Paris, mourut (A. Rich).

(11) *Les bateliers du mal-joli*, de M.J. Jaubert (Belfond). *La guenon qui pleure*, H. Dufour (Grasset).

(12) Beaucoup choisissent maintenant d'accoucher à la maison.

(13) Comme le suggère Michel Odent dans *Genèse de l'homme écologique* (L'Epi).

**des charges** de la maternité, et une véritable mutation existentielle, pour une majorité d'hommes, il ne s'agit, cette fois encore, que d'une prise de pouvoir supplémentaire. La crise écologique ayant remis en question le productivisme, la croissance et le progrès (principaux moteurs de l'activité professionnelle masculine), beaucoup d'hommes recherchent maintenant des gratifications dans la vie privée, notamment auprès de leurs enfants. Ils jouent à séduire — avec l'avantage du prestige social et de la nouveauté — ces laissés pour compte de la société urbaine industrielle, lassés d'être enfermés dans l'espace confiné de l'impuissance maternelle !...

Des pères se regroupent en associations pour réclamer la garde des enfants en cas de divorce, écrivent des témoignages, apparaissent de plus en plus dans les films et les télé-films, tandis que les psychanalystes commencent eux aussi à s'intéresser aux « nouveaux pères ». Dans « *Le père : acte de naissance* » (Seuil), un plaidoyer passionné en faveur du « pauvre père » éliminé de la vie familiale, Bernard This réévalue la paternité au détriment de la mère, et se plaît à évoquer les rites de la couvade et les légendes et mythes qui mettent l'accent sur « la possibilité pour l'homme de procréer avec l'aide des dieux, sans intervention féminine. »

La guerre des sexes ; la plus permanente, la plus ancienne et la plus occulte de toutes les guerres cessera-t-elle un jour ? La racine de nos rancœurs et de nos violences sera-t-elle extirpée ce jour-là ? Oui, si les hommes cessent d'encourager les femmes à confondre virilité et pouvoir, pénis et phallus (14), en maintenant l'inégalité sociale entre les sexes ; et si les femmes refusent de laisser croire aux hommes qu'elles incarnent, à elles seules, la puissance de la vie et le pouvoir de procréation, chacun cessant alors enfin d'envier à l'autre une puissance qui n'existe que dans son phantasme.

Mon corps est le lieu de certains événements, il véhicule certaines significations, que « je » ne signifie pas pour autant. La non-violence, nécessaire selon moi à une véritable mutation-régénération par les femmes de la civilisation, consiste d'abord, contrairement à ce que nous enseignent 8 000 ans de civilisation masculine, à refuser d'avoir de soi-même une conscience totalitaire, et de croire qu'on puisse avoir raison tout seul.

(14) Désigne le pénis en tant que symbole de « la puissance souveraine », de « la virilité transcendante, magique ou surnaturelle » qui fut objet de vénération dans certains cultes anciens.

## **Violences Banales (suite...)**

Nous sommes quelques dizaines, ce matin de décembre, à manifester devant l'ambassade de Grande-Bretagne en soutien aux prisonniers et prisonnières irlandaises qui font la grève de la faim. Slogans criés d'un côté, petit ballet des gardiens de la paix de l'autre, nous sommes finalement « interpellés » et conduits par des forces de l'ordre plutôt débonnaires dans les paniers à salade. Pas de brutalité trop marquée... tout cela se passe sans violence finalement... enfin presque sans violence. En faisant monter les gens dans le car, un des policiers s'autorise des gestes obscènes envers une des manifestantes. Celle-ci proteste et veut relever le numéro de matricule de l'agent en question (Petite remarque au passage : avant, le numéro de matricule des agents était cousu sur leur veste, maintenant il figure sur une médaille qui pend à l'extérieur de la poche de poitrine... enfin qui devrait pendre à l'extérieur de la poche de poitrine car, bien souvent, la médaille est dans la poche et non en-dehors, ce qui rend l'identification plus difficile, vous en conviendrez...). Devant la demande de cette femme, la réaction de l'agent est l'incrédulité la plus totale : elle ose manifester et, en plus, elle a le culot de venir se plaindre de quelques « libéralités » ! L'homme de l'ordre n'en revient pas. Il est victime d'un mauvais procès de la part, certainement, d'une hysterique. La femme insiste auprès du chef de corps et renouvelle sa demande. Ce dernier répond qu'elle n'a pas à obtenir un tel renseignement. Elle réplique que si, elle est dans son droit et que le droit est justement la matière qu'elle enseigne en tant que professeur. Les visages des agents qui nous font face sont passés, en quelques minutes, de la condescendance amusée à un air buté, mauvais. On sent que maintenant ils font corps. Face à la résistance d'une personne, un réflexe corporatiste les a fait se souder et se serrer les coudes. Le dialogue paraît impossible, nous sommes maintenant des ennemis. « Alors, vous ne connaissez même pas la loi, reprend la femme, vous ne faites pas correctement votre travail. » Le visage de l'agent s'est presque détendu, il sait maintenant sur quel terrain se situer. « Outrage à agent dans l'exercice de ses fonctions, dit-il, nous portons plainte contre vous, vous allez voir ce que va vous coûter cette plaisanterie. » La boucle est bouclée, ce n'est pas la loi qui doit avoir raison mais le policier.

Epilogue : un coup de téléphone pour se renseigner, et les agents apprennent que la personne est bien professeur de droit, et que son mari, lui, est avocat...

Ils décident finalement de ne pas porter plainte, l'affaire en restera là. Question : que serait-il arrivé si nous n'avions pas été une quinzaine de témoins pour soutenir notre camarade, et si, au lieu d'être professeur de droit, elle avait été immigrée par exemple ?

Lydie Bonnet.



# *En terrain interdit*

avec Hélène Bellour et Nancy Huston

Très concernées par la question des « femmes et la guerre », Hélène Bellour (1) et Nancy Huston (2) avaient interviewé pour *feu le mensuel Histoires d'Elles*, Edwige Avice, députée socialiste (tendance CERES), qui venait de déclarer son intention de s'inscrire à la commission de la Dé-

fense de l'Assemblée Nationale (3). L'interview les ayant laissées sur leur faim, elles ont décidé de reprendre ce sujet épique, en tête à tête, deux ans plus tard.

Nous reproduisons ici de larges extraits de cet entretien.

## **Les femmes aussi sont responsables de la guerre**

En fait, je me suis toujours sentie partagée entre deux attitudes : d'une part, je suis foncièrement sympathisante avec tout discours anti-militariste ; je trouve « évident » de refuser d'être soldat ou soldate et je serai toujours d'accord avec tout ce qui se fait d'anti-militariste, mais d'autre part, l'anti-militarisme absolu me semble de l'utopie (ce à quoi on a toujours droit !). Il y a une réalité du militaire que je comprends mal, mais j'ai l'impression que si les femmes refusent par principe de s'y intéresser — de marcher sur ce qu'Edwidge Avice appelait le « terrain interdit » — cela veut dire qu'elles acceptent l'ordre du monde tel qu'il est, et que donc pour finir elles acceptent très bien la guerre.

N.H. — J'ai tendance à être moins « réaliste » que toi, plus « utopiste » dans le sens où je voudrais pouvoir revendiquer d'ignorer cet ordre tel qu'il existe parce que

je n'ai pas participé à sa création. J'ai horreur qu'on me mette toujours devant le fait accompli et qu'on me dise : voilà, maintenant choisissez entre ceci et cela, prenez parti. Parce que — pour rester un instant dans l'absolu — je pense que l'activité guerrière est une chose spécifiquement masculine. Bien sûr, les femmes peuvent y participer maintenant, comme elles peuvent accéder à d'autres champs de pouvoir traditionnellement masculins, mais la guerre en tant que fonction sociale a toujours appartenu aux hommes. Et il me semble que si on n'essaie pas de voir **pourquoi** — et aussi de voir ce qui, dans la vie des femmes, correspondait à cette prérogative des hommes — on n'est pas proche non plus d'y mettre fin.

H.B. — Mais on peut difficilement nier que les femmes aussi ont toujours été parties prenantes dans la guerre. L'idée d'une « nature féminine » non-guerrière me gêne ; elle me semble réduire la guerre à quelque chose de purement instinctuel.

N.H. — La guerre n'est évidemment pas purement instinctuelle, mais c'est ainsi que les hommes ont voulu nous la présenter : comme s'il était autant dans la nature des hommes de se battre et de s'entre-tuer qu'il était dans la nature des femmes de mettre les enfants au monde. Je vois cela comme une réaction qui traduit la volonté des hommes d'avoir un domaine « à eux »

(1) Journaliste et enseignante à North Western University (Chicago).

(2) Journaliste et écrivain, auteur de « Jouer au papa et à l'amant » (Ed. Ramsay, 1979).

(3) « Nous marchons sur un terrain interdit », dans *Histoires d'Elles*, décembre 1978.

d'une façon aussi définitive et forte que la parturition est aux femmes. Cela dit, il est certain que les femmes ont joué un rôle fondamental dans la perpétuation du phénomène guerre. Si elles n'avaient pas été là en tant que spectatrices et en tant que pleureuses, la guerre aurait été presque impensable. Dans toutes les épopeées guerrières que j'ai lues, c'est frappant à quel point elles sont présentes. Que ce soit dans l'*Iliade*, dans les *Nibelungen* ou chez les troubadours, les mêmes phrases reviennent toujours : « On va faire pleurer les épouses, les fiancées, les filles de l'ennemi ». C'est quasiment l'euphémisme de rigueur : plutôt que de dire : « On va tuer ce Troyen », on dit : « Il y a beaucoup de belles Troyennes qui verseront des larmes... ».

H.B. — Cela étant, il devient plus certain que, tant que les femmes accepteront de ne pas s'occuper de la guerre, elles laisseront ce rôle aux hommes et perpétueront le fait que ceux-ci la fassent.

### Prendre les armes ?

N.H. — Oui. Les femmes ne peuvent pas se contenter de dire aux hommes : « La guerre, c'est votre affaire, débrouillez-vous », parce que, s'ils continuent de se débrouiller comme ils l'ont toujours fait, c'est la fin de l'humanité. Et j'ai beau ne pas être particulièrement amoureuse de l'humanité, je ne pense pas pour autant que tous les régimes masculins se valent. Je ne dirais pas que je préférerais vivre sous l'égide fasciste que sous l'égide gaulliste, mais à la limite, je préférerais mourir plutôt que de prendre des armes. C'est peut-être de la « passivité féminine »...

H.B. — Moi, j'aurais sans doute peur de prendre les armes, mais je ne considère pas que les femmes qui les ont prises dans diverses circonstances aient forcément rejoint par là le camp masculin.

N.H. — Dans une certaine mesure, si : Judith Stiehm fait remarquer (1) qu'à chaque fois que les femmes ont eu une participation massive à la guerre, notamment en Europe pendant les deux guerres mondiales, on leur a donné plus de droits civiques tout de suite après. Ainsi, pourraient-on dire, le concept de « citoyen » et celui de « soldat » ont tendance à se confondre. Stiehm ajoute

(1) Dans un article intitulé « Women and the Combat Experience », in *Parameters* : Journal of the U.S. Army War College, Vol. X, no 2.

qu'aux USA la meilleure manière d'obtenir la nationalité est de faire son service militaire. En même temps, je reste persuadée que, dans presque tous les pays du monde, les femmes seraient d'accord pour dire qu'elles ne souhaitent pas la guerre.

H.B. — Là je serais d'accord avec Edwige Avice pour dire que l'action pacifiste n'a pas de sens dans un seul pays : être pour le désarmement en France, ça ne veut rien dire. A supposer que nous puissions avoir une vague influence sur la politique de nos pays, nous ne pouvons avoir aucune influence sur celle des Soviétiques. Or, je pourrais me dire assez « pacifiste » pour préférer une Europe soviétique à la guerre, mais cette alternative n'existe pas. Je n'ai pas du tout envie que, parce qu'il n'y aurait aucune force militaire en face des Russes, ils fassent n'importe quoi.

N.H. — Il n'empêche que si on demandait leur avis aux femmes soviétiques — si elles avaient le moyen de l'exprimer — je suis sûre qu'elles seraient d'accord avec la majorité des Américaines.

H.B. — Je suis même plus sûre, presque, pour les femmes soviétiques que pour les Américaines. L'égalitarisme aux Etats-Unis a fait tellement de dégâts que beaucoup de femmes voient justement le service militaire comme moyen d'accéder à la citoyenneté, alors que les femmes russes sont encore dans la position traditionnelle des femmes qui pleurent quand les hommes font la guerre.

N.H. — D'ailleurs les rédactrices de l'*Almanach féministe* de Leningrad ont été expulsées parce qu'elles avaient incité les femmes russes à sortir de cette position traditionnelle et à tout faire pour empêcher leurs hommes de partir en Afghanistan.

Mais pour revenir au problème de l'internationalisme : on pourrait penser que les souffrances provoquées par la guerre se ressemblent suffisamment d'un pays à l'autre pour que les femmes aient des raisons objectives de se mettre d'accord sur une sorte d'énoncé de base. Seulement, elles n'ont en général aucun accès aux mass media ; elles n'ont jamais détenu les moyens d'organisation et de communication qui leur permettraient de se prendre en main de cette façon-là.

H.B. — J'ai peur que ce soit très idéaliste de penser qu'une femme de n'importe quel pays sous-développé aurait la même position que nous à ce sujet. Elle aurait peut-être tendance à tenir un discours beaucoup plus guerrier, à valoriser les qualités guerrières des hommes ou même à les revendiquer pour elle-même : comme la condition pour ne plus mourir de faim.

N.H. — Est-ce que tu dirais alors que le discours anti-guerrier ou pacifiste des femmes en Occident depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle est intrinsèquement lié à l'avènement d'une société « libérale avancée » ?

H.B. — Je crois que ce qui a toujours existé, c'est que les femmes ont **maudit** la guerre. Je crois que leurs pleurs sont des malédictions. Mais comme, en même temps, elles ont aimé les guerriers — en fonction du système de valeurs divisant les rôles symboliques entre donner la vie et défendre le territoire —, elles ont finalement cautionné le système. Mais de nos jours, les intérêts politiques des pays occidentaux et sous-développés étant diamétralement opposés, et la limite supportable étant atteinte dans le Tiers-Monde, je pense qu'il y aurait pas mal de femmes qui diraient : « Nous, on préfère mourir de la guerre plutôt que de mourir de faim » — ce qui n'est évidemment pas notre problème, puisqu'on mange tous les jours.

### Les fonctions sociales de la guerre

N.H. — Il y a aussi l'hypothèse, chère à Gaston Bouthoul (2), du rôle régulateur de la guerre au niveau démographique. Bouthoul fait remarquer que si, à un moment de son histoire, une population avait décidé que les femmes pouvaient remplir une fonction guerrière plutôt que leur fonction reproductrice, cette expérience aurait eu comme résultat inévitable l'extermination de cette population. Et comme il faut beaucoup moins d'hommes que de femmes pour perpétuer l'espèce (puisque qu'un homme peut féconder un très grand nombre de femmes), la guerre serait une sorte de mécanisme destiné à corriger le surnombre des mâles : elle n'élimine en effet que les jeunes hommes, les fécondateurs potentiels. Cette théorie suppose une sorte de « sagesse » de la population en tant que telle, sagesse qui s'étendrait sur des générations...

H.B. — C'est aussi le souci de la conservation de l'espèce qui a incité les hommes à mettre les femmes à l'abri pour les protéger. Ça fait encore très, très peur aux hommes de perdre ce privilège de la protection. Mais je ne pense pas que ce soit aujourd'hui la principale motivation de la guerre.

(2) Fondateur de la Polémologie (étude de la guerre en tant que phénomène social). Pour une introduction à sa pensée, cf. *La Guerre*, PUF (Coll. « Que sais-je ? »).

N.H. — Non... ce serait trop simple. J'ai lu des témoignages d'hommes qui parlent de la guerre d'une façon exaltée ; ils évoquent l'intense plaisir physique qu'ils ont eu à sentir la proximité de la mort, l'expérience des limites... On a l'impression que les hommes pensent que s'ils ne faisaient plus ça, non seulement ils n'auraient plus rien qui soit vraiment « à eux », mais la vie elle-même perdrat son sens : ils seraient dans la répétition, la banalité, la platitude et, du coup, la culture (le mot « culture » étant entendu simplement comme « spécifiquement humain ») déperirait aussi. Comme si le développement extraordinaire des facultés créatrices de l'homme était inséparable du développement extraordinaire de ses facultés destructrices.

H.B. — Je crois que la culture des hommes et celle des femmes sont très différentes, et que la guerre correspond à leur désir plus qu'à notre, avec quand même des chevauchements parce qu'on se connaît depuis très longtemps ! Beaucoup de femmes ont envie, à un moment ou un autre dans leur vie, d'éprouver ce que les hommes éprouvent : je me souviens d'avoir eu, enfant, des tas de fantasmes guerriers. Par ailleurs, comme le dit Leïla Sebbar (3), ce que les enfants aiment dans les jeux de guerre, c'est justement l'évasion du monde normal. Je me souviens très bien, enfant, d'avoir aimé me battre, et d'avoir vécu comme une castration le fait qu'on me renvoyait à mon univers de femme en disant : « Les petites filles ne se battent pas. »

### L'apprentissage de la destruction

Il y a effectivement un amour de la destruction chez les hommes beaucoup plus fort, mais cet amour a une histoire ; il demande un apprentissage. Une petite fille peut avoir autant de désir de combat qu'un petit garçon — parce qu'en plus, pour les enfants, le combat n'est pas mortel, c'est un exercice de violence du corps, et la mort, ils ne savent pas ce que c'est. Mais une femme apprend au cours des années à avoir peur de la destruction, parce que peu à peu elle réalise ce que c'est — elle réalise que c'est **elle** la victime — alors qu'un homme apprend au cours des années à aimer à être valorisé par cette destruction et à la mener plus avant. Dans la destruction des hommes entre eux, il y a toujours la destruction des femmes. Les hommes apprennent peu

(3) *Le Pédophile et la Maman* ; Stock II, 1980 (Coll. « Voix de Femmes »).

à peu que c'est ça la condition de leur existence, de leur identité, et qu'à travers ça, eux, au contraire, seront reconnus, vivants, aimés...

N.H. — Comment expliquer le fait que, pour certains hommes aujourd'hui, tout cela paraît inappliquable ? On voudrait pouvoir dire que ce n'est pas une donnée du sexe masculin : ni de ses structures mentales, ni de sa biologie.

H.B. — Je crois que tout cela se transforme. On est toujours bloqué par cette scission entre le « donné » et l'« acquis » ; on n'arrive jamais à penser les choses comme étant simplement **de la transformation**. Par exemple, le rapport des hommes aux enfants est en train de changer et je crois que c'est quelque chose de fondamental. De plus, la guerre non plus n'est plus ce qu'elle était. Elle est de moins en moins — en Occident particulièrement — un lieu où les hommes peuvent être reconnus comme des héros.

N.H. — C'est aussi pourquoi les femmes peuvent devenir soldates : il n'y a plus lieu d'avoir une force physique extraordinaire pour être bon guerrier. Les qualités qui comptent sont la discipline et l'obéissance beaucoup plus que le courage. C'est devenu une profession dévalorisée ; et comme toujours, c'est à ce moment-là qu'on en permet l'accès aux femmes ! Mais il existe toujours des unités d'élite, des lieux où la discrimination peut se refaire...

H.B. — Oui, l'adéquation de la culture mâle et de la guerre est toujours forte : il est toujours vrai que les femmes ne font pas partie des unités de combat, et tout le monde a encore peur à l'idée que les femmes entrent dans l'armée. Aux Etats-Unis, un bon nombre de ceux qui s'opposent à la conscription le font sous prétexte que c'est « discriminant » pour les femmes ! Et vraisemblablement, ça peut marcher : si le gouvernement se trouve devant l'obligation de choisir entre mobiliser les femmes ou ne mobiliser personne, il va peut-être ne mobiliser personne.

N.H. — Autant on peut dire qu'aujourd'hui la guerre n'est plus le lieu par excellence où les hommes peuvent se faire reconnaître, autant ça peut le rester suffisamment pour qu'ils y fassent des choses irrémédiables. Pourtant, ça paraît tellement évident (si évident que ce doit être faux) que les femmes pourraient dire : « On aime les hommes qui ne tuent pas, plutôt que les hommes qui tuent ». Eh bien, non, elles ne le disent pas.

H.B. — C'est qu'elles ont intériorisé la destruction. Moi, j'aimais les films d'horreur pendant des années ; la dernière fois que j'en ai vu, et qu'une fois de plus La

Femme allait se faire massacrer, j'en étais malade. A un moment donné, quand on est femme, on ne supporte plus.

N.H. — Mais il y a beaucoup de femmes qui continuent de supporter et de trouver ça normal. C'est une chose tellement répandue : à la télé, sur les affiches, dans les magazines, on ne voit que ça.

H.B. — Mais par exemple, dans les journaux d'enfants, on s'aperçoit qu'il y a pas **une chose** dans laquelle une petite fille puisse se reconnaître ou reconnaître ses propres désirs de violence. L'opposition féministe à la guerre nous renvoie toujours à présenter une espèce d'image de femme sans violence, elle n'arrive pas à dire ce qu'est le rapport à la violence des femmes, différent de celui des hommes mais existant aussi.

## II faut rentrer sur le terrain militaire

N.H. — Cette différence existe sûrement, mais — tout comme notre façon de vivre l'érotisme — elle n'a pas accès au discours ; la violence des filles ne peut être représentée que comme mimique de celle des garçons. En ce domaine, il n'y a pas beaucoup de changement. Déjà nous en avons assez d'entendre parler de sexismes dans les livres scolaires et dans les jouets, et pourtant les choses n'ont pas changé.

H.B. — On en a assez d'en parler, et on n'a jamais fait grand'chose pour qu'il n'y ait pas que **nous** qui en parlions. Je pense que le pacifisme, c'est un peu pareil. Par exemple, ce serait effectivement important pour les femmes de tous nos pays de faire une grande rencontre sur la guerre — sans objectif, simplement pour parler de la guerre — et qu'on soit d'accord toutes sur le fait qu'on ne la veut pas. Je crois que le féminisme en général manifeste une grande impuissance à aborder ces sujets, qui déterminent pourtant notre condition autant que « le viol », « l'avortement », etc. Dans ce sens, les femmes ont tort effectivement de ne pas vouloir marcher sur le « terrain interdit ».

# Une enquête auprès de nos lectrices et lecteurs

Pour améliorer la qualité d'ALTERNATIVES NON-VIOLENTES — dans sa forme et son contenu — nous lançons une enquête auprès de vous. Que vous lisiez régulièrement ou occasionnellement ANV, répondez au questionnaire suivant : celui-ci est très important pour l'avenir de notre revue, qui va entrer dans sa huitième année.

Renvoyez-le dès réception, avant le 30 avril, à notre adresse :

A.N.V., 3, RUE DUMENGE 69004 LYON.

NOM - Prénom ..... | (facultatif)

Adresse : .....

- entre 15 et 25 ans  
 entre 25 et 45 ans  
 plus de 45 ans

- homme  
 femme

Profession : .....

Je suis militant(e) ou sympathisant(e) du parti, syndicat ou comité suivant :

ORGANISATIONS	MILITANT(E)	SYMPATHISANT(E)
	préciser dans quel parti, syndicat, mouvement, comité	
PC, PS, PSU, MRG, autre .....		
CGT, CFDT, FEN, autre .....		
Organisation de consommateurs .....		
Groupe écologiste .....		
Mouvement Tiers-mondiste .....		
Mouvement confessionnel .....		
Mouvement féministe .....		
Organisation d'objecteurs .....		
Groupe non-violent .....		
Autre organisation .....		

**Je lis régulièrement** les journaux et périodiques suivants :

---

---

---

**mon approche de la non-violence :** je suis proche

- d'une conception politique de la non-violence
- d'une conception « écologique » et « communautaire » de la non-violence,
- d'une conception philosophique, religieuse de la non-violence,
- autre conception : \_\_\_\_\_

---

---

---

**mon engagement par rapport à la non-violence :**

- je fais partie d'un mouvement ou groupe non-violent
- je suis sympathisant(e) des idées non-violentes
- j'essaye de promouvoir les idées non-violentes dans l'organisation dans laquelle je milite
- la recherche non-violente m'intéresse, mais j'ai des réticences : \_\_\_\_\_

---

---

---

- la non-violence ne m'intéresse pas
- je suis hostile à la non-violence

#### ALTERNATIVES NON VIOLENTES

**je suis :**

- abonné(e)  acheteur(se) régulier(ère)
  - lecteur(trice) occasionnel(le)
- cela dépend du thème , de mon temps disponible , de la possibilité de me procurer la revue .

**depuis :**

- un an (n° 36) ou moins
- deux ou trois ans (n° 26),
- trois ou quatre ans (n° 13),
- depuis le début.

**je lis chaque numéro :**

- en totalité  en partie

**l'impact de mon numéro :**

mon numéro est lu par .... personnes en moyenne

- je me sers d'ANV pour promouvoir la non-violence,
- je me sers d'ANV comme base de débat et de formation. - Dans quel cadre ? \_\_\_\_\_

**je trouve la revue :**

- très intéressante
- inégale
- sans intérêt

**les articles sont :**

- agréables à lire
- parfois difficiles à lire
- très souvent difficiles à lire

j'ai apprécié les numéros ou articles suivants :

---

---

j'ai trouvé mauvais, difficiles, inutiles les numéros ou articles suivants :

---

---

**je pense qu'il vaut mieux**

- garder le principe des numéros à thème
- varier les thèmes à l'intérieur des numéros
- alterner ces deux formules.

**je trouve le contenu des numéros**

trop abstrait : oui , non

trop documentaire : oui , non

satisfaisant dans son actuelle variété : oui , non

**je trouve que l'apport d'ANV est suffisant sur les points suivants :**

- la compréhension des mécanismes de la violence : oui , non
- l'approfondissement des fondements de la non-violence : oui , non
- la documentation sur les exemples de luttes non-violentes : oui , non
- les liens entre projet de société et non-violence : oui , non
- la publication de recherches étrangères sur la paix : oui , non

j'aimerais que les sujets suivants soient abordés dans ANV :

---

---

**l'aspect de la revue :**

le texte est assez aéré : oui , non

les caractères sont assez gros : oui , non

les illustrations sont suffisantes : oui , non

bonnes : oui , non

la présentation de la revue incite à la lecture : oui , non

sinon, pour quelles raisons ?

---

---

le format de la revue est agréable : oui , non

commode : oui , non

je préférerais un format type livre broché (Temps Modernes, Esprit, CFDT aujourd'hui, Faire, Pourquoi, Lire...)

autres remarques sur l'aspect d'ANV :

---

---

Je pense pouvoir m'occuper régulièrement du dépôt d'ANV dans une ou plusieurs librairies de la ville de ..... (Si oui, laissez votre nom et adresse en début de questionnaire).

# **alternatives**

## **non violentes**

*Chers (ères) lecteurs (trices) et amis (ies),*

*Une revue comme la nôtre, qui ne se vend pas en kiosque, ne peut tirer son équilibre financier que des abonnements.*

*Or, actuellement, un tiers seulement de nos ventes se fait par abonnement, ce qui rend très difficile pour nous l'élaboration de budgets prévisionnels. Le reste des ventes se fait par dépôt en librairie, ou par commandes individuelles qui nous obligent à conserver longtemps en stock chaque numéro.*

*Nous vous demandons donc de nous aider :*

- en vous abonnant si, pour l'instant, vous achetez la revue au numéro,*
- en offrant un abonnement à 1 ou 2 de vos ami(e)s (abonnement 4 numéros : 60 F, soit le prix de 3 places de cinéma).*

*et, pour accroître notre diffusion, de nous signaler les personnes de votre entourage à qui nous pourrions envoyer une exemplaire de la revue.*

*Le travail de l'équipe d'ANV ne pourra continuer dans de bonnes conditions que si vous acceptez de nous aider, ce dont nous vous remercions à l'avance.*

**L'EQUIPE D'ANV.**

### **A RENVOYER A ANV, 3, RUE DUMENGE 69004 LYON**

**ABONNEMENT : 60 F    ETRANGER : 75 F    SOUTIEN A PARTIF DE 90 F**  
REGLEMENT PAR CCP (2915-21 U LYON) ou CHEQUE BANCAIRE

Je m'abonne pour 1 ans (4 numéros) : NOM : .....

ADRESSE : .....

J'abonne pour 1 an (4 numéros) les personnes suivantes :

NOM : ..... | NOM : .....

ADRESSE : .....

Personnes à qui peut être envoyé un exemplaire d'ANV :

.....

# DES FEMMES CONTRE LA GUERRE

par Yves-Bruno CIVEL

De tout temps la guerre a été une activité prisée des hommes. Ceux-ci mouraient le front haut ou le dos courbé ou revenaient décorés et estropiés à jamais. Au second degré, et de tout temps également, la guerre apportait aux femmes son cortège de douleurs et de souffrances : la peur, la famine, le deuil d'un fils ou d'un époux, quand ce n'était pas des deux.

Depuis, la guerre n'est plus un sport réservé aux jeunes hommes. Il ne se pratique plus sur un champ de bataille choisi à cet effet, mais envahit la société civile. Si l'on voit encore rarement des femmes le fusil à la main, on sait qu'en 14-18, elles participèrent à l'effort de guerre en travaillant dans les usines d'armements et de munitions. Désormais les bombes n'épargnent personne et des villes entières sont d'ores et déjà prises en otages dans certaines tactiques de la guerre nucléaire. La femme n'est plus le repos du guerrier. A l'attente anxieuse du retour du combattant, à la disparition de l'être cher, s'ajoutent, plus que jamais, sa participation active ou passive au conflit et le risque accru de sa propre disparition.

La donne change mais, entre deux guerres, l'on mise toujours sur le pacifisme supposé des femmes pour exorciser la guerre. Pratique magique, romantisme ou cynisme ? Même en prenant pour hypothèse de départ que la femme est plus pacifique que l'homme, encore faudrait-il lui donner

les moyens de le prouver. Ne nous berçons pas d'illusions. Pour le moment, l'histoire récente n'en a guère offert l'occasion.

## « Je suis ennemie de la guerre parce que féministe »

Avec le début du XX<sup>e</sup> siècle et la première guerre mondiale, un mouvement de pensée et d'action féministe-pacifiste se précise. Des femmes seules, des petits groupes politisés, tentent de résister à la guerre. En 1914, les femmes qui réagissent sont avant tout des militantes féministes, des anarchistes et des internationalistes marxistes. Prises au dépourvu, privées de droits politiques (le droit de vote est encore loin d'être obtenu), il leur est bien difficile de se faire entendre. En 1915, des Françaises expédient un texte à La Haye où se tient une rencontre internationale de femmes. Après avoir stigmatisé la tradition virile, elles soulignent les souffrances sans frontières et appellent à la paix.

Hélène Brion illustre une belle page de la résistance féministe à la guerre. C'est une institutrice syndicaliste. Membre du Parti Socialiste et de la C.G.T., elle se bat de l'intérieur avec une justesse de ton très contemporaine. « Il faut corser vos revendications de nos revendications à nous,

femmes » (1) adresse-t-elle à ses camarades socialistes. « Vous n'avez pas encore compris, ou voulu comprendre, que votre cause ne sera vraiment juste et sainte que le jour où vous ne souffrirez plus d'esclavages parmi vous. Tant qu'il vous paraîtra naturel de garder des priviléges vis-à-vis de plus d'une moitié de la nation, vous serez mal fondés à réclamer des priviléges que d'autres ont par rapport à vous. » (2). En 1915 toujours, la Fédération Syndicale des Instituteurs, dont Hélène Brion est secrétaire, s'oppose à la guerre et entame une propagande pacifiste. Des institutrices sont révoquées de leurs fonctions et, le 18 novembre 1917, Hélène Brion est arrêtée et jetée en prison. Elle profite de son procès pour exposer ses idées : « Je suis ennemie de la guerre parce que féministe ; la guerre est le triomphe de la force brutale, le féminisme ne peut triompher que par la force morale et la valeur intellectuelle. Il y a antinomie entre les deux. Je ne pense pas que dans la société primitive la force de la femme, ni sa valeur, étaient inférieures à celles de l'homme ; mais il est certain que dans la société actuelle, la possibilité de la guerre a établi une échelle de valeurs toute factice au détriment de la femme. A cette dernière, on a retiré le droit imprescriptible et sacré qu'a tout individu de se défendre lorsqu'il est attaqué. On en fait, par définition (et on en fait de temps en temps par l'éducation), un être faible, docile, insignifiant dont toute la vie devra être protégée et dirigée. Loin qu'elle puisse, comme cela se voit dans le reste de la création, défendre ses petits, on lui dénie le droit de se défendre elle-même. Matériellement, on lui refuse l'éducation physique, les sports, l'exercice de ce qu'on appelle le noble métier des armes. Politiquement, on lui refuse le droit de vote, « clef de voûte », disait Gambetta, de tous les autres droits », ce droit de vote grâce auquel elle pourrait intervenir dans sa propre destinée et avoir au moins la ressource de pouvoir tenter quelque chose contre ces épouvantables conflits où elle se trouve précipitée, elle et ses enfants, comme une pauvre

(1) Hélène Brion, « La voie féministe », préface, notes et commentaires d'Huguette Bouchardéau. Ed. Syros, p. 42.

(2) Op. cit., p. 101.

machine inconsciente et impuissante. » Pour conclure enfin, « La violence me répugne, je ne l'ai jamais exercée, ni conseillée. C'est pour mettre fin à son règne en ce monde que j'ai fait toujours, et en toutes circonstances, appel aux femmes et commenté cent fois, dans mes écrits ou mes paroles, ce mot de Victor Considérant : « Le jour où les femmes seront initiées aux questions sociales, les révoltes ne se feront plus à coups de fusils. » (3)

### Les mères et les autres

A la lueur du conflit qui a envahi le monde, le féminisme ajoute à sa réflexion l'exigence du pacifisme. Les femmes ne sont pas unanimes pour autant. Deux approches s'affrontent. L'une, celle des mères, glorifie la maternité. C'est parce qu'elles portent dans leurs flancs les petits hommes que les femmes doivent lutter contre la guerre. Madeleine Vernet, militante féministe pacifiste, s'exprime ainsi : « C'est à nous, les femmes, qu'il appartient d'être rédemptrices. Car nous sommes les mères, les créatrices de vie ; et les millions de soldats tués depuis six ans ont été enfantés par nous » (4).

La fibre sentimentale, qui vibre ici, irrite l'autre tendance, plus radicale, voulant supprimer toutes naissances (5). Ce sont les néo-malthusiennes, Nelly Rousset, qui représente cette opinion, veut avoir « la certitude de ne plus travailler pour l'engrangement des champs de bataille ». « Plus d'enfants pour le militarisme qui en fait de la chair à canon » (6). La logique de cette revendication implique également le combat pour le droit à la maîtrise de son propre corps et au contrôle de la

(3) Op. cit., p. 113 et 117.

(4) *Pas d'histoire, les femmes*. Huguette Bouchardéau. Chapitre « Guerre à la guerre ». Ed. Syros, 1978.

(5) Il faut citer ici le collectif de femmes anti-nucléaires de Toulouse qui, en 1978, a décreté la « grève des ventres » en signe de protestation contre la politique électro-nucléaire du gouvernement.

(6) Op. cit.

fécondité. Vieux débats et vieux combats. Mais il faudra attendre 1973 et 1978 pour voir reconnaître le droit à l'avortement !

L'histoire des féministes pacifistes est, hélas, une histoire minoritaire. Pourtant les préoccupations des pacifistes rejoindront, un temps, celles des travailleuses. Une autre femme, Marcelle Capy, journaliste, sera une des premières à dénoncer la condition faite aux femmes pendant la guerre. Partout, dans les fabriques, où elles pallient l'absence de main-d'œuvre masculine, les salaires féminins baissent. Les marchands de canons font des profits exceptionnels. En 1917-1918, les grèves qui affectent les usines d'armements portent avant tout sur des revendications économiques. Mais les permissionnaires de retour du front racontent la boucherie. Aux mots d'ordre réclamant des augmentations de salaire se greffent alors des slogans hostiles à la guerre. Quelques déclarations pacifistes émaillent les réunions syndicales : « Les questions de salaire ne sont plus à envisager. Seule la paix doit intéresser les ouvriers et les ouvrières » (7). A Saint-Etienne, des femmes entrent en gare le départ des soldats mobilisés. A Lyon, elles défilent aux cris de « plus d'obus, nos poilus » (8).

## En Sicile et en Irlande

La guerre s'achève. Peu à peu les partis « récupèrent » les thèses féministes. Les débats se diluent dans la paix. En 39, quand la seconde guerre mondiale se déclare, les féministes pacifistes ne se manifestent pas en tant que groupes constitués. Des figures isolées mais inefficaces lutteront avec passion, telle Maria Occhipinti qui, dans son autobiographie, « *Une femme de Sicile* » (9), raconte comment, en 1945, elle s'est couchée devant les camions venus chercher les conscrits de la nouvelle armée italienne. C'est le geste d'une femme éprou

de liberté et de courage. En Sicile, plus qu'ailleurs, les femmes ne sont pas prêtes à la suivre, et elle se retrouvera en prison.

Plus récemment, nous avons pris connaissance de la lutte des femmes irlandaises pour la paix. Les lecteurs d'ANV se rapporteront aux numéros 28 et 31 de la revue pour relire avec Claude Richard-Molard et Rob Mitchell l'histoire des « peace people ». On se souvient des critiques et du discrédit jeté sur les manifestantes. Le mouvement aurait été à la solde de la Grande-Bretagne, manquant d'analyse politique, et fondé uniquement sur des bons sentiments. Réactions misogynes, partisanes et envieuses ont été le revers de l'enthousiasme suscité par les « peace people ». Aujourd'hui, et bien que Betty Williams et Mairead Corrigan aient reçu le prix Nobel de la paix, la guerre civile irlandaise continue en sourdine.

## Pacifistes par nature ?

Voici évoqués rapidement quelques combats de femmes pacifistes. Même en 14-18, dont l'histoire est riche en luttes pour la paix, la thèse, *a priori* séduisante, selon laquelle les femmes sont « naturellement » opposées à la guerre, ne s'est pas vérifiée. Par ailleurs, dire les femmes pacifistes par nature, ou voir en elles l'espérance de jours meilleurs, n'est-ce pas, de façon ambiguë, les confiner encore et toujours dans des valeurs dites féminines, que justement les militantes récusent ?

(7) *Le peuple français*, n° 10, juin 80.

(8) *Pas d'histoire, les femmes*.

(9) Ed. Maspéro.

# Les femmes dans l'armée française

En 1979, il existait 13 896 femmes volontaires dans l'armée française (1).

6 040 étaient dans l'armée de terre (sur un total de 319 745 hommes et femmes).

4 324 étaient dans l'armée de l'air (pour un total de 100 810).

707 étaient dans la marine nationale (pour un total de 68 246),

193 étaient dans la gendarmerie.

Les autres constituaient le personnel féminin des services (santé par exemple).

On comptait en 1979 1 officier général (médecin du service de santé) et 51 colonels et lieutenants-colonels de sexe féminin.

---

Les femmes sont recrutées par concours pour les officiers en provenance du secteur civil, ou par engagement d'une durée de trois à cinq ans pour les sous-officiers déclarées aptes après des tests médicaux et psychotechniques.

Le quart d'entre elles est issu d'une famille de militaires.

Elles vont, dans des écoles spécialisées de l'armée, recevoir une instruction qui ne les dispense pas de l'obligation militaire.

(1) Le Monde Dimanche, 6 avril 1980.

sera pas d'apprendre à tirer ou à défiler en ordre serré. Cependant, à la sortie, elles ne pourront faire partie d'unités combattantes et seuls certains emplois leur seront accessibles : ingénieurs de l'armement, informaticiennes, transmissionnistes, comptables, secrétaires, médecins ou pharmaciens militaires.

Ne s'agit-il pas, en définitive, dès le temps de paix, de mieux utiliser les compétences qui sont censées être celles des femmes pour libérer les hommes des fonctions administratives et améliorer ainsi la valeur et l'efficacité de l'outil de combat en les réaffectant à des missions opérationnelles ?

## DANS D'AUTRES PAYS D'EUROPE

en RFA : seuls les emplois médicaux de l'armée sont ouverts aux femmes. La Constitution ouest-allemande interdit (dans un article portant sur l'objection de conscience) tout maniement d'armes aux femmes.

en Grande-Bretagne : les femmes représentent 5 % des effectifs de la marine de guerre, 3 % de ceux de l'armée de terre et 5,6 % de ceux de l'armée de l'air ; ces armées étant uniquement des armées de carrière.

aux Pays-Bas : les femmes ont le droit de combattre. Certaines sont pilotes d'avion ou spécialistes du guidage de missiles. Elles représentent 0,7 % des effectifs de l'armée de terre, 2 % dans la marine et 1,6 % dans l'aviation.

# *L'ARMÉE et le MACHISME*

Le 11 mars 1980, « Le Monde » publiait sous le titre « L'armée et le machisme » un article de Xavière Gauthier soulignant le véritable conditionnement au mépris des femmes (et de toutes les valeurs dites féminines) qui existe dans l'armée. Cet article suscitait un certain nombre de réponses dont deux parurent dans « Le Monde ».

Nous présentons dans les pages suivantes l'article de Xavière Gauthier, les réponses du lieutenant-colonel Marie-Thérèse Guillermit et du député Florence d'Harcourt, ainsi que la réaction de Xavière Gauthier elle-même.

Ce dossier ne prétend pas faire un tour complet de la question. Il montre que les femmes, comme les hommes, ont des positions divergentes par rapport à l'armée, mais également — et c'est sans doute un fait relativement nouveau — qu'elles se sentent de plus en plus concernées par les problèmes militaires et par la défense, ce qui est primordial.

## **L'armée et le machisme**

Les menaces de guerre — vraies ou fausses — qui planent sur nos têtes depuis quelques temps vont être une bonne occasion pour les gouvernements de renforcer la militarisation. En quoi les femmes sont-elles concernées ? On sait qu'aux Etats-Unis M. Carter a menacé de rétablir la conscription pour tous et pour toutes. On sait qu'en Allemagne on propose officiellement le service militaire pour les femmes, afin de les punir de ne pas avoir fait assez d'enfants, de ne pas avoir donné assez de soldats au pays. Il est vrai qu'il existe des femmes, et même parmi les féministes, pour penser que leur libération, passant par une imitation des hommes, consiste à accéder à leur pouvoir, à leur violence destructrice, à leurs institutions les plus périmées. On peut quand même imaginer que la conscription féminine soulèverait une immense révolte, une insoumission générale.

[Mais déjà, sans attendre ces possibles lois scélérates, il est intéressant d'analyser les liens entre la résistance à l'armée et les luttes de femmes.]\*

Certes les femmes, en tout cas les plus jeunes d'entre elles, sont concernées par le service militaire lorsque ce sont les hommes qui leur sont proches, qu'elles aiment, qui disparaissent de leur vie pendant douze mois (leur laissant éventuellement la charge des enfants) pour aller marcher au pas entre mâles ; ou, au contraire, qui refusent l'encasernement, avec fermeté, avec rage, mais aussi souvent dans le désespoir, voire la terreur. Là, sans doute, les femmes ont leur mot à dire.

Certes, les femmes, en tout cas celles d'entre elles qui ont porté dans leur ventre et mis en vie, ont envie de se battre comme des tigresses pour que leurs fils ne soient pas, un jour proche ou lointain, happés et broyés

\* Les phrases entre crochets n'ont pas été publiées dans *Le Monde*.

par cette école de veulerie, ce rouleau compresseur de toute pensée personnelle, par cette machine de mort qu'est l'armée. Et, là, les mères ont à s'insurger pour que leurs fils, qu'elles ont nourris de leur amour, de leurs forces de vie et de liberté, ne soient pas raptés par l'institution militaire dans sa fonction d'emprisonnement.

Mais ce n'est pas seulement par personne interposée (fût-elle « la chair de leur chair » !) que les femmes sont victimes de la militarisation. Elles le sont aussi directement et parce qu'elles sont femmes. Toute femme sait ce que représente le désastre d'être affrontée à la drague collective d'une horde de permissionnaires, excités comme des puces, déchargeant sur elle le trop-plein des contraintes et des vexations subies à la caserne. De même que l'ouvrier, exploité par son patron à l'usine, a quand même en rentrant chez lui sa femme à exploiter, plus bas que lui, de même, le soldat, ravalé au rang de simple matricule, traité en objet, a encore en sortant de la caserne n'importe quelle femme à traiter en objet sexuel : toute femme peut lui servir d'exutoire en paroles et, trop souvent, en actes.

[Les bordels militaires ou proches des garnisons sont là, ouvertement, pour servir de soupapes de sécurité. Des groupes femmes se sont élevés contre des agressions et des viols de femmes par des soldats et des marins. Ces affaires ne sont pas des « bavures ». Elles sont la conséquence logique de ce que l'armée apprend aux hommes : se conduire en machos.]

Dans son principe même de fonctionnement, l'armée ne peut qu'exclure les femmes, les mettre à l'écart, les mettre à mort. Il est vrai que toute société phalocratique fonctionne sur ce rapport entre hommes, sans femmes réelles : adorées absentes et intouchables (la maman), ou méprisées-mutilées en corps (la putain), toujours niées. Mais c'est plus caractéristique, plus exemplaire, dans l'armée, immense concentration de mâles. Là, plus encore que partout ailleurs, règne le mépris des femmes et de toutes les valeurs féminines (ou supposées telles). La suprême injure pour les insoumis ou les objecteurs de conscience ne peut être que « gonzesses » ou « poules mouillées ». Et, il n'y a pas très longtemps, des soldats du 24<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine, qui soutenaient la lutte des paysans du Larzac, se sont entendu traiter de « pédés rouges » (sic) par leur sous-lieutenant...

Si l'armée est une école de machisme, si elle est le symbole même et le concentré de ce qui fait l'oppression des femmes, elles ont intérêt, elles aussi, à ce que disparaîsse cette vieille et monstrueuse obligation du service militaire.

Xavière GAUTHIER.

## Militaire... et néanmoins femme

Réponse du lieutenant-colonel Marie-Thérèse Guillermi, licenciée en droit, brevetée technique d'études militaires supérieures et ancienne auditrice à l'Institut des hautes études de défense nationale.

Permettez-moi de me présenter. Je suis militaire, et même officier supérieur de l'armée de terre ; je suis une femme aussi. La lecture dans *Le Monde* du 11 mars de l'article signé de Xavière Gauthier m'a intéressée à tous ces titres.

Vraiment ? « L'armée ne peut qu'exclure les femmes, les mettre à l'écart, les mettre à mort » ? Trop tard : nous sommes plusieurs milliers ; l'armée de terre entretient deux écoles pour former « la relève », et les jeunes Françaises se bousculent pour essayer d'y entrer.

Dans l'armée « règne le mépris des femmes et de toutes les valeurs féminines... » ? Non, mais, pour qui nous prend-on ? Pensez-vous que nous nous laisserions mépriser, par hasard ?

Et nous ne sommes pas les « adorées absentes et intouchables ou méprisées, mutilées... ». Sœurs, camarades, amies (sans interprétations téméraires s.v.p.), nous sommes bien présentes dans nos services, actives, souvent fantaisistes, « râleuses » quand il faut, et heureuses d'y être.

Quant à la « horde de permissionnaires », je la rencontre chaque fois que je prends le train pour rejoindre, moi aussi, mon petit coin de province. Elle est plutôt sympathique (non ?) cette foule de jeunes Français joyeux, taquins, plaisantins... Désangeante parfois, mais pas plus que les élèves du C.E.S., qui caricaturent les adultes dans ce qu'ils ont de moins recommandable et empêchent la circulation dans ma rue.

Mais j'y pense, ces jeunes (« la horde de permissionnaires ») ne disparaissent donc pas de la vie des femmes pendant un an ? Ils y reviendraient même trop souvent, pour la tranquillité de Xavière Gauthier ?

Pauvre, pauvre Xavière sans mémoire, qui ne sait pas que si un pays n'a pas son armée chez soi, elle y a celle du voisin ; que pour avoir évité un effort de défense, on finit par passer cinq ans en captivité ou en camp de concentration (quand on peut résister jusqu'au bout !) et que, à défaut de la « horde » de nos permissionnaires, on voit chez nous d'autres hordes autrement à craindre !

Pauvre et triste Xavière, qui a peur de tout : d'un autre milieu que le sien, des jeunes, d'un choix, d'un effort et s'indigne d'entendre crier comme injure : « Poule mouillée » (au fait...).



## L'armée, c'est la défense !

(Réponse de Mme Florence d'Harcourt, député non inscrit des Hauts-de-Seine, et membre de la commission de la Défense à l'Assemblée nationale).

Un article comme celui de Mme Xavière Gauthier, publié dans la page « femmes » du *Monde* du 11 mars, sous le titre « L'armée et le machisme », fait venir à l'esprit des formules telles que « qui veut trop prouver ne prouve rien » ou « ce qui est exagéré ne compte pas » et le lecteur se sent donc porté à l'abandonner à sa fugace existence.

Mais on peut aussi, même si c'est difficile, essayer de comprendre ce qu'a voulu dire l'auteur. S'agissait-il pour Mme Gauthier d'un mouvement d'humeur, d'un déroulement dont l'armée aura été le prétexte et la cible par hasard, comme aurait pu l'être n'importe quelle institution à une époque où, en tant que telles, elles ne sont pas à la mode et où on les critique sous le couvert commode de la protection qu'elles procurent ? Alors le commentaire est superflu.

Il se peut aussi, bien que ce ne soit pas absolument clair, que Mme Gauthier ait voulu déposer des conclusions et les étayer par des arguments. Quelles conclusions et quels arguments ?

S'agit-il de supprimer l'armée en général et chaque armée, suisse, israélienne, américaine, russe, etc. en particulier, ou de supprimer l'armée française seulement ? Il faut le dire. Au moins, pour reprendre à l'envers et dans la dérisoire la formule de Clemenceau : « *Le pays connaîtra qu'il n'est pas défendu* », et il saura pourquoi (mais trop tard).

S'agit-il seulement de réformer ? Il est bien vrai que la réflexion des citoyens à ce sujet doit être accueillie avec attention.

En réalité, nous sommes nombreux à être attachés à des valeurs fondamentales comme la liberté, et si imparfaitement qu'elles soient établies dans notre pays (mais ailleurs ?) nous voulons les y protéger. Tel est le rôle de la défense nationale dont l'armée est non pas le seul, mais le principal élément. Aidons-la à améliorer ses méthodes et son efficacité comme nous le ferions pour les autres forces vives de notre pays, services publics ou entreprises entre autres. Mao Tse-Toung l'a bien dit : « *On ne peut abolir la guerre que par la guerre ; pour qu'il n'y ait plus de fusils, il faut prendre le fusil.* » Ainsi, la défense est le gage de la paix, cette paix à laquelle toute mère, toute épouse, toute femme est viscéralement attachée.

Se contenter d'une négation systématique ne serait, en définitive, et puisque Mme Gauthier se réclame de la profession d'écrivain elle me comprendra, qu'une contestable littérature.

## Aurai-je été trop vite ?

(réaction de Xavière Gauthier aux deux réponses précédentes)

Forte et riche d'une lutte de plusieurs années au sein du mouvement des femmes, j'ai cru qu'une parole libre n'était pas un sacrilège. J'avais un peu oublié de quel poids de peur, de refus de comprendre et de s'interroger pesaient encore les tenants du vieux monde ! Loin de m'apparaître comme une audace inouïe, écrire que l'armée est une école de machisme me semblait un peu un truisme, j'avais l'impression d'énoncer des évidences. Or, je me rends compte que s'attaquer à l'armée représente encore une transgression qui provoque — la métaphore militaire est ici à sa place — une levée de boucliers.

C'est donc que l'analyse des liens entre les luttes de femmes et les résistances à l'armée reste plus que jamais nécessaire. Car c'était de cela précisément qu'il était question dans mon article et non pas du pacifisme des femmes. J'aurais aussi beaucoup à dire à ce sujet — par exemple sur la signification de la notion de patrie (du latin : *patria* : pays du père) pour les femmes —. Or ce n'était pas ce problème-là que j'abordais pour l'heure, mais celui de la fonction nécessairement misogynie de l'institution militaire. Et je refuse qu'on escamote ce problème en le faisant tout de suite glisser vers celui de la guerre. On dira que l'armée sert à faire la guerre, c'est-à-dire à blesser et à tuer. C'est, en effet, son but avoué et reconnu. Mais il en est d'autres, liés d'ailleurs au premier : apprendre à chaque citoyen l'obéissance servile, briser sa personnalité, l'uniformiser, le rendre soumis et malléable afin de pouvoir l'utiliser vite et « bien », etc. Armée de classe, armée impérialiste, armée briseuse de grève et endoctrinée à réprimer au nom du maintien de l' « ordre ». Tout cela a été souvent dénoncé. Armée sexiste aussi, et c'est cet aspect particulier, lié aux autres, contre lequel j'entends m'insurger. Parce que je suis une femme et parce que je sais que nous sommes nombreuses à ne plus pouvoir supporter ces hommes que fabrique (entre autres institutions) l'armée : dressés à l'agressivité, sans imagination, blindés corps et âmes, violeurs et tueurs en puissance et parfois en actes si « l'occasion » (une guerre par exemple) se présente. Parce que je sais que c'est contre cette masculinité là que nous luttons, nous, femmes.

Bien sûr, il faut aussi savoir qu'il existe, dans l'armée comme partout ailleurs, des femmes-alibi, des Madame le lieutenant-colonel, qui servent de preuve au système en place pour démontrer qu'il n'est pas ce qu'il est. Cette figure mythique (mais pas du tout irréelle) prend place, dans les images d'Epinal masculines, entre les figures de la maman et de la putain : c'est celle de la frère (d'armes justement), du compagnon, femme travestie, qui se nie le plus possible en tant que femme et se

méprise elle-même au point de croire par exemple qu'il est insultant pour une femme d'être traitée de femme... J'ai entendu dire que, lorsqu'on conduit les moutons à l'abattoir, on en garde un qui non seulement n'est pas tué mais au contraire choyé. Il ressort, chaque fois, à mener tous les autres moutons vers leur mort. Il est là, en quelque sorte, pour dire à ses semblables : « Venez. Là où je suis, vous serez heureux. La preuve ? moi ».

Colonel offre ses services pour participer à tout jury de concours de beauté. Jugement prompt assuré. A déjà fait ses preuves à Laval le 20 avril 1980.

Le Coquelicot, journal de Mayenne.

*En Mayenne, ce sont les femmes qui sont au départ de l'action du groupe des renvoyeurs (plus de 150). Elles vont à la pêche aux livrets et sont présentes à chaque intervention.*

*La dernière eut lieu après un procès en appel à Angers, qui condamnait neuf renvoyeurs à la privation de leurs droits civiques pendant cinq années.*

*Les renvoyeurs organisèrent quatre jours d'information, autour d'une caravane installée sur la place de la mairie. Le dimanche, hasard du calendrier, se déroulait le congrès départemental des anciens combattants ; leur défilé passa juste devant notre caravane et surtout devant la banderole que je tenais avec une amie. Sur un voile de mariée, écrites en lettres rouges, les paroles suivantes : « Des femmes vous demandent de renoncer à vos papiers militaires ». Le colonel, commandant la garnison de Laval (le 38<sup>e</sup> R.I.T.) sortant du rang, hurla en passant devant moi : « sauve-toi de là, sale putain, t'es pas belle... »*

*Et voilà pourquoi un procès eut lieu entre une non-violente et un colonel. Le tribunal était rempli de femmes de tous âges. J'ai reçu beaucoup d'affection pendant tout ce temps-là.*

*La surprise fut la condamnation prononcée par le juge\*. Personne n'y croyait. Joie d'applaudir son courage, joie de voir la presse relater l'événement, alors que les pressions étaient en marche depuis la mise en assignation, bien sûr.*

*Plusieurs fois déjà, les femmes ont incité publiquement au renvoi de livret. A quand un procès pour incitation ?*

Anne-Marie Le Tort.

\* Le colonel a été condamné à 1 000 F d'amende et aux dépens.

# L'armoire finit par avaler l'Homme

par Huguette BOUCHARDEAU

On a déjà tellement dit, tellement écrit, sur cette question de lien — de négation ? de désir ? de recherche ? d'antinomie ? — entre femmes et pouvoir...

J'ai écrit moi-même (1), en réfléchissant sur ma propre expérience et sur mon parti, le P.S.U., un certain nombre de choses à ce sujet. Je me permets de les reprendre ici en les organisant.

## Que se passe-t-il quand les femmes ont un pouvoir ?

L'exercent-elles de la même manière que les hommes ? Ma réponse sera : bien sûr que oui, peut-être que non. Bien sûr que oui, d'abord. Je ne vais citer ni Margaret Thatcher, ni Alice Saunier-Seïté, ni Golda Meir : vous y aviez pensé. Je vais seulement réfléchir sur des données que je possède bien, celles du pouvoir dans un parti politique.

Bien sûr que oui, d'abord. Parce que, dans l'exercice du pouvoir, les institutions, les structures jouent un aussi grand rôle que les individus eux-mêmes. Quand on est dans ces institutions et ces structures, on ne peut les « déjouer » aisément.

(1) Cf. notamment *Un coin dans leur monde* - Ed. Syros, 1980.

Et puis, le goût du pouvoir peut nous tenir aussi bien qu'il tient les hommes.

Bien sûr que non, quand même. Parce que, au fond, que savons-nous exactement même de Margaret Thatcher, Alice Saunier-Seïté, Golda Meir ? Nous en avons avant tout une image renvoyée par des hommes. Ceux de leur entourage. Les journalistes aussi. Tous s'attendaient à trouver, chez les femmes, les fameuses qualités complémentaires qui permettent si bien aux hommes de briller. Or ces dames s'alignent — et avec quelle force, quel tempérament, j'allais dire quelle virilité — sur le même plan qu'eux. Mieux : pour « faire leur place » dans ce monde des hommes, elles n'ont pu se contenter d'être des égales. Banalité que de dire que pour être reconnues quelque part — monde du travail, des arts, de la politique, partout où la compétition est reine — il faut, quand on est femme, en faire davantage.

Loin de moi l'idée de justifier à tout prix les traits de caractère de telle ou telle. Mais je suis frappée de l'analogie des jugements portés sur ces femmes politiques et sur les rares femmes ayant accédé à des postes de responsabilité dans le domaine du travail. Peut-être ont-elles dû, pour s'imposer dans l'univers masculin, se montrer plus autoritaires. Mais ne faut-il pas voir là, surtout, ce

que représente d'insupportable, pour la plupart des hommes, le fait de se sentir subordonnés à une femme ? Qui souffre de la femme-chef ? Il n'y aura jamais assez de mots ambigus pour maudire cette autorité des femmes qui ne peut être que trop pesante et trop insignifiante à la fois : caporalisme, mesquinerie, etc. Nous, les hommes, nous vous avons fait beaucoup d'honneur en vous comptant presque au rang de nos semblables ; si maintenant vous allez, vous, y croire, et retourner contre nous un pouvoir que vous ne tenez que de notre bon vouloir...

Les unes sont donc perçues comme autoritaires, avides de pouvoir, prêtes à écraser l'adversaire ou le subordonné. Par contre les autres, l'énorme majorité des autres, cherche à se faire pardonner l'intrusion dans les chasses gardées du pouvoir mâle.

Et ceci, en assumant de manière tout à fait spécifique des « responsabilités » au lieu de prendre des pouvoirs. Elles sont là parce qu'on avait besoin d'elles. Elles n'occupent pas des fonctions d'**autorité** mais d'**utilité**. Elles sont consciencieuses et n'ont pas à être géniales. Ce sont des « bûcheuses » avant tout. Et dans quels types de rôle ?

— ou bien elles se replient sur le type d'activité où elles ont eu l'occasion, très tôt, de faire un apprentissage : tâches d'exécution, souvent d'organisation dans le meilleur des cas. Je n'ai pas à redire après tant d'autres qu'il en va ainsi dans le monde militant comme dans le monde du travail.

— ou bien on les retrouve dans les « domaines réservés » depuis longtemps aux femmes. Dans les années 30 en France, quand le droit de vote était refusé aux femmes par les hommes politiques, ces mêmes hommes trouvaient bon de s'entourer, par « cooptation », dans les municipalités, de femmes qu'ils prenaient au titre de « conseillères-adjointes » ; et toujours aux mêmes charges : école, enfance, personnes âgées, santé, quelquefois logement. Activités de « bienfaisance » ou proximité avec les rôles maternel et ménager.

— ou bien elles acceptent de jouer le rôle de la « seconde indispensable au grand leader surchargé ». Ici c'est le modèle de l'épouse ou de la

maitresse qui reste en filigrane. Mélange subtil d'intelligence intuitive et de charme reposant. Des épouses crantées des candidats américains à la présidence étreignant leur héros d'époux après le show télévisé, à la femme ambitieuse qui « pousse » et conseille son génial mari ou à l'éminence grise travaillant en secret dans les cabinets de l'Elysée et des Ministères, nous connaissons tous ces clichés, tous ces phantasmes.

En gros, ou bien les femmes n'ont pas d'idées, et ne travaillent pas par elles-mêmes : elles ne seront jamais que les porte-parole des hommes. Ou bien elles sont réellement supérieures, elles ont des idées, mais alors elles travaillent pour un homme parce que toute la vie d'une femme ne peut s'expliquer que par cette tension-là : faire triompher celui (ou ceux) à qui elle se dévoue. Et le lien avec cet homme, bien sûr, n'est pas d'abord de conviction, d'idées, mais de cœur et d'ailleurs... plus ou moins « sublimé » seulement.

Resteraient le personnage de l'intrigante. La mal vue. La mal notée. Parce que, elle, se sert des hommes à des fins personnelles. Mais là encore, les voies sont détournées : elles passent par le sexe. Une femme peut se servir des hommes comme de pions, comme dans tous les jeux de pouvoir. Mais encore faudra-t-il qu'elle se les soit soumis par tous les artifices de la séduction.

Vous me rétorquerez que tout cela est cliché... réalité dépassée. Relisez avec attention la presse de ces derniers mois sur les femmes exerçant quelque pouvoir et quelque influence. Vous verrez que tous les clichés sont là. Et quand des clichés ont la vie dure... Pour les dépasser, il nous faut au moins les avoir repérés avec soin.

#### Les « territoires réservés » aux femmes.

D'autant que ces clichés nous renvoient sans cesse à une autre réalité. Le non-pouvoir des femmes dans les territoires masculins — politique, affaires, création — comme le pouvoir des quelques-unes qui s'y aventurent, sera toujours lié à l'autre pouvoir des femmes. Celui que leur confère leur sexe, celui que leur confirme leur rôle familial. Et

ici, on trouve une seconde question : les femmes ne se réservent-elles pas, dans cette société où le pouvoir appartient aux hommes, des « espaces de pouvoir » qui seraient le lieu de leur pouvoir spécifique : la famille n'en est-elle pas un exemple ?

Souvent les réactionnaires de tous bords nous ont répété que les femmes auraient bien tort de vouloir troquer les pouvoirs secrets et intimes qu'elles exercent dans les relations amoureuses, dans la famille, contre l'exercice des pouvoirs institutionnels, plus éclatants mais plus fragiles. Nous avons appris de nos mères à régner sur un homme, sur des enfants, sur l'ordre minutieux d'une maison. Pourquoi nous mêler de cet ordre des choses au-delà de nos proches et de nos murs ? Freud nous a expliqué, après la tradition, que nous n'avions pas de goût pour la création ni le commandement, puisque nous assouvissons dans la maternité tous nos désirs de dépassement et de pouvoir. L'exercice d'une responsabilité et d'un pouvoir politique, pour lesquels les fatigues sont importantes, suppose que l'on jouisse en compensation du double plaisir à dominer par la pensée et le discours la compréhension morcelée du réel, et que l'on prenne aussi plaisir à diriger les autres. Je crois que bien peu de femmes aujourd'hui goûtent assez ces plaisirs-là pour y sacrifier la sécurité des joies quotidiennes, pour les gagner aux risques des affrontements, des conflits, de la cruauté que comporte le jeu politique.

On ne peut négliger tout ce qui s'attache au plaisir du territoire, attribué ou conquis, mais en tout cas reconnu, si l'on veut comprendre ce qui se passe pour la plupart des femmes dans leur rapport compliqué avec le militantisme. Puisqu'il faut s'accommoder des rôles que les autres ont pensé pour vous, les femmes vont souvent avoir tendance à s'y installer. Et tenter de faire, d'un lieu d'esclavage et de travaux répétitifs, un domaine réservé où s'exerce enfin ce qui leur reste de pouvoir. Dans une maison, les tâches ne sont pas exactement codifiées, encore que chacune de nous ait appris de sa mère, et de toute la tradition, la longue théorie des gestes journaliers. Mais le produit n'est jamais terminé, il est indéfiniment perfectible, et, la seule loi de sa production étant

inscrite dans nos têtes à nous, et dans le regard approbateur ou critique de l'entourage, on n'est jamais sûre d'avoir bien fait et d'en avoir fini. Entre la nourriture à prévoir et la cuisine à faire, entre l'indispensable hygiène et la décoration de la maison, il y a un abîme, qui va permettre ou de rétrécir à l'extrême le temps consacré à l'indispensable, ou de rallonger à l'infini les heures ménagères. A partir de là, nous avons souvent entendu le discours moralisateur du taylorisme domestique, ou les appréciations méprisantes de celles et surtout de ceux qui refusent de se laisser engluer dans le domestique : si les femmes savaient s'organiser, si elles n'exagéraient pas l'importance des détails... Lennui, c'est que lorsqu'on ne se sent valorisé que par ces tâches-là, lorsqu'on a bien intégré depuis l'enfance que le devoir, la valeur d'une femme consistaient avant tout à être capable de les bien remplir, on ne peut les mépriser et les réduire sans se nier soi-même d'une certaine façon. Et l'on crée des tâches pour enrichir le temps passé dans la maison. Et les enfants exigent la répétition d'un certain nombre de rités qui font pour eux partie de cette maison même ; et cette maison, et ces enfants finissent par vous aspirer la vie comme ces armoires dont parle Natalia Baranskaïa : « On achète une armoire et elle ouvre la bouche toute grande, il lui faut des robes, des complets, des manteaux, comme-ci et comme-ça, des tricots, des tissus... Il y a des armoires qui bouffent toute la vie et qui ne sont pas encore rassasiées (...) Et l'armoire finit par avaler l'homme. Il y reste comme en prison. Il ne vit plus, il purge sa peine. » (2)

Quelquefois même, le partage des tâches ne suffit pas à sauver de l'engloutissement, mais il y fait plonger deux personnes au lieu d'une. Société de consommation aidant, la sphère domestique est capable d'étouffer hommes et femmes. Betty Friedan a très bien analysé, aux Etats-Unis, il y a près de vingt ans, ce surinvestissement domestique qui permettait à la société américaine de renvoyer au foyer des générations de femmes que leurs études

(2) *Une semaine comme une autre*, Pantéléïnon, o pantéléïnon - Ed. des Femmes, 1978.

supérieures auraient dû préparer au refus de l'enfermement. Nous en sommes aujourd'hui chez nous à l'étape qu'elle analysait alors. Avec la valorisation de la nourriture préparée chez soi, le retour aux confitures et aux conserves faites à la maison, quand il ne s'agit pas du pain, le réapprentissage de la couture et du tricot et le goût pour le bricolage. Enrichissement des tâches domestiques, comme il y a enrichissement des tâches industrielles inventé par les psychosociologues du travail pour faire oublier l'aliénation fondamentale du travail morcelant et aliénant. Ainsi les tâches ménagères arrivent à la fois à vider l'esprit, et à l'occuper si fort que l'on n'est plus disponible pour rien d'autre. A moins qu'ailleurs un vif intérêt ne vous permette de les réduire au strict minimum, elles vont devenir le centre de la vie, le rappel lancinant et journalier de l'essentiel.

### Le pouvoir sur l'intime.

Pourtant il ne s'agit pas seulement de cela. Il s'agit du pouvoir sur le cercle intime, du pouvoir sur les hommes et les enfants et pas seulement sur les choses. Pouvoir fascinant, pouvoir redoutable qui se joue dans l'entrelacs des relations maternelles et amoureuses, dans le rapport troublant de possession-dépossession avec l'ami, le mari, les enfants. Tenons-nous tellement à ce pouvoir-là ? Ne sommes-nous pas terrifiées souvent de ce qu'instaure de drames la captation, la surprotection, la dépendance ? J'aime bien un auteur pourtant misogyne, Milan Kundera, qui traite de ce thème dans plusieurs de ses romans. Ainsi un de ses héros déclare-t-il dans « **La valse non admise** » :

« Je n'aime pas la maternité... L'ère moderne a déjà démasqué tous ses mythes. L'enfance a depuis longtemps cessé d'être l'âge de l'innocence. Freud a découvert la sexualité du nourrisson et nous a tout dit sur l'Œdipe. Seule Jocaste reste cachée, personne n'ose lui arracher son voile. La maternité est l'ultime et le plus grand tabou, celui qui enchaîne la mère à l'enfant. Ce lien mutile à jamais l'âme de l'enfant et prépare à la mère, quand son fils a grandi, les plus cruelles de toutes les douleurs de l'amour. »

Pourtant, il nous faut nous défendre contre cette dernière fatalité dont on prétend nous accabler encore. On voudrait que nous prenions les charges de la maternité, de la maison, sans que nous nous attachions aux pouvoirs que nous donnent ces rôles. Répétons bien que les femmes ne s'attachent ainsi au « territoire domestique » avec l'investissement glouton dans la consommation, l'astiquage, le maternage, qu'autant qu'on leur refuse l'accès aux autres territoires.

Je ne peux m'empêcher de penser que les nombreux textes écrits en ces dernières années sur le « retour en maternité », sur la sublimation plus ou moins poétique du rôle de la mère, ne sont que le signe d'un retour en arrière lié à la peur des conséquences pratiques, économiques et idéologiques du mouvement des femmes. Dire nos maternités, sans doute. Mais sans régression vers quelque archéo-culture où nous devions accepter, au nom de la beauté sauvage et primitive de l'enfancement, tous les esclavages femelles. Je ne vois pas sans un peu frémir un auteur aussi pertinent qu'André Gorz confondre les tâches traditionnellement féminines avec ce qu'il nomme par ailleurs le travail non-constraint. Il parle, à propos du ménage, de la cuisine, des soins aux enfants, des « derniers restes de la vie auto-déterminée et autogérée ». Et, c'est vrai, hors du vécu qui organise tout cela dans une sphère d'obligations (et de culpabilité quand ces obligations ne sont pas remplies), l'observateur « détaché » peut être amené à confondre tout ce travail contraint des femmes (qu'elles n'ont pas la possibilité réelle d'abandonner, ni de faire seulement de temps en temps, quand il leur plairait) avec toutes les tâches choisies auxquelles beaucoup d'hommes s'adonnent hors de leurs activités professionnelles. Il faut simplement n'être pas femme pour pouvoir confondre avec autant de facilité nettoyage et bricolage, soins d'entretien, de décrassage et organisation des jeux d'enfants, cuisine répétitive deux fois par jour et petits plats extraordinairement mijotés un jour de grand spectacle paternalo-cuisinier.

Non, nous ne trouvons pas forcément de liberté, de joie, d'épanouissement dans ces tâches de tous les jours qui pourtant se passent bien loin du cadre

militaro-industriel. Si, de temps en temps, nous agissons comme pour nous y enfoncer et nous y perdre, c'est que nous n'avons pas d'autre choix. Et qu'il faut bien se résigner à aimer ce que l'on fait, si l'on ne fait pas ce que l'on aime.

Alors ? Avons-nous réellement du pouvoir ? Devons-nous contester le pouvoir des hommes, ou prendre le pouvoir à leur place ?

J'ai placé en exergue d'un des chapitres de mon livre (3) cette formule de Louise Michel : « Si elles allaient vouloir gouverner ! nous ne sommes pas assez sottes pour cela ! ce serait faire durer l'autorité : gardez-la afin qu'elle finisse plus vite ! (...) » Vos titres ? Ah bah ! Nous n'aimons pas les guenilles ; faites-en ce que vous voudrez ; c'est trop rapiécé, trop étriqué pour nous. Ce que nous voulons, c'est le silence et la liberté. Vos titres ? Le temps n'est pas loin où vous viendrez nous les offrir, pour essayer par ce partage de les retaper un peu. »

Elle dit bien notre attitude vis-à-vis des pouvoirs de décision dans la société politique. Et ce n'est pas parce que quelques femmes, en proportion ridicule, ont réussi à s'imposer dans ce monde-là que la formule de Louise Michel nous semble périmée. Je crois cependant qu'il nous faut réfléchir avec attention à ce que nous disons lorsque nous rejetons « le pouvoir ». Nous venons de voir ce que le rejet de certains pouvoirs dans le camp masculin et la recherche d'autres pouvoirs pour les femmes, dans le monde des relations interpersonnelles et domestiques, pouvait avoir de mystificateur. Pourtant le mouvement des femmes a raison, je crois, de poursuivre sa critique « du pouvoir » tel qu'il s'exprime, dans la plupart des institutions, dans l'Etat, dans le jeu politique :

— D'abord sans doute, parce que ce mouvement vise à détruire l'une des formes d'oppression les plus anciennes, celle du père sur la femme et les enfants. En affirmant alors qu'avec cette oppression disparaîtraient toutes les autres formes de domination qu'elle avait engendrées. Il y a quel-

ques raisons dans cet espoir. Au moins autant, en tout cas, que dans le messianisme marxiste de la libération par l'abolition de la lutte des classes. Car l'oppression et l'exploitation d'autrui, qui s'apprennent dès les premières relations de l'enfance, dans la fabrication journalière du modèle familial, forment au sens de la hiérarchie, au respect des rôles pré-établis, à l'idée que l'injustice a des fondements naturels.

— Ensuite, parce que ce mouvement est né, entre autres choses, d'une contestation des formes de la délégation de pouvoir politique dont, pendant des décennies, à travers les formes de pouvoir « démocratique », les femmes furent exclues. Avec de curieuses conséquences sur le féminisme. Celui-ci se définissant tantôt comme une lutte pour l'égalité des droits dans le champ politique (avec des épisodes éclatants — et durables — comme la mise en cause de ce champ clos des ambitions masculines), tantôt comme la perception claire que l'accès à l'égalité politique, comme on disait, ne changerait que peu de choses au désordre établi. Sur cette question, le mouvement des femmes a connu et connaît encore, je crois, les mêmes contradictions que le mouvement ouvrier, pris entre le désir d'aménager le système démocratique à son profit et l'idée de le transformer radicalement.

— Enfin, parce que, nous trouvant sensibilisées aux rapports de la dépendance à autrui qui se manifestent dans la vie quotidienne, familiale ou amoureuse, nous attachons plus d'importance à ce qui se joue de rapports de pouvoir dans toutes les relations inter-individuelles. Et nous désirons dépasser ce type de rapports.

Dans tous ces sens, le mouvement des femmes peut participer de manière active à la remise en cause et des formes totalitaires de domination politique et du fonctionnement hiérarchique et centralisateur des formes « démocratiques » de la délégation.

(3) Op. Cit.

### **Occuper le terrain politique pour le subvertir.**

Est-ce à dire alors que nous nous désintéressons aujourd'hui du terrain politique et que nous laissons aux hommes le soin de régler les rapports de pouvoir, puisque nous nous y reconnaîtrions si peu ?

Je crois au contraire qu'il nous faut occuper le terrain politique, le subvertir, y poser les questions que les hommes ne poseraient pas à notre place.

La logique dont relèvent la plupart des discours politiques de gauche ou d'extrême-gauche est assez imperméable aux problèmes que nous voulons poser : celui de la division traditionnelle des rôles entre les hommes et les femmes, celui de la place du travail ménager dans l'économie, celui du temps nécessaire pour la reproduction de la force de travail, celui de la dépendance dans les rapports sexuels et dans la vie familiale. Bref, tout ce qui justement est assigné depuis longtemps, dans la culture politique, à la sphère du privé, opposée à celles des rapports sociaux qui devraient être réglés par la politique. Que les femmes fassent de la politique comme les hommes, sans favoriser cette intrusion du privé dans le politique, et elles seront sûres d'être bien accueillies. Qu'elles prétendent que la pensée politique sérieuse se penche sur ces problèmes, pourtant aussi quotidiens que ceux de l'usine, du bureau, de l'immeuble ou du quartier, et elles se trouveront alors placées, non devant une mauvaise volonté systématique — je parle ici du P.S.U. — mais devant une incapacité à intégrer ces questions à ce discours politique, né dans le mouvement ouvrier et modelé par le marxisme. Il faut que les femmes imposent leurs problèmes et qu'elles s'imposent. Et cela ne peut se faire qu'à condition d'être placées là où s'élabore la théorie, là où se fabrique la politique. Donc aux postes-clés de la hiérarchie.

Je ne vois donc qu'une solution pour les femmes qui voudraient mener, dans un parti politique, une lutte qui place au centre des objectifs de l'organisation les problèmes qu'elles posent : conquérir dans cette organisation suffisamment de

postes de pouvoir pour être assurées qu'elles pourront bien infléchir la politique de l'organisation en cause. Mais comme il y a de grands risques, dans la conquête de ces pouvoirs, de se confronter aux habitudes prises et d'être d'autant plus attirées dans le camp des maîtres que l'on est peu nombreuses à franchir les barrières, il faut s'assurer par ailleurs de l'existence d'un collectif de femmes qui rappelle sans cesse les objectifs de départ.

Et nous posons là, je crois, l'un des problèmes les plus fondamentaux dans le monde d'aujourd'hui : les mouvements pour la libération, pour le socialisme, ont, dans le monde, tragiquement tourné à la restauration d'autres totalitarismes. Qui représente le peuple ? Qui a le droit d'imposer tels objectifs ? Comment sauvegarder les droits des individus contre l'accaparement par un groupe de la représentation collective ? A toutes ces questions, je ne dis pas, je suis loin de dire que le mouvement des femmes a dès aujourd'hui des réponses. Mais je dis qu'il contribue fortement à les poser, à les éclairer, à nous mettre en garde contre les reproductions automatiques du passé.

Voilà pourquoi je pense qu'il est plus qu'urgent que notre parole collective trouve sa place. Que nous ne laissions plus aux hommes le soin d'organiser seuls notre vie. Non pour les remplacer à la barre, mais pour trouver d'autres formes de vie sociale qui ne reposeraient pas, justement, sur le partage des rôles, entre nantis et exploités, entre compétents et exécutants, et — bien que ces dernières catégories ne recourent pas exactement les autres — entre hommes et femmes.

# un pouvoir sans violence ?

Entretien avec Françoise Gaspard

Françoise Gaspard, 34 ans, est maire de Dreux depuis 1977. Dans un livre intitulé « Madame le... » (1), elle raconte l'aventure que fut son élection à la Mairie. Aventure qui lui a permis de voir,

(1) Ed. Grasset, Paris 1979. Les citations en marge de cet entretien sont tirées de ce livre.

concrètement, tous les obstacles qui attendent une femme, jeune de surcroît, lorsqu'elle prétend occuper des fonctions d'ordinaire réservées à des hommes d'un certain âge. Elle parle du piège tendu aux femmes lorsqu'elles se retrouvent à un poste de responsabilité : « faire tout son possible pour faire oublier que l'on est une femme et

prouver que l'on est à la hauteur ».

Mais elle est finalement optimiste et pense que les femmes, en étant présentes dans tous les lieux de pouvoir, peuvent trouver une nouvelle manière d'exercer ce pouvoir, qui ne soit pas seulement une copie du modèle masculin.

p. 9 : « Pour tous ceux qui redoutent l'Institution - féministes, intellectuels, pauvres et marginaux - mon succès prend les allures d'une trahison. »

**Françoise GASPARD.** — Je voudrais d'abord soulever une question qui m'a toujours préoccupée : celle de savoir si le pouvoir est toujours lié à la violence, ou s'il peut exister une forme de pouvoir sans violence, consensuel. Peut-on exercer un pouvoir sans faire subir une violence aux autres ?

C'est une question que je me suis souvent posée, d'abord dans le cadre familial à travers le pouvoir paternel ou maternel ; ensuite de façon plus théorique ou plus « philosophique », lors de mes études de droit et d'histoire, quand j'étudiais les phénomènes de « prise de pouvoir ».

p. 63 : « Ne valait-il pas mieux entrer dans les institutions et les utiliser ? »

Les tentatives démocratiques dans les sociétés occidentales — je dis « tentatives » car je ne crois pas que la démocratie parfaite existe nulle part — ont montré qu'il y a eu recherche d'une forme de pouvoir où la violence était au moins plus dissimulée, plus cachée, moins explicite ; des efforts sont faits pour arriver à un consensus par le biais de la délégation de pouvoir.

Actuellement je me dis autogestionnaire, bien sûr, mais je suis en permanence prise dans des contradictions et je me retrouve souvent devant la nécessité de prendre des décisions, ne serait-ce que parce que les autres ne les prennent pas.

C'est un problème très complexe, lié à notre civilisation et à notre éducation dans lesquelles il y a constamment pouvoir, dressage... Sans doute est-il nécessaire d'ailleurs qu'il y ait une certaine forme d'apprentissage pour pouvoir arriver à un consensus sur le plan social, à une acceptation d'un certain nombre de règles.

**A.N.V. — Qu'est-ce qui vous attire dans le pouvoir ?**

**F.G.** — Ce qui m'intéresse dans la « situation de pouvoir » où je suis actuellement, c'est de modifier le pouvoir. J'ai vu le pouvoir s'exercer d'une certaine façon ; j'ai envie, quant à moi, d'instaurer un autre système, une sorte de « petite république » à l'échelle de la ville, qui soit fondée sur le dialogue et l'acceptation des règles.

**« Gérer » les conflits**

**A.N.V. — Cet exercice « démocratique » du pouvoir, comment se traduit-il au niveau de la gestion municipale ?**

**F.G.** — J'ai eu très vite le sentiment, après avoir été élue, que mon rôle, ma responsabilité, consistait en grande partie à « gérer » des conflits. Ce que j'ai à affronter quotidiennement, ce sont précisément des conflits : conflits entre des intérêts, entre des gens, entre des idées.

Chaque fois, j'essaie de trouver une solution qui donne le moins d'insatisfactions aux uns et aux autres, qui concilie les intérêts particuliers et satisfait l'intérêt général. C'est quelquefois difficile !

Un exemple : il y a à Dreux, sur un plateau, en dehors de l'agglomération, un terrain qui a été aménagé par un groupe de jeunes pour faire des compétitions automobiles. Une association écologique s'est constituée pour protester contre le bruit que cela créait. Comment résoudre le problème ?

p. 85 : « Je commençais à comprendre qu'une femme qui se met en situation de pouvoir et l'assume n'existe plus tout à fait en tant que femme. Qu'elle est immédiatement regardée par les hommes en référence à eux-mêmes, donc vécue comme leur caricature. »

p. 212 : « Parce que je n'aime pas faire de concessions aux phallocrates d'où qu'ils viennent, on répète que je suis cassante, péremptoire et pour tout dire dépourvue « de toute féminité ». Ainsi tout rentre dans l'ordre : la preuve est faite qu'une femme ne peut remplir des fonctions électives et réussir un tant soit peu à les assumer qu'en s'abîmant ou, au mieux, en étant « comme un homme ».

Or une chose est certaine : je ne suis pas un homme et je refuse d'être la « femme-mec » que certains décrivent tout en employant devant moi des formules moins abruptes. »

Les membres de cette association ressentaient vraiment le bruit comme une agression difficilement supportable. Par ailleurs, ces compétitions automobiles — sur lesquelles je ne porte pas de jugement — représentaient pour les jeunes le moyen qu'ils avaient choisi pour s'exprimer, et peut-être exprimer une certaine violence, une certaine révolte. On ne pouvait pas le leur interdire purement et simplement. Alors on a essayé d'établir un équilibre — mais qui est très fragile — en réglementant le bruit et les conditions de compétition sur ce terrain.

J'ai à régler avec mon équipe, constamment, ce genre de conflits et — je l'ai expérimenté dans un certain nombre de cas — je crois que seuls le dialogue et l'acceptation de l'écoute de l'autre peuvent les résoudre.

J'ai un autre exemple : dans un quartier ancien de Dreux, il y a une confrontation entre des jeunes et une population plus âgée qui fait les 3 x 8. Ce quartier manquait totalement d'espaces de jeux et nous y avons créé un terrain d'aventures. Un terrain d'aventures est forcément un peu hétéroclite, désordonné, avec des planches qui traînent ! Il y a eu une réaction négative très vive de la part des adultes vivant à côté. La tension est montée très rapidement : les jeunes jetaient des bouteilles contre les vitres, les autres leur répondaient en sortant leurs fusils de chasse !

Eh bien, nous sommes arrivés — bien sûr, ce n'est pas encore totalement réglé — mais nous sommes quand même arrivés à mettre ces deux groupes l'un en face de l'autre. Et après s'être insultés, bousculés, hués mutuellement pendant une heure, ils sont arrivés à se parler. Ils ont fini par créer une association de jeunes où certains adultes sont entrés. Ca ne se passe pas tous les jours très bien, mais c'est en bonne voie.

Je suis constamment en position d'arbitre face à ce genre de situation, et je sais qu'il faut, très vite, désarmer la violence et faire que les gens s'acceptent les uns les autres. Ce qui, dans une ville comme Dreux en particulier, est très difficile.

Dreux est une ville violente. D'une part, parce qu'une grande partie des habitants sont des gens qui sont venus pour la première fois s'installer dans une ville. Il y a un problème d'adaptation énorme, aussi bien pour les Français que pour les étrangers (Dreux est la ville de France où il y a le plus fort taux d'immigrés : 47 nationalités sont représentées !)

D'autre part, parce qu'il y a un très fort pourcentage de jeunes ; c'est la ville de France où proportionnellement il y en a le plus : 50 % de la population a moins de 25 ans. Et beaucoup de ces jeunes sont rejetés par le système scolaire, déracinés quand ils sont immigrés. Ils n'ont plus de règles, plus de « cadre » de vie.

**Ne pas se prendre pour le pouvoir.**

A.N.V. — Dans votre livre, à plusieurs endroits, vous parlez des pièges qui attendent une femme lorsqu'elle se trouve en « situation de pouvoir ».

F.G. — Le risque, c'est de se prendre pour le Pouvoir ! Je le sais d'expérience, car il m'arrive — même si c'est quelque chose que l'essaie d'éviter au maximum — de trancher en disant : selon moi, c'est comme cela que cette question doit être réglée et pas autrement. Souvent j'agis ainsi par fatigue, d'ailleurs, quand j'en ai « ras-le-bol » d'une journée de 15 ou 16 heures de travail.

A.N.V. — C'est un risque qui guette autant les hommes que les femmes...

F.G. — Je dirais que les hommes, ce piège ne les guette même plus... ils y sont complètement tombés. On les a préparés à cet exercice du pouvoir durant toute leur enfance. On leur a répété que le modèle était l'autorité paternelle. Et ils reproduisent le système ensuite dans l'entreprise, dans la famille. C'est pour eux un jeu complètement socialisé.

Pour une femme, c'est déjà moins naturel. Une femme qui est amenée à exercer des responsabilités se sent souvent en danger, incertaine.

Car il y a le regard des autres, et tous ceux qui tendent à vous faire croire que la manifestation de l'autorité, c'est la preuve que vous êtes à la hauteur.

Le risque, c'est de copier le modèle existant — le seul qui existe : l'exercice du pouvoir par les hommes. Mais je crois que les femmes sentent le danger. Quoique, par exemple, ce qui s'est passé à la Conférence de Copenhague, en juillet dernier (2) — (on y a retrouvé tous les rites typiquement masculins des rencontres internationales, alors qu'il n'y avait que des participantes femmes !) — montre bien que l'on peut déraper très facilement, et que les femmes risquent constamment de contribuer à l'émergence d'une société unisexée !

A.N.V. — Comment en sortir ? Le seul modèle d'exercice du pouvoir qui existe pour l'instant est un modèle d'homme, que beaucoup de femmes refusent. Peut-on exercer le pouvoir actuellement en dehors de cette référence ? Comment créer de nouvelles références, de nouveaux modèles d'exercice du pouvoir, une sorte de « pouvoir au féminin », selon le sous-titre de votre livre ?

(2) Conférence internationale sur le droit des femmes organisée à Copenhague par l'UNESCO en juillet 1980.

p. 219 : « Cet épuisement était moins le résultat de la fatigue physique que de la tension nerveuse déployée à vouloir faire oublier que j'étais une femme, pour prouver que j'étais à la hauteur des responsabilités que m'avait confiées le suffrage universel. »

F.G. — Les références existent dans une certaine mesure. Elles sont politiques : c'est le socialisme, l'autogestion. Seulement les hommes socialistes, pour la bonne raison que ce sont des hommes, n'en ont pas encore tiré toutes les conséquences, sur le plan de l'égalité, du respect et de l'écoute de l'autre. En revanche, les femmes y sont beaucoup plus attentives, parce qu'elles vivent tous les jours, en tant que femmes, l'humiliation, la violence, le mépris.

Les femmes, si elles ont une forte référence politique, peuvent échapper au modèle masculin omniprésent. Mais elles doivent se battre pour faire passer d'autres valeurs, pour imposer d'autres comportements dans leurs organisations. C'est ce que j'essaie de faire au sein du P.S. Et c'est parce que je crois que la solution est politique que j'appartiens au Parti Socialiste et que je me bats à l'intérieur pour faire changer certains comportements.

p. 220 : « En me demandant de me résumer à une institution, en m'ignorant comme femme ou en me répétant comme symbole d'un pouvoir d'hommes, on me mettait au pied du mur. J'ai eu peur. »

#### Nous allons plus vite à l'essentiel que les hommes...

A.N.V. — Vous êtes de celles qui, à l'intérieur du Parti socialiste, avez fondé un « Courant III », le courant des femmes, si l'on peut dire. Cela a beaucoup dérouté. Est-ce que vous ne croyez pas que c'est aussi parce que les femmes ont une autre façon de militier que les hommes, qu'elles sont beaucoup plus près du concret, du quotidien ?

F.G. — Je crois qu'on a beaucoup trop répété que les femmes étaient près du concret, et les hommes plus à l'aise dans l'abstrait, la théorie. Avec ce raisonnement, on aboutit très vite à dire que les femmes sont des « êtres de nature » et les hommes des « êtres de culture ». C'est dangereux. Je pense, au contraire, après toutes les réunions de femmes auxquelles j'ai participé, que les femmes ont une capacité de raisonnement et d'analyse sur elles-mêmes et sur le monde bien supérieure à celle des hommes. Dans le militantisme, les femmes veulent surtout aller très vite à l'essentiel. C'est vrai que nous préférons la pratique au discours, et cette pratique-là n'est pas forcément celle que les hommes ont jusque-là valorisée.

Les femmes n'aiment pas se perdre dans des flots de paroles — peut-être parce que leur éducation les a moins préparées à maîtriser cette parole.

En fait, nous sommes, je crois, plus efficaces que les hommes ; nous allons plus vite à l'essentiel.

Pour revenir à ce que vous disiez tout à l'heure, on constate effectivement qu'il n'y a pas de références pour un exercice du pouvoir au féminin. Tout ce qu'on a eu bien souvent jusqu'ici comme

p. 224 : « D'où l'émoi de nos camarades, des femmes osaient réclamer rien moins que du pouvoir ! »

modèles de femmes au pouvoir, c'est le type « directrices d'écoles », c'est-à-dire une image de la femme complètement « masculinisée ».

Je crois que pour sortir de cela, les femmes ont tout intérêt à discuter entre elles de ce qu'elles vivent, à échanger leurs expériences. Au P.S., nous sommes plusieurs à susciter ce genre de rencontres, de réflexions — entre femmes — sur le pouvoir. C'est grâce à cela que nous sommes allées plus loin, non pas pour inventer un modèle unique de « pouvoir féminin », mais pour faire naître un cadre de références communes. Car lorsqu'on discute avec d'autres femmes ayant des responsabilités, on s'aperçoit qu'il y a des constantes dans la façon de ressentir les choses.

Il faut que les femmes se rendent compte que le pouvoir peut ne pas être un piège, qu'on peut l'exercer autrement. On ne sait pas très bien encore comment, parce que les femmes qui ont des responsabilités ne sont pas encore très nombreuses, mais cela change. Il y a déjà pas mal de femmes dans les Conseils municipaux par exemple.

Mais cela gêne beaucoup les hommes, y compris au P.S., que les femmes parlent entre elles du pouvoir ! C'est un domaine qui jusque-là leur était réservé.

A mon avis, cela rejoint l'opposition presque viscérale de bon nombre d'hommes à la contraception et à l'avortement. C'est un pouvoir énorme qui est entre les mains des femmes et qui échappe complètement aux hommes. La maternité — dont on avait fait un destin pour les femmes — est devenue un pouvoir. Maintenant c'est nous qui décidons — même si ce n'est pas toujours facile — d'avoir ou non un enfant, et c'est ce que beaucoup d'hommes au fond ne supportent pas. Toutes leurs considérations sur le fœtus ne sont là que pour camoufler leur peur devant cette « puissance maternelle ».

Je suis convaincue que l'apprentissage de cette forme de pouvoir que constitue le choix de la maternité, prépare les femmes à exercer ensuite d'autres pouvoirs que sur le plan économique, politique et social. C'est un apprentissage à des prises de décision importantes, c'est un choix qui prépare à d'autres choix, en tant que citoyennes.

Propos recueillis par Lydie Bonnet.  
DREUX - Juillet 1980.

## Vivre avec

Elle dit  
j'ai épousé mon enfance à ressembler au désir de mon [père

au regret de ma mère  
je n'ai rien fait  
à l'école j'ai tout raté je ne suis pas institutrice  
juste la femme de quelqu'un, voisine ou camarade  
en général on m'aime bien  
elle dit  
j'ai épousé mon enfance à ressembler au rêve de mon père  
à la peur de ma mère  
je n'ai rien fait  
je ne vais plus au bureau depuis treize mois bientôt  
tellement de choses en moi se disent  
quelquefois j'ai des crises  
mais je ne peux pas vider mon sac de peine

c'est dur tu sais  
homme d'où je viens où je vais  
c'est dur de vivre avec toi  
homme t'aimer très haut très bas  
pour le désir et pour le froid  
t'aimer pour le voyage  
qui est en toi  
t'aimer pour la pâleur de l'air  
pour l'odeur de la cire l'odeur du bois

elle dit  
frères du long combat quotidien contre le mensonge et [la mort

la bêtise et la mort  
tous les pouvoirs  
traîtres ceux-là qui nous proposent des chemins sur le [papier  
quand nous arrachons les chiendents les souches du [vieux monde  
et plantons les murs d'un pays  
elle dit  
frères du long combat quotidien contre le mensonge et [ la mort

la bêtise et la mort  
tous les pouvoirs  
dans ce convoi de liberté vous m'accordez le marchepied  
aimez-moi de force patiente  
et tendre et vigilante  
j'y prendrai maille à maille mon quart de veille

c'est fou tu sais  
homme d'où je viens où je vais  
c'est fou de vivre avec toi  
homme t'aimer plus loin que toi  
pour le délice et pour la foi  
t'aimer pour le voyage  
qui germe en moi  
t'aimer pour la chaleur de l'air  
pour l'odeur de la cire l'odeur du bois

elle dit  
homme fragile et désirable ne crains pas de perdre ton [bien

qu'on arrache ton bien  
c'est venu  
donne-moi laisse-moi briser les images de ton orgueil  
images fausses et meurtrières virilité misère  
car je ne t'appartiendrai plus  
elle dit

homme fragile et désirable ne crains pas de perdre ton [bien

qu'on t'arrache ton bien  
c'est la mue  
toujours en-deça du désir et chaque geste est déchirure  
laisse-moi naître de moi-même  
t'inventerai de même  
pour un matin limpide d'amour nouvelle

c'est bon tu sais  
homme d'où je viens où je vais  
c'est bon de vivre avec toi  
homme s'aimer à mille voix  
pour la fatigue et pour la joie  
s'aimer pour ce voyage  
qui mêle nos bras  
s'aimer pour la douceur de l'air  
pour l'odeur de la cire l'odeur du bois.

Paroles et musique de Claire  
(« Elle dit » - Disques Alvarès 818).

# **LES FEMMES DEVANT LA JUSTICE**

par Mireille DEBARD

Une fille, parfois, se glisse dans le cortège des garçons et prend place devant le juge des enfants. Annick la frimeuse, spécialisée en grivellerie. Catherine, complice d'un viol commis par son frère. La blonde Laurence qui a griffé et battu une femme à la fête foraine. La petite aux cheveux ras, cran d'arrêt dans le blouson « pour planter les mecs ». Nadine et son amie Chantal qui se sont offert, pour leurs 14 ans, une « belle » de deux jours avec les 1 000 francs piqués à un oncle. Denise qui arrache les sacs, vit le jour près des flippers et la nuit dans les caves...

On compte une fille pour neuf garçons délinquants. Elles font moins peur. Elles sont moins poursuivies, moins condamnées, plus volontiers « remises à leur famille » ou placées en établissement. « Elles retournent leur agressivité contre elles, il faut les protéger doublement » dit un éducateur... Protection... Barreaux invisibles !...

Score faible aussi chez les majeures.

Les femmes condamnées à des peines correctionnelles représentaient en 1975 10 % du total de ces peines. Et selon les statistiques de police, 15,8 % des personnes mises en cause sont des femmes (1).

Vols qualifiés : une femme pour 28 hommes. Coups et blessures, une femme pour 9 hommes. Meurtres et assassinats, une pour 12. Proxénétisme et aide à la prostitution, une femme pour trois hommes. La proportion se trouve inversée pour les infanticides : 9 femmes pour un homme (le registre d'écrou de la centrale de Rennes où sont envoyées des femmes condamnées à de lourdes peines apprend que de 1972 à 1977, sur 453 affaires, 57 concernent des violences et mauvais traitements à enfants, dont 40 coups mortels).

De concert avec leurs avocats, elles s'attribuent, en général, un rôle de second plan : elles font le guet pendant le hold-up, plient les sachets d'héroïne, mais ignorent tout du trafic... Elles sont donc moins condamnées.

(1) Cf. *Le Monde* du 16-17 sept. 79. « Les femmes et la délinquance ».

D'après le compte de la justice criminelle publié par le ministère de la justice, on constate qu'en 1975, aucune femme n'a été condamnée à la réclusion criminelle, tandis que 23 hommes ont été frappés de cette peine. Elles ne représentent que 2,39 % de la réclusion criminelle à temps. En correctionnelle, 9 % des peines fermes. Et 5 % des condamnations à plus de cinq ans.

Les chiffres sont en retard. Un Président de Chambre correctionnelle constate que près de la moitié des auteurs de chèques sans provision sont des femmes. Championnes aussi du vol à l'étalage (deux vols sur trois dans les grands magasins). Pour un tiers, ce sont des mères de familles qui se lancent dans des opérations nécessité, vols de nourriture ou de vêtements. Un autre tiers, plus industriels, déploie une stratégie de sac à double fond, de poches cachées... Plus de femmes actives ? Alors forcément plus de caissières et de comptables qui falsifient, détournent jusqu'à plusieurs millions de centimes...

L'indulgence sexiste dont faisait preuve la justice n'a plus cours. Une avocate explique qu'il y a un an encore, dans les affaires de stupéfiants par exemple, les hommes étaient placés en détention et les femmes qui se présentaient avec une place secondaire, étaient laissées en liberté provisoire. Le tribunal condamnait ensuite les hommes à des peines fermes et les femmes aux mêmes peines, mais assorties du sursis. Aujourd'hui, l'attitude des juges d'instruction a changé. Tout le monde se retrouve en détention préventive. Seul privilège : Les femmes obtiennent plus facilement une liberté conditionnelle.

Dernière ressource pour forcer un peu l'indulgence des juges : le « déséquilibre psychique » que magistrats, avocats et experts s'accordent à attribuer plus facilement aux « délinquantes ». Les femmes ne seraient-elles pas, par « nature », plus soumises aux lois ?...

35 000 hommes prisonniers. 1 000 femmes. Elles supportent moins bien, dit-on. Les conditions de détention sont plus dures aussi... A Lyon, la prison Montluc a deux visages. Pour les hommes, le quartier militaire, avec son

côté caserne. Plus dramatique, le quartier des femmes, avec le linge des enfants qui séchent dans la cour, les visages fermés, cette impression de remue-ménage permanent, d'apostrophes agressives entre gardiennes et gardées, ou les mises en quarantaine.

« Pour la détenue, le péché est double. Elle a non seulement enfreint les lois de la société, mais elle est sortie de son rôle traditionnel de femme passive, épouse et mère... » écrivaient des femmes en prison. La taule est là pour les remettre au pas. Protection d'abord, avec un taux d'encadrement plus élevé que la moyenne nationale (2). A Rennes et Fleury-Mérogis, une gardienne pour deux détenues. Habituellement, c'est un gardien pour trois. Rien d'autre à l'atelier que le tricot-couture-cuisine-dactylographie. Chaque jour, un rapport maniaque à la toilette, à la propreté vestimentaire, à l'ordre de la cellule. Et l'isolement des « garçonne » ou supposées telles, pour briser toute solidarité entre prisonnières.

Après le tribunal et la prison — ou à leur place — la famille se charge parfois à son tour de faire payer. Josiane émerge... des séjours en prison pour trafic de stup. Et après, la vie en foyers, le chômage... Mais sa fille de 16 ans a définitivement opté pour une famille d'accueil plus sécurisante. A l'extrême, une femme est morte sous les coups de son mari et de sa fille : Liliane, 15 ans, a dit au juge des enfants qu'un soir, sa mère était rentrée complètement saoule. Comme d'habitude, son père et elle, l'ont battue. Pour la punir de cette nouvelle cuite, des cures de désintoxication toujours abandonnées, pour la punir d'avoir été renvoyée de l'usine, d'accumuler les dettes, de laisser la maison dégueulasse. Cette fois, elle est tombée en arrière, elle n'a plus bougé...

Les actes de délinquance violente arrivent rarement devant la justice. Parfois, une fille prend l'initiative d'un braquage, se pose en terreur d'un quartier ou s'impose comme chef de bande.

Accroissement de la délinquance, plus rapide chez les femmes ? Sans commune mesure avec l'augmentation du nombre de femmes sous les verrous. Prévue pour trente, la prison Montluc de Lyon fait régulièrement le plein... avec 44 femmes. Les lits s'ajoutent à l'infirmerie ou à l'atelier. Cette année, 25 mineures ont été emprisonnées, dont une proportion importante de filles de 14 à 16 ans. Et dit-on, ça ne s'était jamais vu...

(2) Revue « Actes » n° 16 « Femmes. Droit et justice ». Cf. aussi « Sorcières » n° 6, « Prisonnières ».

## LA PLACE DES FEMMES DANS LA LUTTE DU LARZAC (\*)

On milite ici, comme on vit, au jour le jour... Il n'y a pas de séparation entre privé et public, vie familiale et vie militante. La lutte s'est intégrée totalement au reste de la vie, la secouant de part en part. Tout est mêlé, tout déteint de l'une sur l'autre. Rien n'est séparable. On vit, à la fois, aux rythmes naturels des saisons et à ceux, artificiels, des offensives du pouvoir.

L'enjeu de la lutte, c'est non seulement la terre, outil de travail, mais nos maisons et leurs jardins, les routes qui nous relient les uns aux autres et à la ville, l'école des enfants pour laquelle nous avons bagarré, etc. Tout un espace de vie !

Quand des journalistes, souvent féministes, voulant cerner notre place spécifique dans la lutte, nous ont questionnées uniquement sur la vie quotidienne au Larzac : beaucoup parmi nous ont ressenti cela comme une mutilation.

« Quoi, cette lutte donne une dimension extraordinaire à nos vies (avant, elles étaient bien banales) et, parce que nous sommes des femmes, on nous interroge automatiquement sur la petite histoire du Larzac, sur des détails quotidiens pour nous sans importance. On vit une épopée, on défend un idéal, des valeurs auxquelles on croit et on vient nous demander notre emploi du temps sur la ferme, ou comment on tue le cochon !... »

(\*) Extraits d'un dossier paru dans la revue « Sorcières », n° 20. Ce numéro comprend d'autres textes de femmes du Larzac. SORCIERES, Editions Garances, 7, quai Malaquais, 75006 PARIS.

Il est vrai que chaque fois qu'il y eut articles, films, mais surtout articles sur nous, les femmes, à chaque fois ce fut pour moi une profonde déception. Je ne me reconnaissais pas, je ne nous reconnaissais pas.

Ma place, notre place dans la lutte n'est, la plupart du temps, jamais reconnue. J'ai participé à toutes les actions, à tout le côté spectaculaire du Larzac, et comme beaucoup d'autres je participe aussi à ce qui est moins spectaculaire mais vital. Exemples : le pliage et l'expédition de notre (1) journal (3 800 abonnés) ; avant l'expédition, il faut bien sûr faire les bandes ; envois de milliers d'enveloppes, lorsque nous devons faire appel, toujours entendu, à la solidarité des gens qui luttent avec nous... etc. Ces tâches obscures prennent beaucoup de temps mais je les fais avec plaisir. De plus c'est l'occasion de nous retrouver ensemble, de discuter, de rire, enfin d'être bien, et c'est très important.

(...) Il est tellement important pour moi qu'on parle du Larzac dans la presse, qu'à chaque interview je me suis données pleinement, à fond. Neuf fois sur dix, ce que j'avais exprimé, entre autres sur la participation des femmes à la lutte, n'était ni compris, ni entendu. La participation aux tâches obscures de secrétariat est totalement méprisée. Toujours on nous dit : pourquoi cette tâche, en grande majorité, est-elle faite par des femmes ? Pour mon cas personnel, c'est un choix, c'est tout simple. Quand je vais travailler au journal, mon mari la plupart du temps est sur un tracteur, et il vaut mieux que ce soit lui sur le tracteur et moi au journal. Je n'aime pas faire du tracteur, et je m'y prends très mal, lui n'aimerait pas aller au journal.

Que la sensibilité féminine ne soit pas tellement bien comprise par un journaliste homme, à la rigueur... mais il en est de même quand la signataire de l'article est une femme, et c'est bien plus décevant encore.

La place des femmes sur le Larzac est grande et importante, mais mal reconnue par les gens de l'extérieur parce que la plupart d'entre nous n'avons pas une place définie sur l'exploitation. Moi, je rends service et je travaille là où l'on a besoin de moi. A la traite, aux champs l'été, et là où il me faut bien conduire un tracteur, faire les courses pour l'exploitation, les papiers, etc. etc. Cela me permet d'être souvent dans ma maison, dans laquelle je me sens bien, et c'est une grande chance (...)

Marizette Tarlier.

(1) GARDAREM LO LARZAC, Potensac, 12100 MILLAU.

*N'est-ce pas encore une fois nous renfermer dans la maison, le privé, l'affectif alors que justement la lutte nous a permis d'en sortir ?...*

*Livres, émissions, articles, films sur les femmes du Larzac ont toujours été source de malentendus, de vexations. Cela ne vient-il pas du fait que journalistes, cinéastes, sociologues habitent la ville, écrivent, montent leur film en ville ?*

*C'est en ville que la vie rurale est analysée, et toujours en référence à des critères élaborés en ville. Dans un autre espace et dans un autre temps; les mouvements féministes et écologistes sont nés aussi en ville. Et justement il faut beaucoup, beaucoup de temps pour comprendre nos vies de campagnardes. Il faut en vivre toutes les saisons !*

*Pour sentir combien toutes les relations : qu'elles soient de couple, de parents à enfants, de voisinage, sont marquées par l'espace immense qui sépare nos habitations les unes des autres ; le temps énorme qu'il faut pour se rejoindre, surtout que peu ont le téléphone. Cet isolement géographique provoque une grande dépendance physique, affective, au sein de la famille, empêche de se fâcher irrémédiablement avec le voisin. De plus la menace de dispersion, de « Diaspora », qui pèse sur la petite communauté Larzac renforce cette tendance que l'on peut appeler aussi du beau nom de : solidarité...*

*Mais si nous voulons préciser notre place, nos rôles au sein de la lutte, il faut bien classer les différentes « couches » de cette société Larzac :*

A la campagne, les composantes du couple vivent imbriquées l'une dans l'autre — concurrence, rivalité inconsciente ou avouée, dans le travail, dans les relations presque toujours communes. C'est très difficile de trouver des espaces tout à fait propres, à partir du moment où l'on veut sortir du cercle maison, jardin, enfant.

Josette de Boissieu,  
ferme des Homis.

Je fais partie des gens qui n'ont pas choisi au départ la lutte du Larzac. La décision arbitraire d'étendre un camp nous est tombée dessus comme un coup de masse.

Le droit à la vie de cette terre que nous habitons, que nous travaillons et que nous défendons, a fait naître un très large soutien mobilisateur.

Cette lutte a été une révolution pour tous. Mais chacun la vit à sa manière selon ses disponibilités, ses capacités, son tempérament. Notre vie en a été complètement transformée, bouleversée, mais elle s'est trouvée enrichie de valeurs aussi essentielles les unes que les autres. Notre prise de conscience sur les problèmes de la Justice, de la Paix, des ventes d'armes, du tiers-monde, est maintenant une des motivations profondes de cette lutte.

Pour nous, habitants du Larzac, que l'on soit Paysan ou Résident, homme ou femme, jeune ou retraité, notre place à chacun ici est essentielle.

L'ensemble des femmes du Larzac ne réagissent pas de la même façon pour leur engagement dans la lutte. Personnellement, je trouve mon plein épanouissement à travers ce que j'assume dans mon travail de tous les jours (je ne conduis pas le tracteur, je n'assure pas toutes les traites, mais quand il faut donner un coup de main, je le fais volontiers, mais je suis aussi heureuse de pouvoir m'en dispenser, je n'ai pas choisi cette vie de labeur!... L'amélioration de notre agriculture me rend ainsi plus libre et plus disponible pour l'accueil, le secrétariat, le journal, etc.)

Je ne ressens pas une séparation des tâches entre les hommes et les femmes. Je ne trouve pas notre rôle inférieur, il est différent mais complémentaire.

Au départ il y a deux groupes qui reçoivent sur la tête en 71 la décision de Michel Debré d'étendre le camp. Des paysans de souche, des « vrais » paysans comme se plaît à dire le pouvoir, et des agriculteurs de type « pionniers » qui ont choisi il y a 15 ans de s'installer sur cette région abandonnée qu'est le Larzac à l'époque. Un troisième groupe est venu habiter le Larzac au fil des ans pour lutter avec ceux de l'origine, contre le camp : il y a tout à la fois, des agriculteurs, des non violents, des artistes et des artisans, des objecteurs de conscience, etc. Les uns ont donc été acculés à la lutte du Larzac, les autres l'ont choisie. Cette petite troupe à trois composantes est donc très éclectique : le passé, la façon de travailler, le statut social, le niveau et le mode de vie, l'habitat, la culture : tout est différent ! Ailleurs, des milieux aussi hétérogènes ne se fréquentent jamais. Aussi, face à la menace radicale de l'armée, l'unité d'action s'est faite à la fois contre le camp militaire et pour garder la terre, enjeu du conflit, « outil de travail ». D'où une seule représentativité : celle des chefs d'exploitation agricole, excluant donc de celle-ci : les femmes, les vieux à la retraite, les ouvriers agricoles et les habitants non paysans : les résidents.

Nous retrouvons dans la lutte les mêmes rôles, les mêmes tâches qu'à l'intérieur de l'exploitation familiale et de la maison.

Plutôt du côté du socle que de la statue ! Travaillant dans l'une comme dans l'autre, plus ou moins, suivant le nombre d'enfants, les goûts, les compétences. Dans la lutte comme à la maison, nous nous chargeons de l'intendance, de l'accueil des militants de l'extérieur, du secrétariat. Cette séparation des tâches, qui n'est pas spécifique de la vie rurale, est renforcée ici du fait que le travail agricole, pour être efficace, requiert une grande force physique. Sauf pour la garde du troupeau. Mais c'est un travail dévalorisé par rapport à celui du tracteur. Travail de femme ou de grand-père, entend-on souvent !...

Le jardin endormi - 1975

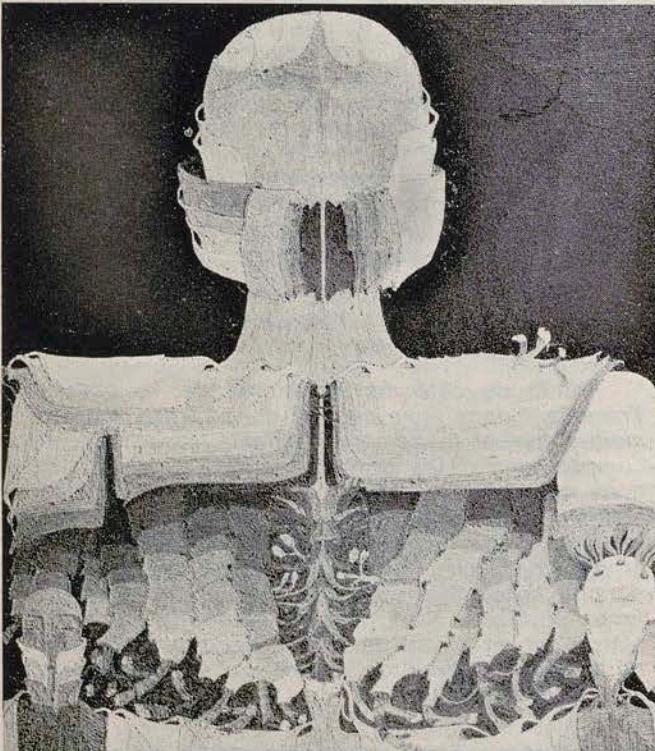


Photo J.-M. AUBERY

### ITINERAIRE BRODE D'ELIZABETH BAILLON

Née en 1941 à Boulogne-Billancourt  
Parents musiciens.

Enfance et adolescence baignent dans  
une atmosphère très religieuse.

1958, Ecole des Métiers d'Art (vitrail).

1959 à 1961. Sort de l'école au bout d'un an  
et pratique les métiers les plus divers.

1962. S'installe à la Ferté-Milon (Aisne).

Crée, à l'aide d'une machine à broder,  
des broderies baptisées « images de laine ».

1963 à 1972. Prix de la Vocation, nombreuses  
expositions : Paris, Bruxelles, Lyon,  
Amsterdam et expositions de groupe :  
Montréal, Tokyo et New York.

Les thèmes sont religieux au début puis  
deviennent profanes.

1972 à 1975. Déménage pour aller habiter  
sur le Causse du Larzac, une forteresse isolée.  
Là, dans ce décor splendide, ce silence absolu,  
dans une vie bouleversée par la lutte  
quotidienne contre le projet de camp militaire  
(s'il se réalisait, la maison en serait  
sur le bord), Elisabeth perd  
le fil de sa création.

1975 à 1980. Puis soudain l'inspiration revient,  
mais totalement transformée : l'aspect affectif  
et naïf a disparu. Restent de solides  
armures construites à l'image de la maison  
fortifiée. Celles-ci sont d'abord fermées,  
sans aucune ouverture, puis des fissures  
apparaissent, une grande coupure  
semble ouvrir le corset en deux.  
La dernière carapace s'écroule enfin.

Terra Madre - 1969



Avec le fil le plus fin, le plus  
fragile, je veux me bâtrir une  
bonne carapace.  
Une solide armure de laine aux  
écailles soigneusement rangées.  
Il me faudra du temps, de la lenteur  
et « j'irai toujours plus loin  
sans avancer jamais »...  
Là, au plein cœur de mon ouvrage  
immobile,  
Je serai BIEN.  
A l'abri des intempéries.  
Sans heure ni saisons,  
loin du vent et des charmants nuages.  
Très loin de votre regard.

FEVRIER 77

Pour moi, c'est le couple qui est partie prenante de la lutte, même si je ne participe pas à toutes les réunions, même si je n'ai pas marché à pied jusqu'à Paris parce que nous avons trois enfants, mon rôle est indispensable dans la lutte et auprès des enfants, car leur compréhension et leur acceptation de notre vie est une réussite supplémentaire de la lutte.

Bon nombre de ceux et de celles qui ont été obligés de ne pas participer à cause des enfants, du travail de la maison, de la ferme ou autre, ont autant de courage et de mérite quelquefois que ceux qui ont directement vécu les actions parce qu'ils n'ont pas trouvé dans leur tâche les mêmes joies et les mêmes réconforts.

Qu'est-ce qui serait advenu du Larzac si les femmes ne participaient pas à la lutte ?

Ce que je trouve important, c'est la prise de conscience et l'évolution en nous et autour de nous. Je pense que cette évolution se fait dans un partage des tâches, une tolérance et une compréhension au sein du couple et de la grande famille du Larzac que nous formons.

C'est de cette manière qu'à travers les difficultés et les joies que nous rencontrons depuis plusieurs années, j'ai trouvé mon épanouissement.

Christiane Burguière,  
ferme de l'Hôpital du Larzac.

Il y a deux types d'exploitations agricoles. Les unes très mécanisées, les autres qui le sont moins et qui utilisent donc davantage le travail musculaire humain. Or l'on s'aperçoit que c'est dans ces dernières que l'on fait le plus appel au travail des femmes. Les difficultés qu'éprouvent les femmes sur une exploitation viennent en grande partie de la conception des outils qui est faite par des hommes et pour des hommes. D'où des sacs trop lourds, des balles de foin trop lourdes (de plus en plus lourdes car la puissance des tracteurs augmentant, c'est à celui qui fera les plus grosses balles), des tracteurs peu maniables, des outils mal entretenus sur lesquels il faut cogner avant que ça marche, etc. Tout ceci n'est pas une loi de la nature; la mécanisation doit être là pour soulager le travail et non le contraire.

Quant au travail du berger, je ne sais pas s'il est dévalorisé, il est en tout cas primordial dans notre type d'élevage.

Danielle Domeyne,  
ferme de Cavaillès.

Cette séparation des tâches, certaines la regrettent, d'autres l'acceptent, estimant que leur travail est aussi nécessaire, demande autant de compétence que celui plus spectaculaire des hommes qui, sans lui, ne se ferait pas. Le problème semble à toutes insoluble pour le moment. Il faudrait changer radicalement d'économie. On ne peut tout changer simultanément, et que ceux qui ont déjà réalisé cet exploit nous envoient les premiers conseils !

Pourtant nous participons à toutes les actions, même les plus dures, nous intervenons à toutes les réunions mais, dès qu'il faut analyser un rapport de force avec le pouvoir, évaluer les chances de réussite d'une action, provoquer une entrevue avec le préfet ou les dirigeants agricoles, bref, dès qu'il faut trouver une riposte stratégique sur le terrain : nous nous taisons (sauf une ou deux, justement chef d'exploitation, syndicaliste, travaillant au même titre sur la ferme que les hommes).

... Sentant bien une différence fondamentale avec les hommes dès qu'il s'agit de comprendre la mécanique du pouvoir, de défendre un territoire, de trouver les moyens de bloquer l'adversaire militaire que nous percevons bien mal, et pour cause ! ...

Est-ce dû à notre inexpérience sociale, politique ? ou bien à quelque chose de plus profond, à un autre rapport de notre corps à l'espace, à la terre-mère ?

Elisabeth Baillon, Artiste,  
à Brouzes du Larzac, avril 1980.

P.S. : « D'autres femmes pensaient aussi écrire un texte, mais entre temps, les ordonnances d'expropriation ont été cassées, et dans l'euphorie générale, n'ont pu le faire.

Une autre m'a dit : « Elisabeth, c'est vrai ce que tu as écrit, mais dis-leur bien aux femmes féministes de Paris : moi, ma place dans la lutte et à la maison : j'en suis pas FRUSTREE ! ». J'ai répondu en riant : « Alors, les femmes heureuses n'ont pas d'histoire ?... à raconter »...

J'ai perçu cela très vivement le jour où a été attribuée la médaille d'or à Pierre-Yves pour nos fromages. C'est quand même moi qui, principalement, m'occupe de la fabrication fromagère et surtout de l'affinage. Ce qui est reconnu, c'est ce qui se voit à l'extérieur. La femme œuvre, dans l'ombre : travail dans la maison, la fromagerie, au jardin (enclos), activité morcelée, jamais terminée... comment ne pas avoir une perception partielle des choses ?

L'homme à la terre a une vue d'ensemble : assoulement des terres, rotation des cultures, amendements. Cela se conduit sur plusieurs années. Un champ labouré ne reverra pas la charrue demain. Il faudra d'autres façons culturelles, puis le semis, puis le temps et la récolte. Perception différente du temps, de l'espace. Plus difficile pour la femme de prendre du recul. Ses tâches à elles sont chaque jour à recommencer, son travail ne se voit que s'il n'est pas fait. Je ressens ce malaise plus intensément au Larzac, la prise de conscience des femmes m'interpelle. J'ai envie de sortir de cette ombre, de m'aérer, de sentir le soleil. Quelque chose m'écrase. Je veux essayer de respirer plus librement, m'ouvrir aux idées, m'ouvrir aux champs, relativiser la poussière, les murs pas assez blancs, le linge pas repassé.

Josette.

Lorsque je suis allée en prison, j'ai dû accomplir intégralement ma peine : quinze jours. Par contre les hommes « reconnus » *paysans* ont été de suite remis en liberté, malgré une peine de prison ferme d'un mois, car leur travail sur l'exploitation a été reconnu d'une « nécessité absolue ». Moi qui ne suis qu'un bouche-trou... (consentante) reconnue, souvent indispensable, le juge d'application des peines n'a pas voulu admettre une valeur à mon travail, équivalent à celui de mon mari... et je suis restée au trou !...

Il faut noter également que pour cette action, qui nous a conduits en prison, hommes et femmes avions fait les mêmes gestes, commis les mêmes délits... La peine de prison a pourtant été différente. Pour mon cas notamment, le juge voulait absolument me faire admettre que c'était mon mari qui m'avait entraînée dans cette aventure. A ses yeux, une femme ne pouvait accomplir de son propre gré, pour ses idées, une telle action. Malgré mes dénégations, je n'ai pas réussi à le convaincre, et ma peine a été plus légère.

Marizette Tarlier.  
ferme du Devez Nouvel.

## NICARAGUA :

# Les femmes dans la révolution

Le Nicaragua est un petit pays d'Amérique centrale de deux millions et demi d'habitants que la dictature héritaire des Somoza et l'impérialisme américain ont maintenu dans un état de sous-développement extrême, aux conséquences dramatiques pour l'immense majorité de la population. Somoza et sa famille contrôlaient une partie considérable de l'économie nicaraguayenne : près d'un tiers des terres cultivables, la majorité des secteurs industriels les plus rentables, de l'import-export et des transports. Le plus souvent, leurs investissements au Nicaragua, comme d'ailleurs dans les autres pays d'Amérique centrale, étaient combinés avec ceux des firmes multinationales d'origine nord-américaine.

Les quatre dernières années du régime ont été marquées par une crise économique sans précédent : recul, voire arrêt des investissements, fuite des capitaux, inflation galopante (20 % en avril et mai 1979), détournement de fonds et corruption généralisée ont aggravé les conditions de vie déjà précaires des masses laborieuses. L'augmentation considérable du chômage, le déclin des salaires réels, ont accentué la misère, la malnutrition, la mortalité infantile, la propagation des épidémies.

(\*) Cet article est repris d'un autre paru sous le même titre dans la revue « Cahiers du féminisme » d'octobre-novembre 1979 et, pour la partie qui concerne une époque plus récente, d'un article paru dans *Le Monde* du mois d'août 1980 sous la signature de Francis Pisani.

Au plan politique, sentant son pouvoir menacé par les offensives du Front sandiniste et la mobilisation des masses, Anastasio Somoza a pratiqué une répression sanguinaire. La garde nationale, pilier militaire du somozisme, formée, entraînée et équipée par des officiers nord-américains, était intimement liée au dictateur, à ses intérêts économiques et politiques. C'était la colonne vertébrale de l'Etat: ses barbaries ont dépassé l'imagineable.

### Les femmes face à la misère et à la répression

Plus de la moitié de la population est féminine et le nombre des enfants est très élevé puisque 60 % des Nicaraguayen(ne)s ont moins de vingt ans. Dans les classes exploitées, la condition des femmes est encore plus dure que celle des hommes.

La pénétration de l'*agro-industrie* dans les campagnes a non seulement ruiné et prolétarisé la paysannerie mais aussi *destructuré la famille paysanne traditionnelle*. Dépossédés de leurs terres, hommes et femmes sont devenus un prolétariat agricole itinérant et misérable, travaillant de façon temporaire dans les grandes plantations de coton, de café et de canne à sucre. Parfois, seuls les hommes ont quitté la maison pour aller chercher de quoi vivre, laissant aux femmes la responsabilité de maigres parcelles dont les revenus insuffisants les obligent à s'engager comme journalières ou domestiques chez les grands propriétaires. Ou encore, poussées par la faim et le chômage, des familles entières partent vers les centres urbains grossir les bidonvilles. Là, ce sont les femmes, aidées des enfants, qui trouvent en général de quoi faire survivre la famille : travaux ménagers, vente ambulante, etc. Quoi qu'il en soit, c'est toujours le déracinement, l'instabilité et la misère. D'où le nombre très élevé de femmes abandonnées avec leurs enfants, d'où l'importance de l'alcoolisme. Dans tous les cas, les femmes sont obligées en tout ou en partie de subvenir aux besoins de la famille. Cela veut dire huit à douze heures de travail par jour pour des salaires dérisoires et sans la moindre prestation sociale. A cela s'ajoutent les logements étroits et insalubres (15 % de la population disposait d'eau potable en 1977), l'inexistence de crèches, l'insuffisance des écoles (43 % de la population était analphabète en 1970), la pénurie des services médicaux (vingt-deux chambres d'hôpital en moyenne pour 10 000 habitants en 1977).

A cette surexploitation économique se combine, comme dans toutes les sociétés à caractère patriarcal, une oppression idéologique visant à maintenir les femmes

dans un statut d'infériorité, les reléguant tantôt au seul rôle de mère, tantôt à celui d'objet sexuel. Comme toutes les femmes latino-américaines, les Nicaraguayennes sont victimes du *machisme*. Un machisme qui imprègne la vie quotidienne, les coutumes, les sentiments et les actes de violence envers les femmes. Le poids écrasant de la religion catholique contribue, bien sûr, à perpétuer des tabous et des préjugés dont les femmes sont les premières victimes.

Au plan politique, Somoza avait tenté d'utiliser et d'organiser la masse des femmes en rendant obligatoire leur affiliation au Parti libéral, le parti du gouvernement. Il en avait fait une condition nécessaire pour obtenir un travail dans l'administration. (Signalons que tous les membres de la garde nationale et tous ceux qui travaillaient sur les propriétés de Somoza étaient inscrits d'office au Parti libéral).

Couronnant le tout, la répression atroce qui a caractérisé les cinq dernières années de la dictature, si elle n'a épargné personne, a touché les femmes de façon particulièrement cruelle. Des familles entières ont disparu. Quand les hommes étaient arrêtés ou assassinés, les femmes et leurs enfants restaient dans la misère la plus noire et étaient bien souvent, eux aussi, torturés. Les viols de femmes par la garde nationale se comptaient par milliers. Les assassinats d'enfants étaient monnaie courante. Somoza est responsable de la mort de près de 40 000 de ses concitoyens.

C'est ainsi que la misère et la répression ont été à l'origine de la mobilisation des femmes nicaraguayennes, contre la dictature, pour un avenir meilleur.

Et si les femmes de la bourgeoisie ne souffraient pas de la dure exploitation, nombre d'entre elles néanmoins ont été partie prenante du combat, voire ses initiatrices. Les unes étaient motivées par de simples mais profonds sentiments humanitaires; d'autres avaient en outre conscience des discriminations spécifiques qu'elles subissaient en tant que femmes; d'autres enfin, engagées politiquement (dans le Front sandiniste en particulier), comprenaient que les femmes seraient une composante essentielle du mouvement des masses.

### Ampronac

C'est en septembre 1977 qu'à l'initiative commune de militantes sandinistes et de femmes de la bourgeoisie d'opposition, une soixantaine en tout, est créée l'Ampronac, Asociacion de Mujeres ante la Problematica Nacional

(association de femmes face à la problématique nationale), qui, grâce au statut social de certaines de ses fondatrices et à son nom discret et énigmatique, put agir au grand jour. La presse et la télévision rendront compte régulièrement des activités d'Ampronac.

### De la dénonciation...

Il existe une brochure réalisée en novembre 1978 par des militantes d'Ampronac, où elles exposent leur programme, leurs interventions, leur évolution. Laissons-leur la parole :

*« Notre organisation a un caractère large, ses membres sont libres d'opter pour différentes idéologies, mais leur participation à Ampronac doit être déterminée par les objectifs suivants :*

- obtenir la participation des femmes pour résoudre les problèmes posés au pays ;
- défendre les droits des femmes nicaraguayennes dans tous les domaines et sous tous les aspects, économiques, sociaux et politiques ;
- défendre les droits humains en général.

*« Pour remplir ces objectifs, nous nous sommes organisées de la façon suivante : une équipe de travail de neuf à dix personnes formée par les éléments les plus dynamiques et disposée à travailler avec enthousiasme et sérieux. Cette équipe mettra en place les commissions nécessaires, comme la commission des finances et la commission de propagande.*

*« C'est avec cette petite structure qu'Ampronac commence le travail et se lance dans la tâche centrale de dénoncer les crimes de la dictature. »*

Et tous les documents et témoignages sont là pour le prouver, Ampronac a joué un rôle décisif dans la lutte pour les droits démocratiques. Le gouvernement ayant été obligé de lever la censure sur la presse, suite à un rapport accablant d'Amnesty International, l'organisation profite de cette petite marge de manœuvre pour lancer dans tout le pays une campagne de dénonciation sans précédent, s'adressant aux femmes des classes les plus pauvres.

Le 19 novembre 1977, une réunion publique est organisée par Ampronac et des communautés chrétiennes pour protester contre l'assassinat de familles paysannes. Pour la première fois depuis l'instauration de la loi martiale et de l'état de siège, un millier de personnes

assistent à cette réunion. Ce succès permettra d'élargir la lutte.

En janvier 1978, P.-J. Chamorro, journaliste bourgeois d'opposition, est assassiné par la garde nationale. Ampronac participe activement aux manifestations et à la grève générale qui suivirent. Elle est à l'initiative de l'occupation du siège de l'ONU par les familles des disparus et des prisonniers politiques. Elle organise le soutien. C'est à l'appel d'Ampronac que six cents femmes de toutes conditions sociales se réunissent en assemblée le 30 janvier pour appuyer l'occupation. Elles seront dispersées brutalement par la garde nationale. Les femmes d'Ampronac ont montré à cette occasion non seulement leur sens de l'initiative et leur courage, mais aussi des capacités organisationnelles peu communes : le dispositif qu'elles mirent en place pour évacuer le siège de l'ONU permit d'éviter toute arrestation.

Fin janvier, Ampronac avait acquis une audience considérable.

### ... vers l'organisation de masse des femmes

Les trois mois qui ont suivi ont été marqués par l'extension des mobilisations contre la dictature, auxquelles Somoza a répondu par une escalade dans la répression.

L'organisation des femmes est traversée par un débat de fond qui s'appuie sur le bilan de six mois d'expérience. La division grandit entre les militantes et sympathisantes sandinistes et les femmes de la bourgeoisie d'opposition. Les premières veulent faire d'Ampronac une véritable organisation de masse implantée dans les couches populaires, sur un programme de revendications démocratiques, alors que les secondes se contenteraient bien de n'être qu'un collectif de personnalités dénonçant les abus du système mais sans vraiment le remettre en cause. C'est la combativité des masses, des femmes en particulier, qui permit au courant sandiniste de l'emporter, ce qui provoqua le départ de certaines fondatrices. Les visites aux ministères et les lettres-pétitions avaient définitivement laissé la place aux meetings, occupations et manifestations.

Ampronac célèbre le 8 mars 1978 en organisant une « semaine de la femme nicaraguayenne ». Un appel est lancé qui précise les revendications de l'association :

- halte à la répression ;
- liberté d'organisation ;
- liberté pour les prisonniers politiques ;

- châtiment des coupables de crimes ;
- halte à la hausse du coût de la vie ;
- abrogation de toutes les lois discriminatoires envers les femmes ;
- à travail égal, salaire égal ;
- halte à la commercialisation de la femme.

Avril, mai, juin, sont des mois d'activité intense sur divers cas de répression et avec la participation à la « marche de la faim » organisée par l'ATC (Association des travailleurs agricoles) et sauvagement réprimée. Des comités de base d'Ampronac se multiplient dans les villes de province. Ce sont cent cinquante déléguées de plus de mille femmes organisées qui se réunissent en assemblée extraordinaire en juillet 1978 pour adopter à une large majorité l'orientation proposée par le courant sandiniste, dite « alternative populaire ». Le congrès national d'Ampronac se tient un an après sa naissance en septembre 1978.

C'est au même moment qu'a lieu la première insurrection : des soulèvements dans certaines villes se combinent avec les opérations militaires du FSLN. Mais la contre-offensive de la garde nationale est victorieuse et Somoza adopte une politique de véritable génocide. Ampronac, qui avait activement participé aux combats, subit comme les autres organisations populaires une répression atroce et est en partie démantelée. Mais le noyau central de Managua reprend peu à peu contact avec les comités de base et la province. Sous l'influence des militantes sandinistes, décision est prise de s'intégrer davantage encore au « mouvement populaire » : Ampronac adhère au MPU (Mouvement du peuple uni, dirigé par le Front), les femmes participent aux comités de quartier. Par la mise en place de dispensaires clandestins, l'accumulation des médicaments et de matériel nécessaire à la confection de cocktails Molotov et de bombes de contact, Ampronac est directement impliquée dans la préparation de l'insurrection finale qui provoquera la chute de Somoza en juillet 1979.

### **Les femmes dans la guerre et l'insurrection**

La participation des femmes, surtout des jeunes, à la lutte armée a été exceptionnelle, si on la compare à toutes les révolutions précédentes.

Bien sûr, on est encore loin des 60 % de femmes dans les rangs des combattants, mais comme dans ce domaine on part de zéro (et qu'on y est resté, ou presque, de par le monde), il faut considérer comme

une avance assez extraordinaire le caractère réellement mixte de l'armée sandiniste et des milices.

Lorsqu'on lit *Barricada*, le quotidien du Front sandiniste, en juillet et août 1978, on est frappé par le nombre de femmes qui figurent dans les listes de victimes des combats. Et tous ceux qui ont assisté au premier défilé de la jeune armée révolutionnaire, le 1<sup>er</sup> septembre 1979, ont témoigné de la présence importante de femmes dans des unités distinctes et dans des brigades mixtes. Cela dit, la proportion des femmes a été beaucoup plus importante dans les milices populaires, formées dans les quartiers au moment de l'insurrection, que dans la guérilla à proprement parler.

A propos des femmes dans la guérilla, voilà ce que dit Silvia, une des responsables d'Ampronac :

« Dans la guérilla en général, il y avait environ 30 % de femmes. Sur ces 30 %, la moitié était des combattantes et l'autre moitié chargée de tâches politiques et organisationnelles. Beaucoup d'entre nous ont agi en fonction des nécessités immédiates. Par exemple, dans mon cas personnel, en tant que militante du Front sandiniste, j'ai participé en février aux combats de Monimbo. J'ai été capturée, emprisonnée trois mois et suis retournée après dans mon organisation de masse. J'ai toujours eu à la fois des tâches d'infirmière et de combattante et selon la situation, j'ai laissé les seringues pour prendre le fusil. Pour la dernière insurrection, j'avais suivi une préparation militaire. Lors du soulèvement de Managua en juillet, j'étais chargée de maintenir les contacts entre les quartiers. Mais quand la situation est devenue critique, tous les contacts ont été coupés et chacun est resté dans son quartier les armes à la main. Après quatorze jours de combat dans les quartiers ouest de Managua, nous nous sommes repliés dans la Sierra. Là, il y a eu de nombreux affrontements avec la garde nationale. Soixante camarades sont morts dans une embuscade. Puis nous sommes revenus à Managua clandestinement rétablir les contacts. Là nous avons été affectés aux différents fronts. Moi, par exemple, j'étais dans la commission politico-militaire. La commission est chargée de la formation politique des miliciens mais elle participe aussi aux combats si nécessaire. »

L'enthousiasme, les capacités et le courage personnel de Silvia ne doivent néanmoins pas cacher (n'oublions pas la force du machisme !) que la place des femmes dans la guérilla a dû donner lieu à bien des débats contradictoires. Une combattante du front sud raconte comment « les femmes ont dû se mobiliser pour conquérir dans l'armée la place qui leur revenait.

« Dans la première école d'entraînement où nous sommes allées, il y avait avant notre arrivée quinze femmes. Mais on ne les envoyait pas au front. Les camarades hommes nous expliquaient qu'il était très dangereux pour nous d'aller combattre car nous n'avions pas les mêmes capacités physiques que les hommes, etc.

« Alors moi, j'ai proposé à Javier Munera, qui dirigeait un groupe où il y avait neuf femmes, d'impulser une réunion avec les camarades femmes. On l'a faite et on s'est mis d'accord pour refuser tout type de « priviléges » dus au fait d'être femmes, « priviléges » qui en réalité cachaient des formes de discrimination. Nous avons décidé de lutter pour notre intégration dans les lignes de combat du front sud... »

« Il faut dire, ajouta-t-elle, que la participation des femmes a été plus importante sur le front nord et à Managua. »

Et il est vrai que l'intégration aux milices dans le feu de l'insurrection a été spectaculaire. Les femmes non seulement organisaient les premiers secours et le ravitaillement mais aussi combattaient les armes à la main sur les barricades.

Bien entendu, la question se pose de savoir si les femmes aujourd'hui, après la victoire, continueront d'assumer des tâches de défense armée. A cela Mme Gloria Carion, qui fait partie de la direction d'Ampronac, répond :

Les femmes ont un grand rôle à jouer dans la société et donc, elles doivent être intégrées à tous les niveaux de la société. Pour nous, l'armée est l'un de ces niveaux. Les femmes devraient donc y être aussi longtemps qu'elles le veulent. Le plus important, c'est que les femmes soient concernées par la dimension militaire des choses, pas nécessairement, à mon avis, qu'elles soient dans l'armée. Maintenant, l'armée se transforme en armée permanente, ce qui pose un certain nombre de problèmes objectifs. Il serait difficile pour une femme d'être dans l'armée et d'avoir une famille. Mais c'est à chaque individu de trouver la réponse à ces problèmes. Je ne sais pas, peut-être trouverez-vous moins de femmes dans certaines unités. Mais je pense que le plus important est que les femmes se sentent concernées par cette question et aient une opinion sur l'armée, qu'elles participent à l'élaboration des décisions concernant ce problème. L'intégration des femmes à l'armée ne sera pas mesurée au nombre des femmes qui y sont intégrées, mais à la participation des femmes à la résolution des problèmes de l'armée. »

Pour les femmes d'Ampronac donc, l'armée ne saurait être le domaine réservé des hommes. Comment pensent-elles, d'une façon plus générale, la place des femmes dans la période actuelle et le rôle de leur organisation ?

### Les femmes dans la reconstruction nationale

Le Nicaragua au lendemain de la victoire est un pays en profonde détresse sur le plan économique : 1,5 % de la population est morte, il y a 100 000 blessés, 40 000 orphelins, un million de personnes nécessitant une aide alimentaire, sur un total — rappelons-le — de deux millions et demi. La sous-nutrition des enfants est dramatique ainsi que les risques d'épidémies. Hôpitaux et dispensaires déjà très insuffisants ont été partiellement détruits. L'agriculture et l'industrie ont été dévastées par la guerre civile, la spéculation et les vols perpétrés par Somoza et ses partisans. La dette extérieure est extrêmement élevée et l'aide étrangère tout à fait insuffisante. De plus, la contre-révolution est toujours menaçante : les cinq mille gardes nationaux qui se sont réfugiés, souvent avec leurs armes, au Guatemala, au Honduras et au Salvador, préparent l'heure de leur revanche.

Le nouveau pouvoir révolutionnaire doit donc impérativement remettre en marche le plus vite possible la production industrielle et agricole afin d'éviter la famine.

C'est à une femme, Lea Guido, cadre du Front sandiniste, fondatrice et dirigeante d'Ampronac, qu'a été confié le ministère du Bien-être social, un ministère qui évidemment n'avait jamais existé sous la dictature. Elle conçoit son action en liaison directe avec les activités des comités de quartier (les comités de défense sandinistes) et des organisations de masse en particulier Ampronac. Elle affirme que l'ensemble des services sociaux doit passer sous le contrôle effectif des travailleuses et travailleurs organisés. Dans l'immédiat, il a fallu trouver et répartir l'aide alimentaire, s'occuper des orphelins, venir en aide aux chômeurs. Une série de mesures sont en chantier qui devraient améliorer considérablement le sort des femmes et des enfants.

C'est dans ce nouveau contexte que Gloria Carion situe les activités actuelles d'AMPRONAC qui depuis un an est devenue l'**Association des femmes nicaraguayennes Luisa Amanda Espinosa**, du nom d'une lavandière sandiniste violée puis tuée par la garde nationale. Ce changement de nom doit « permettre d'intégrer la lutte propre de la femme, ce qui n'avait pu être fait du temps de la dictature. Mais l'objectif principal demeure la

participation des femmes à la transformation de la société. »

Le premier pas est la présence en tant que femmes dans l'appareil d'Etat et l'accès aux responsabilités politiques. Trois femmes sont membres du secrétariat exécutif du Front.

L'association participe à la planification économique, à la censure des films, à l'élaboration des programmes et des textes scolaires. Ainsi a-t-elle pu imposer un chapitre spécial sur la femme dans le manuel d'alphabétisation. « *De cette façon nous pouvons intervenir sur la formation des modèles de comportement* », affirme Mme Gloria Carion. L'un des premiers décrets promulgués par la junte de reconstruction, l'année dernière, porte sur l'interdiction de l'utilisation de la femme à des fins commerciales.

**Les deux problèmes concrets qui freinent le plus la participation féminine à la révolution sont, d'après l'AMNLAE, les enfants et les travaux domestiques.** Le gouvernement voudrait multiplier les garderies, mais les moyens manquent. Dans certains quartiers, les femmes de l'association ont organisé des tours de garde, le plus souvent dans des maisons particulières. Des cantines et des lavoirs populaires ont également été créés. « **Nous ne recherchons pas la suppression du travail domestique**, explique Mme Carion. *Celles qui y sont astreintes font un travail aussi utile à l'ensemble de la société que celles qui cousent des pantalons en usine. Ce qui le rend insupportable, c'est de n'être pas reconnu, pas comptabilisé, d'être réservé à la femme qui demeure enfermée entre les quatre murs de sa maison ou doit y consacrer une deuxième journée de travail à sa sortie de l'usine, du bureau ou des champs. Nous voulons le valoriser, l'institutionnaliser, le socialiser, nous voulons qu'il devienne un travail comme les autres.* »

On le voit, la conception traditionnelle du rôle de la femme est peu remise en cause; et l'on considère souvent que c'est surtout en tant qu'épouse et mère que les femmes sont concernées par la lutte.

#### Avortement et malnutrition

L'AMNLAE, à l'égal des autres organisations de masses créées par le Front, a pour objectif l'organisation de la population qui avait pris part à l'insurrection de l'année dernière. Enthusiasme, initiative, créativité ne suffisent pas à résoudre les problèmes de la reconstruction. A ce titre, elle participe des tâtonnements sur le chemin d'une démocratie qui se veut originale. L'association a déjà une représentante au Conseil d'Etat, mais la direction en place est encore celle que le Front avait désignée au lendemain de la victoire.

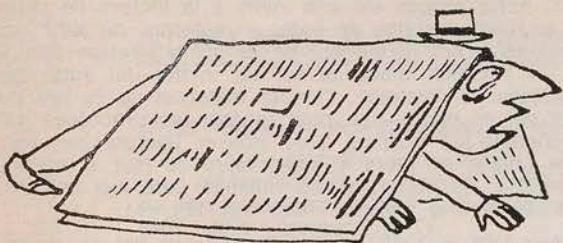
Des élections devraient avoir lieu prochainement, comme elles ont déjà eu lieu dans la centrale sandiniste des travailleurs et dans l'association des travailleurs ruraux.

Les responsables du mouvement n'évoquent pas publiquement les problèmes d'avortement et de contraception. « *Nous sommes une organisation de masses, déclare Mme Carion, et nous partons des problèmes que celles-ci soulèvent. En priorité, il s'agit de santé, d'éducation, de logement, de travail, de la formation professionnelle des femmes adultes. Il y a plus de morts au Nicaragua du fait de la malnutrition ou de l'impossibilité d'accéder à un hôpital que du fait de l'avortement. En fait, la forte composante religieuse de la révolution et les problèmes d'un pays sous-peuplé ne poussent pas les responsables à adopter une attitude de pointe sur ces questions. Nous essayons d'abord de savoir ce qu'en pensent les femmes nicaraguayennes et d'aborder le problème sous l'angle de la santé.* »

Dans les faits, la loi interdit l'avortement, et les moyens contraceptifs qui sont censés être vendus librement en pharmacie sont en réalité peu accessibles faute d'un approvisionnement suffisant !

Le problème de la surnatalité ne sera pas résolu du jour au lendemain dans un pays où l'emprise de l'Eglise est très forte, et où la cellule familiale apparaît encore comme le seul refuge possible pour tous ceux qui sont dans la misère.

Gardons-nous de trop juger avec des yeux d'Occidentaux ce pays à la recherche de lui-même.



## LES SOURCES INCONSCIENTES DE LA MISOGYNIE

par Gabrielle Rubin

(Robert Laffont éditeur, 1977)

Du droit de vote au droit à l'avortement, des femmes ont manifesté. De l'universitaire Germaine Greer au poète Annie Leclerc, d'autres ont pris la parole. Des femmes violées aux femmes excisées, d'autres encore ont dit la souffrance de leur corps. En quelques années, le catalogue de l'oppression des femmes s'est imposé à nous dans toute son injustice et nous avons compris globalement le sort réservé à la moitié du monde.

Après les constats et les bilans, il fallait tenter de comprendre le pourquoi. Parmi les interrogations fondamentales qui se posent aux femmes et aux hommes concernés, il est une question passionnante entre toutes : pourquoi l'espèce humaine s'ingénierait-elle toujours à rabaisser la femme ? Gabrielle Rubin, dans un livre magistral et fort érudit, **Les sources inconscientes de la misogynie**, apporte un ensemble de réponses propre à faire avancer sérieusement l'état de nos recherches. Si tant est, en psychanalyse, que la prise de conscience d'un problème nous aide à liquider les symptômes qu'il provoque, l'ouvrage de Gabrielle Rubin est effectivement une contribution majeure à la réduction de la misogynie.

S'assurant tout d'abord que l'infériorisation de la femme est une pratique universelle, l'auteur présente la double vision que nous avons de la femme : les femmes ordinaires, celles de la vie quotidienne et les femmes redoutables, celles des contes et légendes. L'inférieure dans la société, celle que l'on exploite et la maîtresse absolue dans l'imaginaire, « celle que l'on craint comme on craint les puissants ». D'autres diraient encore, la maman et la putain. Etrange ambivalence qui nous rend à la fois élogieux et abject, craintif et méprisant.

Caractéristique essentielle de l'espèce, le bébé naît en état de prématuration, c'est-à-dire qu'il ne peut ni

## Nous avons lu...

marcher (à plus forte raison fuir) ni se nourrir seul et reste longtemps dans une dépendance affective et physiologique vis-à-vis de sa mère. Cette condition de notre évolution, qui fait de nous des inventeurs, n'est pas sans contrainte, car la fin du besoin de protection ne va pas impliquer nécessairement le désir de rompre là la protection maternelle. L'état fusionnel avec la mère étant un non-état, un état incapacitant, il faut trouver un moyen de renoncer à l'influence maternelle pour pouvoir se tourner vers le monde et entreprendre une action sur la nature. Ce moyen, c'est l'interdit de l'inceste mère/fils. Hélas, ce tabou est également la cause première, selon l'auteur, de l'infériorisation de la femme... L'ensemble de la thèse tendra donc à prouver que la minimisation de la femme dans le monde réel est destinée, en fait, à compenser la suprématie d'une mère phantasmée dans notre imaginaire et dont il faudrait sans cesse se séparer.

Gabrielle Rubin, qui est psychologue et psychanalyste, souligne le handicap supplémentaire pour les petites filles « qui doivent non seulement renoncer à la mère mais reporter leur amour sur le père, puis sur un homme permis ». Par ailleurs, de même que l'esclave a bien souvent pour modèle son maître, les femmes ont dû reconnaître pour archétype l'image imposée par la société. A la faveur d'un conditionnement social bien conduit, elles ont dû intégrer les valeurs et les comportements portant le label « spécifiquement féminin », douceur, faiblesse, passivité, charme, etc., et, ce faisant, intérieuriser leur propre dépréciation. L'infériorisation des femmes, on le voit, n'est donc pas une attitude exclusivement masculine et l'on comprendra peut-être mieux pourquoi la lutte des femmes n'emporte pas massivement l'adhésion... des femmes.

Pour éviter la confusion — dans l'ordre du discours — et échapper à la condensation — dans l'ordre de la psychologie — Gabrielle Rubin invente le terme de « phantasmère » qu'elle oppose à « mère ». Nous sommes, bien entendu, invités à être extrêmement misogynie avec la phantasmère ! « Détruire l'image de la mère omnipotente, c'est détruire la phantasmère et non pas la mère, mais cet acte reste impossible tant qu'on n'a pas pris conscience que l'une et l'autre ne sont pas une seule et même chose. Cette prise de conscience n'étant pas faite, nous continuons, au lieu de détruire

**la Mère/Phantasmère, à inférioriser la mère/femme** ». Autrement dit, nous nous trompons de cible. Reste alors, à ouvrir les yeux et chasser le phantasme pour découvrir, sans l'idéaliser ni la sous-estimer, la femme, avec ses qualités et ses limites, ni plus ni moins remarquables que chez l'homme, égale en sa différence.

Une intéressante promenade historique et ethnologique évoque ensuite les multiples figures de la Déesse Mère symbole de fécondité, sa disparition progressive et son remplacement par un Dieu mâle conjurant, au niveau de la civilisation, la Mère qui doit être conjurée au niveau de l'individu. Suivent également quelques chapitres documentés sur les femmes phantasmées/infériorisées dans les domaines de la science-fiction et du roman policier ainsi que l'étude des différents folklores montrant la femme sous des aspects terrorisants : ogresse, Gorgone, sorcière, femme au vagin denté.... Accumulation de stéréotypes consternants qui entretiennent *ad aeternam* l'image duelle d'une femme infiniment douce et infiniment perfide. Jamais l'image d'une femme à aimer libre et égale. Pauvre petit homme, même la littérature ne lui propose pas d'histoire d'amour reposante. La réconciliation avec la femme (fusion du courant tendre et du courant sensuel, aurait dit Freud) n'est que rarement proposée. Le modèle dominant, c'est l'amour fou et sa quête éperdue, au bout de laquelle on trouvera toujours... la phantasmère.

Voilà un livre remarquable. Ce n'est plus une parole de femme (ô combien nécessaire) mais une démonstration de femme. A son heure, il suscite l'espoir et apporte quelques solides explications. Quant aux perspectives politiques sous-jacentes, (le renoncement à la phantasmère nous ferait corollairement renoncer au Grand-Chef et médiatiserait notre soif d'absolu), elles sont prometteuses.

Ne nous méprisons pas ; l'inconscient a la peau dure et la cause ne sera pas gagnée à la seule lecture de cet ouvrage lucide. Pourtant, ce n'est pas sans émotion qu'un « compagnon de route de la lutte des femmes » l'a lu et vous invite, toutes affaires cessantes, ... à le dévorer.

Yves-Bruno Civel.

---

#### L'AMOUR EN PLUS

par Elisabeth BADINTER (Flammarion, 1980)

On a beaucoup parlé du livre d'Elisabeth Badinter, *L'amour en plus*. Il fait partie de ces livres qui bousculent vigoureusement les idées reçues et mérite en cela la large audience qu'il connaît actuellement.

Si notre propos est une invite à la lecture de cette peu édifiante histoire de l'amour maternel du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, c'est qu'au-delà de la démonstration principale — l'instinct maternel est un mythe qui subit les distorsions de l'histoire ; l'amour maternel ne va pas de soi, il est en plus — on peut repérer les processus qui ont conduit les femmes à se trouver ligotées par leur image unique de mère et prisonnière de leur « instinct maternel ». Au travers d'une violence faite aux enfants, on décèlera une violence faite aux femmes.

Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les femmes qui en avaient les moyens intellectuels tentèrent de se définir comme femme et non plus comme épouse et mère. Dans cette volonté d'émancipation, les femmes gagnent la première manche. Les tâches maternelles n'étant nullement gratifiantes socialement, elles refusent globalement d'allaiter et mettent leurs enfants en nourrice.

Elisabeth Badinter, qui sait faire la part des contraintes économiques et sociales, décrit, chiffres à l'appui, l'enfer que connaissent alors les enfants, y compris ceux qui pourraient connaître objectivement un sort meilleur.

Dans le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'humanisme, les idées rousseauïstes, mais surtout un pressant discours économique, conduiront les hommes à tenir un tout autre langage. La survie des enfants devient nécessaire pour la production et l'on rappellera par tous les moyens, flatteurs ou moralisateurs, à la mère son activité « instinctive » et ses fonctions nourricières que l'on présentera comme naturelles et spontanées. Comme la pilule est dure à avaler, on fait miroiter l'éémancipation de la femme... au sein de la famille : « Soyez de bonnes mères et vous serez heureuses et respectées. Rendez-vous indispensables dans la famille et vous obtiendrez le droit de cité ». La pseudo-promotion cachait un double piège : l'enfermement dans la fonction de mère et la désignation d'une responsable/coupable dans l'éducation des enfants. Plus tard, le sentiment de culpabilité sera largement renforcé par les découvertes de la psychanalyse. Aujourd'hui, le discours court toujours. L'auteur aperçoit pourtant dans l'attitude des « nouveaux pères », issus de la lutte féministe, une possible étape de l'histoire de l'amour maternel.

L'histoire est féroce et manipule à son gré instincts et sentiments. Les enfants comme les femmes — et les uns contre les autres — en auront été les jouets. Un livre à lire, loin des convictions toutes faites ; un livre qui éclaire sans gloire une page de l'oppression des femmes.

Y.-B. C.

## **NUMÉROS DISPONIBLES**

### **N° 33 DEFENSE POPULAIRE NON-VIOLENTE**

Peut-on se défendre sans armes ? Diverses expériences historiques (Prague 68) permettent de penser que oui. Et des gouvernements commencent à y penser... (6 F).

### **N° 34 DESOBEISSANCE CIVILE**

Le droit de désobéir - Apprendre à l'organiser collectivement contre tous les arbitraires (réédition mise à jour) (15 F).

### **N° 35 LA POLITIQUE DE LA PEUR**

Comment l'Etat gère la peur pour mieux administrer sa sécurité (10 F).

### **N° 36 CHRISTIANISME ET VIOLENCES**

L'hypocrisie des Eglises face aux différentes formes de violences (militaire, politique...). Débats sur la non-violence avec René GIRARD (15 F).

### **N° 37 SURARMEMENT ET SOUS-DEVELOPPEMENT**

Sous les termes officiels de désarmement et de développement, la réalité : course aux armements, militarisation sociale, exploitations économiques du Tiers Monde... On en parle comme des plaies à guérir, on s'en sert comme outils de domination (15 F).

### **N° 38 VIOLENCES BANALES**

Mieux comprendre ces « petites violences » quotidiennes dont nous sommes les témoins, les victimes... ou les acteurs. Un dialogue Michel Bosquet et Serge July (15 F).

### **N° 39 LA DEFENSE CIVILE EN QUESTION**

Diverses études françaises et étrangères sur la défense civile et la militarisation. Un dossier essentiel sur la grève de la faim en Bolivie en 1978 (15 F).

### **N° 40 FEMMES ET VIOLENCES**

Les violences que les femmes subissent ou celles qu'elles exercent : les femmes et la guerre, les femmes et le pouvoir, une approche historique de l'oppression des femmes (15 F).

#### **PROCHAIN NUMERO :**

**LES TRAVAILLEURS FACE A L'ARMEMENT  
LE PROBLEME DE LA RECONVERSION**

#### **ABONNEMENT** (un an, quatre numéros)

Tarif de base :	60 F
Etranger :	75 F
Soutien : à partir de	90 F

# alternatives non violentes

3, rue Dumenge  
69004 LYON



## sommaire

### COMITE D'ORIENTATION

Jacques-Yves BELLAY  
Guy BOUBAULT  
Michel de CERTEAU  
Yves-Bruno CIVEL  
Pierre FABRE  
Roger GARAUDY  
Patrick GIROS  
Jacques MARCHAND  
Christian MELLON  
Jean-Marie MULLER  
Hervé OTT  
Laurent SAMUEL  
Marlène TUININGA  
Jean VAN LIERDE  
Anne-Marie de VILAIN  
Paul VIRILIO  
Patrick VIVERET

### COMITE DE REDACTION

Béatrice ARNOULD  
Lydie BONNET  
Christian DELORME  
Thérèse VIAL-MANNESSIER  
Jacques SEMELIN

### DIRECTEUR DE PUBLICATION

Christian DELORME

### REDACTEUR EN CHEF

Jacques SEMELIN,  
15, rue du Commerce, 75015 PARIS

EDITORIAL : le féminin de la violence (Lydie Bonnet) ..... 1

#### 1 LES FEMMES ET L'OPPRESSION

- Fascisme et mystification misogyne (Th. Vial-Mannessier) ..... 3
- Femmes : une oppression millénaire (Dialogue Jean-William Lapierre - Anne-Marie de Vilaine) ..... 12
- La maternité détournée (Anne-Marie de Vilaine) ..... 28
- Violences banales (Lydie Bonnet) ..... 32

#### 2 LES FEMMES ET LA GUERRE

- En terrain interdit (Hélène Bellour, Nancy Huston) ..... 33
- Des femmes contre la guerre (Yves-Bruno Civel) ..... 41

#### 3 LES FEMMES ET L'ARMEE

- Les femmes dans l'armée française ..... 44
- L'armée et le machisme (Xavière Gauthier) ..... 45

#### 4 LES FEMMES ET LE POUVOIR

- L'amoire finit par avaler l'homme (H. Bouchardieu) ..... 49
- Un pouvoir sans violence (Françoise Gaspard) ..... 55

#### 5 LES FEMMES DEVANT LA JUSTICE (Mireille Debard)

62

#### 6 SEXE FAIBLE ET RESISTANCE

- Le plan des femmes dans la lutte du Larzac (E. Baillon) ..... 63
- Nicaragua : les femmes dans la révolution ..... 69

Numéro 40  
Printemps 81